

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
DOMINIQUE PATRY

COLONIALISME, STÉRÉOTYPES ET INTERTEXTUALITÉ : *LE MIRACLE DE
LA RACE ET ULYSSE, CAFRE DE MARIUS ET ARY LEBLOND*

AVRIL 2008

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je remercie mon directeur de maîtrise, Michel Lacroix, pour son soutien intellectuel, moral et financier. J'ai grandement apprécié travailler avec lui.

Je remercie également mes proches. Tout particulièrement Frédéric, qui m'a toujours encouragé et soutenu dans mes fréquents moments de doutes, ainsi que grand-maman Mariette et grand-papa Pierre, qui, grâce à leur dévouement, ont permis l'achèvement de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	II
TABLE DES MATIÈRES	
CHAPITRE 1 – LE ROMAN COLONIAL.....	
1 LA PROPAGANDE OU, COMMENT PROMOUVOIR LES COLONIES ?	17
1.1 <i>L'anthropologie appliquée</i>	17
1.1.1 Racisme et racialisme	18
1.1.2 Anthropologie physique.....	20
1.1.3 Craniométrie, ostéométrie, anthropométrie	23
1.1.4 L'eugénisme.....	24
1.2 <i>Propagation des préjugés coloniaux</i>	25
1.2.1 Le « racisme » pénètre la doxa	25
1.2.2 Hiérarchie et imagologie des races dans la doxa	27
1.2.2.1 Caractéristiques physiques des stéréotypes raciaux.....	28
1.2.2.2 Caractéristiques morales des stéréotypes raciaux.....	31
1.2.2.3 Stéréotype du Métis	33
1.2.2.4 L'indigène type	34
1.3 <i>Les colonies : une mission civilisatrice</i>	35
2. LE ROMAN COLONIAL.....	40
2.1. <i>Origines de la littérature coloniale</i>	40
2.2. <i>Caractéristiques du roman colonial</i>	42
2.2.1. Esthétiques	45
2.2.1.1. L'exotisme	45
2.2.1.1.1. L'anti-exotisme	45
2.2.1.1.2. Le romantisme	48
2.2.1.2. Le réalisme.....	51
2.2.2.3. Le régionalisme.....	55
2.3. <i>Légitimation de la littérature coloniale</i>	59
3. AMBIGUITÉS OU RAISONS DE L'ÉCHEC DE LA LITTÉRATURE COLONIALE	63
3.1. <i>Ambiguïtés liées à la définition de la littérature coloniale</i>	63
3.2 <i>Raisons esthétiques et politiques</i>	68
CHAPITRE 2 – COLONIALISME ET STÉRÉOTYPES.....	
1. PRÉSENTATION DU CORPUS PRIMAIRE.....	73
1.1 <i>Le miracle de la race</i>	74
1.2 <i>Ulysse, Cafre ou l'histoire dorée d'un noir</i>	76
2. PERSONNAGES : DESCRIPTION ET HIÉRARCHIE	77
2.1. <i>Description et hiérarchie des « Blancs »</i>	79
2.1.1. Le « Gros-Blanc ».....	79

2.1.1.1. Le grand propriétaire	80
2.1.1.2. Le provincial d'outre-mer	81
2.1.2. Le miracle de la race, ou le Créole	87
2.1.3. Le petit Blanc ou la déchéance du Blanc	93
2.2. <i>Description et hiérarchie de l'Autre</i>	94
2.2.1. Le Métis	96
2.2.2. Le Malabare	98
2.2.3. Le Malgache, le Chinois et l'Arabe	100
2.2.4. Le Cafre ou le Noir	101
3. BASES FONDATRICES DE LA MISSION CIVILISATRICE	105
3.1. <i>La mission civilisatrice, un devoir pour le colon</i>	105
3.2. <i>Immuabilité des classes sociales</i>	106
3.3. <i>Pureté raciale</i>	109
3.4. <i>ducation française</i>	110
3.5. <i>Grandeur de la France</i>	112
3.6. <i>Religion catholique</i>	115
4. LA PAROLE	117
4.1. <i>La parole du Blanc</i>	119
4.2. <i>La parole du Noir</i>	120
4.3. <i>La parole du Métis</i>	122
CHAPITRE 3 – LE TRAVAIL DU TEXTE	126
 1. LE PARATEXTE	126
1.1. <i>Le miracle de la race</i>	126
1.2. <i>Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir</i>	127
1.2.1. Titre	127
1.2.2. Dédicace	128
1.2.3. La préface	131
2. INTERTEXTUALITÉ	134
2.1. <i>Ulysse et Télémaque</i>	134
2.2. <i>Littérature classique</i>	138
3. AMBIGUITÉS	141
3.1. <i>Espace</i>	141
3.2. <i>Violence</i>	150
3.3. <i>Métissage</i>	155
3.4. <i>Sorcellerie</i>	159
3.5. <i>Primitivisme</i>	171
3.6. <i>Relation amour/haine avec la France</i>	177
CONCLUSION	184
 BIBLIOGRAPHIE	191
 ANNEXES	198

INTRODUCTION

Au cours des années 1920, une littérature s'autoproclamant « coloniale » s'imposa dans le champ littéraire français : ses principaux représentants (Louis Bertrand, Marius et Ary Leblond, Pierre Mille, Robert Randau) obtinrent des marques de consécration prestigieuses (nomination à l'Académie française, pour Bertrand, nombreux prix littéraires dont le prix Goncourt pour les Leblond) et se taillèrent une place dans le milieu littéraire en France. Des universitaires comme Roland Lebel s'intéressèrent à ce genre, lui consacrant manuels et thèses universitaires. Enfin, un prix spécifique lui fut voué : le Grand Prix de littérature coloniale, remis à partir de 1921. Ce courant maintint son importance jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, puis s'essouffla, pour s'éteindre lors du mouvement de décolonisation, alors qu'une littérature postcoloniale, entièrement opposée à l'impérialisme, prit le devant de la scène et plongea dans le purgatoire le vaste corpus de ce type romanesque. Parmi les plus fervents promoteurs de l'idée de littérature coloniale, Marius et Ary Leblond se distinguent par la quantité et la variété de leurs œuvres. Parmi celles-ci, nous avons retenu deux romans, *Le Miracle de la race*¹ et *Ulysse, Cafre; Histoire dorée d'un noir*².

Sous le pseudonyme de Marius-Ary Leblond se cachent deux cousins originaires de la Réunion, Georges Athénas (1877-1953) et Aimé Merlo (1880-1958). En 1898, ils s'installent à Paris, cœur de l'Empire, où ils se font les zélés propagandistes de la colonisation, qu'ils conçoivent comme un acte de civilisation. Leurs romans, essais, textes

¹ Marius-Ary Leblond, *Le Miracle de la race*, Paris, Les Éditions Albin Michel, 1921, 312 p.

² Marius-Ary Leblond, *Ulysse-Cafre, Histoire dorée d'un noir*, Paris, Les Éditions de France, 1924, 310 p..

de critique littéraire ou esthétique, ouvrages historiques, récits de voyage et articles développent incessamment et sur plusieurs registres la thématique coloniale. « Sans doute est-ce l'écrivain colonial qui apparaît comme dominant en eux et, de fait, nul écrivain n'a apporté une contribution aussi riche et aussi variée à la connaissance de notre Empire.³ » Afin de défendre ce concept plus activement, ils fondent en 1900 une première revue, *La grande France*, qui paraîtra jusqu'en 1903, et dont le propos est d'opposer la grandeur morale de la France à la simple volonté d'expansion coloniale des Britanniques.

Le titre seul de *La grande France* est assez explicite. Il s'oppose à la formule *Plus Grande Angleterre* qui indique d'une façon assez indécente le désir de la nation britannique de s'augmenter aux dépens des autres. Il suffit à la France d'être moralement grande : La Grande France est celle qui a appelé l'Europe à la liberté et à la fraternité, qui a défendu dans la mesure du possible, les intérêts des petits peuples, qui a soutenu leurs revendications.⁴

La plupart des journalistes de la revue sombrèrent dans l'oubli, mais on peut pourtant y retrouver quelques grandes signatures : J.-H. Rosny, Henri de Régnier, Paul Adam, Fernand Gregh, et même Guillaume Apollinaire, signant sous son véritable nom, Wilhem Kostrowitsky. Celui-ci se vit même confier une chronique, ayant pour sujet les questions allemandes. Parmi les membres de la rédaction de *La Grande France*, on pouvait compter sur deux grands noms de la littérature coloniale, soient Robert Randau et Pierre Mille.

Les Leblond créent une seconde revue en 1912, *La Vie*, qui sera publiée jusqu'en 1953. En plus de faire paraître des articles abordant les sujets les plus divers, allant de la politique à l'économie, en passant par les sciences et les sports, cette dernière promeut l'art provenant des colonies françaises en général, et l'œuvre des écrivains coloniaux en

³ Hector Talvart et Joseph Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1953)*, Paris, Édition de la chronique des lettres françaises, 1954, p. 21.

particulier. Mais elle n'ouvre pas ses pages qu'à des auteurs coloniaux; ainsi, des écrivains ayant adopté des positions littéraires distinctes, voire opposées, écriront dans cette revue. Or, même si elle parut pendant trente ans, elle n'a laissé aucune trace, aucun souvenir : la revue n'est mentionnée dans aucun ouvrage couvrant la période. Dès ses débuts, elle connut des problèmes financiers et durant toute sa parution, les Leblond luttèrent pour sa survie. Mais ce n'est pas parce que la revue est de mauvaise qualité.

Pourtant, à feuilleter les numéros, nous nous apercevons qu'elle n'avait rien d'une « feuille de chou ». Marius-Ary Leblond n'hésitaient pas à faire appel à des pigistes prestigieux. [...] Citons juste Paul Claudel, Jules Romains, Maurice Denis, Félix Fénéon, Bourdelle ou Francis Jammes.⁵

Leur échec est peut-être dû à un mauvais talent de publicitaire...

L'œuvre des Leblond fut souvent primée. *La Grande Île de Madagascar* obtint le Prix de l'Académie française en 1906, *L'idéal du XIXe siècle* décrocha le Prix critique littéraire en 1911, *Les Martyrs de la République* reçu le Grand Prix Lasserre, octroyé par le Ministère de l'Éducation Nationale en 1932, *Vercingétorix* remporta le Grand Prix de l'Académie française en 1937. De plus, les Leblond obtiennent le Grand Prix de L'Empire pour l'ensemble de leur œuvre, décerné par l'Académie française en 1943. Mais le plus prestigieux qu'ils remportèrent fut le prix Goncourt en 1909 pour leur roman *En France*⁶. Ces prix nous indiquent une réception généralement positive de leurs romans⁷.

⁴ Extrait du préambule du premier numéro de *La Grande France*. Cité dans Catherine Fournier, *Marius-Ary Leblond. Écrivains et critiques d'art*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 77.

⁵ Catherine Fournier, *Marius-Ary Leblond. Écrivains et critiques d'art*, op. cit., p. 81.

⁶ Marius-Ary Leblond, *En France*, Paris, Eugène Fasquelle, 1909, 470 p. Sur les liens entre le prix Goncourt et la littérature coloniale, voir « Goncourt colonial : Marius-Ary Leblond pour *En France* (1909) » de Norbert Dodille et « De l'influence du Goncourt sur le corpus colonial : le cas Batouala » de Pierre-Philippe Fraiture dans *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques* de Katherine Ashley, Berne, Peter Lang, 2004, 205 p.

Enfin, ils contribuèrent aussi à la constitution d'organes de consécration, avec la fondation de la Société des écrivains coloniaux, en 1926, que Marius dirigea de 1939 à 1948. Relancée en 1948, sous le nom d'Association des écrivains de Mer et d'Outre-Mer, elle devint sous la présidence de Henri Quéffelec (1964-1968) l'Association des écrivains de langue française (ADELF). L'ADELF décerne annuellement plus d'une douzaine de prix littéraires, dont le prix France-Québec et le prix Madagascar.

Certes, ils furent estimés par certains de leurs pairs, mais jamais ils ne furent reconnus comme de grands auteurs par l'intelligentsia littéraire parisienne... Même les écrivains louant leur œuvre le remarquent :

Malgré ses qualités, cette œuvre [*En France*] n'a jamais été placée à son véritable rang; et cependant un livre comme *Anicette* qui a pu être comparé au *Livre de mon ami* d'Anatole France, d'autres comme *Le Miracle de la race*, *L'idéal du XIX^e siècle*, font apparaître une souplesse et une gravité dont le charme autant que la pertinence soulignent la valeur littéraire.⁸

Au mieux on leur reproche une idéologie souvent utopique, un didactisme trop moral ou une écriture quelquefois lourde, empêtrée d'un style affecté à force de préciosité.

Mais, peut-être, une idéologie un peu chimérique, à tout le moins verbeuse dans l'expression de sa générosité, alourdit-elle ou entrave-t-elle, de-ci, de-là, dans leurs œuvres, l'élan d'une extrême sensibilité. D'autre part, il arrive qu'au charme tout spontané de leur style, un souci de raffinement ajoute je ne sais quoi qui lui donne un air apprêté ou factice...⁹

⁷ Voir la liste des critiques contemporains de l'œuvre des Leblond dans *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1953)* de Hector et Joseph Talvart.

⁸ Hector Talvart et Joseph Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1953)*, op. cit., p. 22.

⁹ John Charpentier, « Marius et Ary Leblond », *Mercure de France*, Paris, 1^{er} juin 1931, p. 343.

Il est fort à parier que c'est grâce à la constitution d'un réseau social, dès leur arrivée à Paris, qu'ils ont pu avoir une carrière littéraire aussi florissante. Ils connaissaient Léon Dierx, originaire de la Réunion et cousin de Marius, qui les présenta au poète José-Maria de Heredia. Celui-ci les reçut chez lui, où ils purent rencontrer, entre autres, Henri de Régnier, Fernand Gregh, Tristan Bernard et les frères Rosny. Ce sont surtout ces derniers qui auront le plus d'impact sur l'envol et l'essor de la carrière littéraires des Réunionnais. Ainsi, l'attribution aux Leblond du prix Goncourt ne fut pas une réelle surprise puisque, depuis cinq ans, on les sélectionnait pour différents romans¹⁰, et ceci, grâce aux Rosny. Ceux-ci sont, pour les Réunionnais, le modèle littéraire par excellence.

Avec émerveillement et un vrai feu d'émulation [...] nous en lumes ensemble, toujours à haute voix, les évocations préhistoriques et les études de mœurs contemporaines. Toutes nous éblouirent littéralement parce qu'elles réalisaient cette synthèse de l'art et de la science, que nous rêvions, sans nous l'être formulé, pouvoir réaliser un jour.¹¹

Si les Leblond décident de faire plume commune, c'est à l'instar des Rosny, mais aussi des Margueritte, des Tharaud ou des Goncourt. Ils iront jusqu'à laisser croire qu'ils sont frères, alors qu'ils sont cousins. Ce ne sera pas la seule imposture de leur carrière. Notamment, ils se donneront des lettres de noblesse en s'inventant une lignée familiale¹², commune bien sûr, puisqu'ils sont frères... « Les frères Leblond sont nés à La Réunion, d'une vieille famille française naturellement, descendant des Arnaud de Port-Royal. Famille de grands lettrés.¹³ » Cette esbroufe ne peut pas leur causer du tort, car ils étaient jugés plutôt

¹⁰ « On les avait sélectionnés dès les débuts du prix : leur *Sarabande* rate le prix de 1904 (ils ont quatre voix), leurs *Sortilèges* celui de 1905. Ils n'obtiennent le prix qu'en 1909 avec *En France*. » Norbert Dodille, « Goncourt colonial : Marius-Ary Leblond pour *En France* (1909) », *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, *op. cit.*, p. 61-62.

¹¹ Benjamin Cazemage, *La vie et l'œuvre de M-A Leblond*, Nîmes, Édition Notre-Dame, 1969, p. 21.

¹² Georges Athénas, alias Marius puise ses origines en Grèce et Aimé Merlo, alias Ary est d'origine provençale.

¹³ Frédéric Lefevre, « Une heure avec Marius-Ary Leblond », *Les nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, Paris, Larousse, 10 mars 1934. [s.p.].

défavorablement par une grande partie des écrivains qu'ils côtoyaient. Il est étonnant d'ailleurs qu'aucun des auteurs que les Leblond affirment être de leurs amis ne les cite dans leurs mémoires, journaux intimes ou littéraires¹⁴. Même J-H Rosny se garde d'en parler. On les juge falots, guère éblouissants.

D'exacts fonctionnaires fourvoyés dans le domaine littéraire. Mélancoliques, un peu abasourdis par la réussite inespérée de leur carrière et se laissant pousser, ils étaient vraiment dénués de tout esprit de brigue et paraissaient s'excuser du tracas qu'ils donnaient aux uns, et s'effrayer de l'opposition qu'ils percevaient chez certains autres.¹⁵

Marius et Ary Leblond furent d'ardents patriotes et de fervents catholiques. Ce qui à la lecture de leur œuvre littéraire est évident, puisque la majorité de leurs livres traitent ou laissent transparaître leurs convictions. D'ailleurs, dans la biographie hagiographique de Benoit Cazemage¹⁶ concernant les Leblond, on consacre un chapitre, « Idées religieuses et sociales », au patriotisme et au catholicisme des Réunionnais. En revanche, il est étonnant de constater qu'à leurs débuts à Paris, ils ne semblaient pas particulièrement dévots. Une lettre de Gabriel Frizeau à Paul Claudel en témoigne :

Je suis en correspondance amicale avec deux créoles de l'île Bourbon, littérateurs habitant Paris, les Frères Leblond que Jammes m'a fait connaître. Ils sont charmants, de vie probe, délicate et loyale, mais d'esprit hélas! tout à l'opposé du christianisme. Tous socialistes avancés, ces créoles.¹⁷

¹⁴ En fait, une seule citation est retrouvée, tirée du *Journal* de Jules Renard, et elle est plutôt négative. Au sujet du Goncourt qu'on leur a attribué, Renard écrit que : « Les Leblond n'auront jamais de succès de public. Il faut mettre ce souvenir dans leur vie. » Jules Renard, *Journal*, Paris Gallimard, 1935, 10 décembre 1909, p. 855. Dans Norbert Dodille, « Goncourt colonial : Marius-Ary Leblond pour En France (1909) », *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, op. cit., p. 62.

¹⁵ Pierre Descaves, *Mes Goncourt*, Paris, Robert Laffont, 1944, p. 153. Dans Norbert Dodille, « Goncourt colonial : Marius-Ary Leblond pour En France (1909) », *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, op. cit., p. 62-63.

¹⁶ Benjamin Cazemage, *La vie et l'œuvre de M-A Leblond*, op. cit., p. 43-69.

¹⁷ P. Claudel, F. Jammes, G. Frizeau, « Lettre du 7 avril 1908 », *Correspondances 1897-1930*, Paris, Gallimard, 1992, p.128. Dans Catherine Fournier, *Marius-Ary Leblond. Écrivains et critiques d'art*, op.cit., p.83.

Ainsi, dans leur jeunesse, les Leblond se considéraient comme socialistes collectivistes et patriotes¹⁸, leur société idéale étant communautaire. Ils affirment que le patriotisme est menacé par le nationalisme, ce qui laisse pantois puisque dans leurs écrits postérieurs, ils feront preuve d'un nationalisme exacerbé. Et même, ils considéraient le cléricalisme, la centralisation fonctionnaliste ou le militarisme comme des fléaux pour le patriotisme... Ils reprendront et développeront le thème de la vie communautaire dans *L'Idéal du XIX^e siècle*¹⁹. Toutefois, il nous est impossible de savoir quand, pour quelles raisons, ou sous quelles influences les Leblond ont renoncé au socialisme. Selon Catherine Fournier²⁰, il n'existe aucun texte, ni témoignage de leurs contemporains pour nous éclairer sur ce point. Par ailleurs, il est fort possible que le retour au catholicisme des Leblond soit dû à Francis Jammes.

Il est intéressant de mentionner que lorsque les Leblond confrontèrent la Métropole rêvée au Paris réel, ils ressentirent une cuisante déception, que l'on retrouve dans plusieurs de leurs romans. Mais, l'attachement, le culte qu'ils vouent à la Ville lumière l'emporte sur leur amertume²¹.

C'est avec les yeux dont les hommes imbus des idées de 48 voyaient, sous l'Empire, la République que – de leur lointaine île de la Réunion – MM. Marius et Ary Leblond ont admiré la Métropole avant d'y aborder, quand ils avaient vingt ans. Si elle les a déçus, d'abord, au moins par son aspect, comme ils l'ont raconté dans *En France*, s'ils ont découvert, même, au régime sous lequel il vit, quelques imperfections, le culte qu'ils entretenaient pour elle était trop profond pour qu'ils s'en déprissent.²²

¹⁸ Ils publient un article intitulé « Le Patriotisme socialiste », paru dans *La Grande France* de janvier 1902.

¹⁹ Marius-Ary Leblond, *L'Idéal du XIX^e siècle*, Paris, Félix Alcan, 1909, 328 p.

²⁰ Catherine Fournier, *Marius-Ary Leblond. Écrivains et critiques d'art*, op. cit., 419 p.

²¹ Ce thème sera récurrent dans les deux romans analysés.

²² John Charpentier, « Marius et Ary Leblond », *Mercure de France*, op. cit., p. 342.

Les Leblond furent d'ardents promoteurs du genre qu'est le roman colonial. En plus d'en écrire plusieurs²³, ils tentèrent de théoriser le genre dans leur essai critique, *Le roman colonial*. Avec ce livre, ils voulaient différencier le roman colonial du roman exotique et exposer les caractéristiques qui le définissent. Leur description du genre sera reprise et développée par les autres critiques contemporains qui se penchèrent sur ce corpus, dont Roland Lebel²⁴ et Robert Randau²⁵. Ceux-ci s'entendent pour dire que cette littérature doit être écrite par un natif de la colonie, qui sera seul apte à décrire correctement la vie coloniale, et en particulier les indigènes avec qui il doit cohabiter. Le roman colonial s'inscrit de ce fait dans une filiation réaliste et même naturaliste. Cette conception l'oppose ouvertement à l'exotisme, qui serait associé au romantisme :

[...] aujourd'hui, dans le roman colonial nos camarades et nous entendons révéler l'intimité des races et des âmes de colons et d'indigènes; il n'est plus seulement une machine à décors et une matière à aventures, il aborde les revendications et les grands problèmes sociaux ou spirituels qu'on ne trouvait jusqu'ici que dans les romans métropolitains des Balzac, des Zola ou des Bourget.²⁶

Cette visée de fidélité descriptive va de pair avec un objectif nettement plus idéologique, celui de promouvoir la colonisation française afin de redorer l'image des colonies auprès des Français et de les intéresser à leur sort. Les romans coloniaux font donc une description du colonisé dans une perspective ouvertement colonisatrice. Pour les Leblond

²³ Voici une liste des romans coloniaux des Leblond : *Les Vies parallèles*, *Le secret des Robes*, *Le Zézère*, *La Sarabande*, *Les sortilèges*, *L'Oued*, *En France*, *Le Miracle de la race*, *L'Ophélia*, *Fétiches*, *Ulysse*, *Cafre*, ou *l'histoire dorée d'un noir*, *L'Amour sur la montagne*, *La Kermesse noire*, *Histoires d'Afrique*. Mais ils n'écrivent pas que des romans coloniaux. Dans leur *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (1801-1953), Hector et Joseph Talvart recensent 45 titres publiés sous le nom de Marius-Ary Leblond, et sous la signature de Marius seulement, 9 autres ouvrages.

²⁴ Roland Lebel, *Études de littérature coloniale*, Paris, J. Peyronnet et cie, 1928, 221 p.;

Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie Larose, 1931, 236 p.

²⁵ Robert Randau, « La littérature coloniale hier et aujourd'hui », *La revue des deux mondes*, Paris, juillet 1926, p.416-434.

²⁶ Marius-Ary Leblond, *Le roman colonial*, Paris, Vald. Rasmussen, 1926, 64 p.

la colonisation est la condition de possibilité d'un exotisme pacifié et réjouissant, dont les bénéficiaires doivent être en premier lieu les acteurs indigènes. Et c'est en se souvenant d'un tel tableau que l'on peut concevoir l'idéologie coloniale française de la IIIe République comme un projet qui conjugue une éthique et une esthétique, comme une utopie en devenir.²⁷

L'hypothèse générale qui guidera notre lecture est que les romans *Le Miracle de la race* et *Ulysse, Cafre* de Marius-Ary Leblond reproduisent volontairement les pans majeurs de l'idéologie coloniale française du début du XX^e siècle, en mettant paradoxalement en évidence quelques-unes des contradictions, des inconséquences de ce discours colonialiste – entre égalité républicaine et hiérarchie raciale, notamment –, en plus de produire des déplacements imprévus. Nous avons choisi ces romans, car ce sont les plus documentés et que ces analyses soulignent que ces deux textes sont inséparables l'un de l'autre, le premier étant le complément du second, l'un représentant les valeurs prônées par l'Empire pour le Blanc et l'autre, les valeurs préconisées par le discours colonial pour le Noir. Les Leblond n'ont pas écrit ces romans seulement pour célébrer le colonialisme, mais aussi pour faire leur marque dans le champ littéraire et pour contrer d'autres discours sur le colonialisme et les « races », en particulier contre d'autres représentations littéraires des colonies.

Les romans coloniaux que nous analyserons sont en effet pétris par le discours hégémonique colonial français. Ces deux récits développent un didactisme moral appuyé; dans leur perspective, lorsqu'on embrasse les valeurs prônées par l'idéologie coloniale, on s'épure, on se fortifie l'âme et, surtout, on devient un citoyen honoré par sa collectivité.

²⁷ Norbert Dodille, « Les Nouvelles malgaches de Marius-Ary Leblond », *Le voyage à Madagascar : de la découverte à l'aventure intellectuelle*, colloque organisé par l'Université de Tananarive, le CRLV de Paris Sorbonne et le CRLHOI DE L'Université de la Réunion, du 13 au 17 octobre 2003, p. 5.

Comme nous tenterons de le montrer, le but idéologique ultime des textes des Leblond était de préserver le système de hiérarchisation des « races », tel que « conceptualisé » par les colonialistes, afin de conserver l'hégémonie des Créoles blancs de la Réunion.

La perspective théorique qui guidera notre analyse sera la sociocritique, qui cherche « à comprendre et à expliquer la signification des œuvres en envisageant la vie littéraire comme partie de la vie sociale²⁸ ». Nous nous inspirerons en particulier des travaux de Claude Duchet²⁹ Henri Mitterand³⁰ et Pierre Popovic³¹ sur l'inscription du social dans le texte et sur les interactions entre la littérature et le discours social contemporain. « Par sa facture théorique et par le travail du sens auquel il se livre, le texte infirme cependant ce qu'il tire du discours collectif; [...]»³². Ainsi, nous investiguerons autour des éléments qui font la vie littéraire : nous analyserons les objets textuels (langage, sujets ou thématiques), le contexte littéraire, mais aussi social et culturel, les valeurs véhiculées (bourgeoises ou coloniales) et les conditions de production et d'échange (marché littéraire, lectorat visé, processus de reconnaissance ou réseau social).

Quant à notre conception des discours et de l'idéologie, elle est redevable aux travaux de Marc Angenot³³, qui a d'ailleurs abordé, dans *1889. Un état du discours social*,

²⁸ Ruth Amossy, « Sociologie de la littérature ». Dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 559.

²⁹ Claude Duchet, *Sociocritique*, Ligugé, Nathan, 1979, 221 p.

³⁰ Henri Mitterrand, *Zola et le naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, 127 p.

³¹ Pierre Popovic, *La contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, Les Éditions Balzac, 1992.

³² *Ibid.*, p. 11.

³³ Marc Angenot, « Les idéologies ne sont pas des systèmes », in *Rudolph Engler*, éd. *Cahier dédié à Luis Prieto*. [Cahiers Ferdinand de Saussure, volume 45 (1991)], Genève, Droz, 1992, p. 51-76.

Marc Angenot, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 1167 p.

les discours colonialistes et anticolonialistes, ainsi que, plus généralement, les questions d'ethnocentrisme et de stéréotypes. Nous tenterons de comprendre le texte après avoir étudié le contexte social, historique, économique ou politique dans lequel les romans ont été composés, puisque celui-ci devrait se retrouver en filigrane, et de ce fait, être employé à servir le discours colonial. Ce qu'Angenot appelle la connaissance au second degré de la littérature.

[...] la littérature ne connaît qu'au second degré, qu'elle vient toujours *après*, dans un univers social qu'elle perçoit saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques, d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de *servir à quelque chose*, de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde. [...] La littérature est à concevoir comme un *supplément* du discours social, son moment est un après coup, ce qui peut faire d'elle, en effet, un trouble fête.³⁴

Alors, étudier le discours de romans ayant comme but, entre autres, de faire de la propagande ne peut qu'être éclairant.

Cependant, l'intérêt de l'analyse discursive des romans étudiés n'est pas tant de déceler le discours colonial en soi, mais plutôt de découvrir comment le texte travaille ce discours, de quelle façon il s'en démarque. Nous chercherons davantage à saisir

[...] comment ce qu'on désigne comme « écarts » stylistiques, et comme « jeux formels », comme « cacographie intentionnelle », dysfonctionnements médiés et voulus et « subversivité » du texte littéraire a-t-il quelque rapport avec le travail particulier qu'opère le texte *sur* le discours social, c'est-à-dire avec cette *sociabilité* du texte qui ne peut être une simple retranscription inaltérée de ce que dit le discours social [...].³⁵

³⁴ Marc Angenot, « Que peut la littérature? ». Dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (textes réunis et présentés par), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 12.

³⁵ *Ibid.*, p.10.

Bien que notre lecture relèvera essentiellement de la sociocritique et de l'analyse du discours, nous tirerons profit, au sujet des analyses de l'impérialisme et du dialogisme, des travaux produits dans la lignée du postcolonialisme, puisque celui-ci fait la « critique du discours colonial et l'analyse des littératures produites à l'intérieur d'anciennes colonies ou de territoires se trouvant toujours sous le pouvoir et l'influence des métropoles.³⁶ » Nous pouvons également noter que la volonté de mettre en relation littéraire et contexte sociohistorique rapproche l'entreprise sociocritique de celle du postcolonialisme. Nous avons donc consulté des ouvrages comme *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française 1871 – 1914*³⁷ de Martine Astier-Loutfi, ou encore, *The Empires Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*³⁸ de Bill Ashcroft; sans oublier les classiques tels *Peau noire masques blancs*³⁹ de Frantz Fanon ou *Portrait du colonisé*⁴⁰ d'Albert Memmi. Par contre, ces écrits ne nous seront guère utiles puisque, outre le fait que la majorité de ce type de littérature touche presque exclusivement le monde anglo-saxon, ce sont des productions radicalement anticoloniales qui offrent une analyse souvent manichéenne du monde colonial. Or, ce que nous recherchons, ce sont davantage les paradoxes, les ambiguïtés qu'offre le discours colonial. Nous suivrons plutôt le raisonnement de Homi Bhabha qui, au cours des années 1990, s'est opposé à ces structures binaires. Il propose « [...] de raffiner l'analyse des rapports entre colonisateur et colonisé, en mettant en lumière l'ambivalence qui leur est

³⁶ Martine Delvaux et Pascal Caron, « Postcolonialisme ». Dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire, op. cit.*, p 462.

³⁷ Martine Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française 1871 – 1914*, Paris, Mouton, 1971, 147 p.

³⁸ Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The empires writes back: theory and practice in post-colonial literatures*, Londre, Routledge, 1989, 246 p.

³⁹ Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, 190 p.

⁴⁰ Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1972, 146 p.

fondamentale.⁴¹ » Nous nous inspirerons des travaux de quelques historiens⁴² et de la SIELEC⁴³ qui tentent de remettre le discours colonial dans son contexte. Nous nous associons ainsi aux propos tenus dans cet extrait du manifeste de la SIELEC :

Elles [les littératures coloniales] veulent nous dire plusieurs choses à la fois : c'est dire qu'elles frappent par leur ambiguïté et leur richesse extrême. On peut lire tous ces textes à plusieurs niveaux. [...] Or, trop souvent, nous avons assisté à des découpages sommaires de ce corpus, à des prélèvements partisans et outranciers, impliquant une ignorance de la complexité de ces problèmes, et un effacement des ambiguïtés. Il en résulte soit une exaltation nostalgique des valeurs coloniales, soit, à l'inverse, un dénigrement systématique et excessif de l'œuvre accomplie au fil des siècles. La SIELEC ne souhaite pas participer à ce genre de polémiques qui interdisent une approche plus sereine, voire scientifique, de cette problématique.⁴⁴

À partir des années 1970, la littérature coloniale a donné lieu à des lectures nouvelles, que Bernard Mouralis⁴⁵ a divisées en quatre faits importants. Tout d'abord, il y eut l'article de Roland Barthes, *Le nom d'Aziyadé*⁴⁶, qui souligna la relation entre désir et archaïsme et le sens de la résidence du sujet européen. Ensuite, les publications de Edward W. Said, *Orientalism* (1978) et *Culture and Impérialism* (1994), contribuèrent à faire éclater la frontière entre champ littéraire métropolitain et champ de la littérature coloniale. Puis, le développement des études sur l'exotisme et sur des œuvres comme *Heart of*

⁴¹ Martine Delvaux et Pascal Caron, « Postcolonialisme ». Dans, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, op. cit., p. 463.

⁴² Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire.

Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, 2003, 253 p.

Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture impériale 1931-1961. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Éditions Autrement, 2004, 277 p.,

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Eric Deroo et Sandrine Lemaire, *Zoos Humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La découverte, 2004, 485 p.

⁴³ La Société Internationale d'Étude des Littératures de l'Ère Coloniale a été fondée en 1999 par Jean-François Durand, Jean Sévry, Bernard Mouralis et Jacques Chevrier.

⁴⁴ « Manifeste », site de la SIELEC, http://sielec.net/pages_site/nos_objectifs.htm. Page visitée le 13 novembre 2007.

⁴⁵ Bernard Mouralis, « Pourquoi étudier les littératures coloniales ». Actes réunis par Jean-François Durand et Jean Sévry, *Littérature et colonies*, Paris, Kailash Editions, 2003, 338 p.

⁴⁶ Roland Barthes, « Le nom d'Aziyadé » [1971], *Critique*, no 297, février 1972. Cité *Ibid.*, p. 23.

Darkness de Conrad ou *Un barrage contre le Pacifique* de Duras entraînèrent une double relativisation : d'une part, la littérature coloniale occupe un espace plus large qu'on ne le pensait auparavant; d'autre part, il n'est plus aussi sûr (surtout pour la littérature anglophone) que la littérature coloniale occupe toujours, dans le champ littéraire, une position dominée par rapport à la « grande littérature ». Enfin, il remarque un retour vers la lecture du corpus colonial (retour s'opérant dans une certaine distance) devant la nécessité de conserver la trace de l'épisode colonial. Par le biais du thème de la mémoire, « on cherche à faire apparaître ce qu'ont été, à travers la littérature et les autres moyens d'expression, l'imaginaire colonial, les fantasmes, à cerner en somme la connaissance d'une connaissance de l'Afrique et du monde colonial.⁴⁷ » Ainsi, depuis quelques années, l'amnésie collective au sujet du colonialisme se résorbe peu à peu.

L'étude de nos romans se fera en premier lieu par une analyse des stéréotypes émis par le discours hégémonique des Européens et ancrés dans l'imaginaire populaire du peuple français. Pour notre cas, l'analyse des stéréotypes est éclairante puisque sa présence dans la littérature manifeste l'influence des dominantes idéologiques. Comme nous le montrerons, le roman colonial reprend et développe l'idée de l'immuabilité de la hiérarchie des races, d'où découle le statut social. Cette hiérarchie s'avère le socle de l'idéologie coloniale : la conviction qui a envahi l'esprit du Blanc qu'il est supérieur au reste de l'espèce humaine. La représentation stéréotypique et raciste de l'Autre passe, entre autres, par la description, qui produit une assimilation constante entre les « races inférieures » et l'animalité ou la végétation. Bref, les diverses ethnies dominées par le Blanc sont confinées dans un espace situé entre l'animal et l'humain. Pour fonder cette analyse des

⁴⁷ *Ibid.*, p. 25.

stéréotypes, nous esquisserons dans un premier chapitre les grandes lignes des conceptions coloniales françaises du début du vingtième siècle au sujet des races, de leur hiérarchie et de leurs caractéristiques. Nous développerons par la suite l'analyse de la propagande mise en place afin de véhiculer une image positive du colonialisme, pour ensuite nous pencher sur un des vecteurs de cette propagande, c'est-à-dire le roman colonial.

L'analyse du *Miracle de la Race* et de *Ulysse, Cafre* sera en partie basée sur une exploration du système des personnages et de leur évolution au cours de la narration. Les deux romans choisis racontent le parcours initiatique de leur héros respectif à travers l'île de la Réunion, l'un étant Blanc, l'autre Noir. Nous nous pencherons d'abord sur la représentation de chacune des ethnies représentées dans le corpus choisi. Nous montrerons alors que la description de chacune est chargée de signes du social. Par la suite, nous analyserons certaines des caractéristiques définissant les valeurs coloniales présentes dans les romans. Nous verrons que le parcours et l'apprentissage des héros sont liés avec l'éducation, indissociablement française et catholique, et que celle-ci est au cœur de la stratégie assimilationniste mise de l'avant par les Leblond. De même, nous montrerons que l'invasion coloniale se justifie par une mission civilisatrice et que l'exaltation de l'immuabilité des classes sociales et de la pureté raciale permet de conserver l'hégémonie en place.

Notre analyse de la représentation des stéréotypes et hiérarchies héritées du colonialisme aura comme autre dimension l'étude de la parole dans le roman. Dans ces textes, la langue se fait véhicule idéologique. Tout autant que leurs caractéristiques physiques et morales, la parole des indigènes les discrédite, met en évidence leur altérité.

On remarque ainsi dans les romans des Leblond une présence symptomatique de « dialogisme refoulé » : le Blanc n'a pas le même vocabulaire, la même syntaxe, le même discours que le Noir. Il s'agira de voir à quelles occasions, pour quels enjeux, se manifeste ce dialogisme, et ce qui s'y cache de tensions entre réalisme et condescendance.

Après cette analyse des liens entre les romans des Leblond et le colonialisme français, nous proposerons une étude intertextuelle, par laquelle il sera possible de mettre en évidence quelques aspects du « travail du texte », des transformations apportées au discours colonialiste par le biais des multiples références littéraires. Enfin, nous montrerons que le texte ne reproduit pas fidèlement le discours colonial. En effet, certains passages du *Miracle de la Race* et de *Ulysse, Cafres* dérogent des stéréotypes ou des valeurs véhiculés par l'idéologie coloniale; et ce sont ces antinomies qui dénoncent la fragilité, l'instabilité du mandarinat colonial, affichant de prime abord un aplomb inébranlable. « [...] le discours colonial est fondé sur une anxiété et le pouvoir colonial lui-même est sujet à une économie conflictuelle qui manifeste autant d'anxiété que d'assurance.⁴⁸ » Ainsi, en filigrane du corpus étudié, il est possible de voir que les colons ont le pressentiment que l'Empire peut s'effriter donc, que leur hégémonie peut s'écrouler.

⁴⁸ Martine Delvaux et Pascal Caron, « Postcolonialisme ». Dans ARON, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire, op. cit.*, p. 463.

CHAPITRE 1 – LE ROMAN COLONIAL

1 LA PROPAGANDE OU, COMMENT PROMOUVOIR LES COLONIES ?

À l'orée du XX^e siècle, être raciste était courant, voire normal, puisque la doxa entérinait cette façon d'aborder l'Autre. Et même, ne pas l'être était à contre-courant de la modernité puisque, dès le milieu du XIX^e siècle, plusieurs scientifiques avaient « démontré » que les différentes races n'étaient pas équivalentes, qu'on pouvait donc hiérarchiser, et ce, grâce à l'anthropologie appliquée. La notion de hiérarchie raciale pénètre alors la doxa, grâce à la science, mais aussi, à l'aide d'une vision politique. En effet, les promoteurs de l'Empire français Outre-Mer, avec Jules Ferry en tête, véhiculent l'idée que la colonisation est d'abord une mission civilisatrice, vision justificatrice, puisque c'est d'abord pour civiliser ces gens, que les occidentaux déclarent inférieurs, qu'est menée cette expansion territoriale. Et cette façon de représenter l'idéologie coloniale n'entre plus en conflit avec les idéaux républicains! L'État remplace ainsi les scientifiques pour la propagande du racisme.

1.1 L'anthropologie appliquée

Nous ne pouvons par conséquent aborder le racisme omniprésent dans l'œuvre coloniale sans évoquer le discours social de la III^e République. Pour Marc Angenot, affirmer sans ambages qu'il est « raciste » serait à la fois réducteur et amplificateur. « Ce

serait trop dire, à coup sûr, si l'on désignait par là la diffusion, - vulgarisée tant qu'on voudra -, de théories venues de l'anthropologie physique. Ce qui est universel, c'est l'évidence de l'infériorité des peuples exotiques, de la supériorité de l'Europe et singulièrement de la France, foyer de civilisation.⁴⁹ » Mais il est certain que c'est la science, avec entre autres l'anthropologie, la grammaire comparée et l'histoire des civilisations, qui a permis de consolider, de légitimer ce discours.

L'anthropologie physique ne peut se dissocier de la notion d'ethnocentrisme scientifique. « Dans l'acceptation donnée à ce terme, il consiste à ériger, de manière indue, les valeurs propres à la société à laquelle j'appartiens en valeurs universelles.⁵⁰ » L'ethnocentrisme est la pierre angulaire de l'anthropologie physique, puisque celle-ci est une échelle de valeur humaine, où le point de départ comparatif est la nation analyste, soit la France et le peuple la représentant, avec son physique, sa culture et ses valeurs.

1.1.1 Racisme et racialisme

Pour Todorov, le signifiant « racisme » renvoie à deux sens, et pour différencier ces deux signifiés, nous emploierons « racisme » pour désigner un comportement « fait le plus souvent de haine et de mépris à l'égard de personnes ayant des caractéristiques physiques bien définies, et différentes des nôtres⁵¹ », et « racialisme » pour représenter une idéologie, une doctrine concernant les races humaines. Nous pouvons ainsi affirmer que le discours

⁴⁹ Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, op. cit., p. 279.

⁵⁰ Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres. Réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 19.

raciste présent au cœur de la III^e République est du racisme appuyé sur un racialisme. La doctrine racialiste est un ensemble cohérent de propositions que Todorov ramène à cinq.

1. **L'existence des races**, qui consiste à affirmer la réalité des races, c'est-à-dire à déterminer les caractéristiques physiques des membres des différents groupes humains, « ou plutôt – car les différences même relèvent de l'évidence – à affirmer la pertinence et l'importance de cette notion.⁵² »
2. **La continuité entre physique et moral**, qui stipule que les caractéristiques physiques et morales sont solidaires, que « à la division du monde en races correspond une division par cultures, tout aussi tranchée.⁵³ » Et pour le racialiste, ces deux caractéristiques ont une relation causale entre elles, puisque la différence culturelle est définie par la différence physique.
3. **L'action du groupe sur l'individu** suit le même déterminisme que la proposition précédente, mais dans un autre sens, puisqu'on précise que le comportement d'un individu dépend du groupe racio-culturel auquel il appartient. Ce qui fait du racialisme une doctrine de psychologie collective car il est hostile à l'idéologie individualiste.
4. **La hiérarchie unique des valeurs** renvoie, quant à elle, à la notion d'ethnocentrisme, puisqu'on ne se contente pas d'affirmer que les races sont différentes. On les croit supérieures ou inférieures les unes aux autres, ce qui implique qu'on dispose d'une hiérarchie unique des valeurs. Et il est très rare que

⁵¹ *Ibid.*, p. 113.

⁵² *Ibid.*, p. 114.

⁵³ *Ibid.*, p. 114.

l'ethnie à laquelle appartient l'auteur racialiste ne se trouve pas au sommet de sa hiérarchie.

5. **La politique fondée sur le savoir** est la conclusion des prépositions énumérées précédemment, présentées comme des constats de fait. « Ayant établi les “faits”, le racialiste en tire un jugement moral et un idéal politique. Ainsi, la soumission des races inférieures, voire leur élimination, peut être justifiée par le savoir accumulé au sujet des races. C'est ici que le racialisme rejoue le racisme : la théorie donne lieu à une pratique.⁵⁴ »

Nous voyons ici apparaître, à la base du racialisme, le scientisme, qui prétend résoudre les problèmes philosophiques par la science, et qui se caractérise par l'affirmation d'un déterminisme intégral et par la demande adressée à la science de formuler les buts de la société et de proposer les moyens légitimes pour les atteindre.

1.1.2 Anthropologie physique

Grâce aux historiens modernes, la genèse et l'évolution du racialisme sont aujourd'hui bien connues. Pour la majorité des auteurs, et pour Todorov en particulier, le point de départ le plus approprié pour étudier l'histoire du concept racial est l'*Histoire naturelle de l'Homme* (1749) de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, « à la fois parce que c'est une synthèse de très nombreux récits de voyage du XVII^e et du XVIII^e siècle, et parce que l'ouvrage exercera, à son tour, une influence due tant à ses qualités de style qu'à

⁵⁴ *Ibid.*, p. 117.

son autorité scientifique.⁵⁵ » Pour notre part, nous la retiendrons également parce qu'elle se base sur l'unité du genre humain devant les animaux, et impose une hiérarchie à l'humanité, la divisant en six races – les Esquimaux, les Tatars ou Mongols, les Asiatiques, les Européens, les Américains et les Éthiopiens ou Noirs - qui auraient une origine commune. Il les distingue par la couleur, la taille, la physionomie, les mœurs et l'intelligence. Toutes ces variations biologiques seraient dues au climat.

Cependant, nous pouvons estimer que c'est plutôt le classement en quatre familles, opéré par Linné au XVIII^e siècle, qui a eu le plus d'influence, dominant les schémas les plus généralement admis par la suite. C'est dans l'édition de 1758 du *Systema Naturae* qu'il différencie l'humanité en quatre grands groupes, selon des critères faisant appel aux caractères physique et moraux et aux us et coutumes. Ces races sont l'Américain (l'autochtone), l'Asiatique, l'Africain et l'Européen et ne seraient pas issues d'une origine commune.

H. americanus : rougeâtre, bilieux, droit; cheveux noirs, droits, épais; narines larges, visage tacheté, menton presque imberbe. Entêté, renfermé, libre. Se peint de lignes rouges. Est régi par la coutume.

H. europaeus : blanc, sanguin, ardent; cheveux blonds abondants, yeux bleus; léger, très fin, ingénieux. Se couvre de vêtements étroits, est régi par les croyances.

H. asiaticus : basané, mélancolique, dur; cheveux foncés, yeux roux. Sévère, fastueux, avare. Se couvre de vêtements amples. Est régi par l'opinion.

H. afer : noir, indolent, de mœurs relâchées; cheveux noirs crépus, peau huileuse, nez simiesque, lèvres épaisses; les femmes ont le repli de la pudeur, mamelles pendantes; fourbe paresseux, négligent. S'enduit de graisse; est régi par l'autorité.⁵⁶

⁵⁵ *Ibid.*, p. 119.

⁵⁶ Maurice Daumas, « l'Anthropologie » dans *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire de la Science*, Paris, Gallimard, 1957, p. 1357.

Soulignons que ce classement est déjà structuré comme une hiérarchie, basé entre autres sur des jugements à l'endroit du physique comme au sujet des mœurs. Par exemple, le nez « simiesque » ou le caractère « fourbe » est caractéristique de l'*homo afer* noirs, alors que le caractère « entêté » défini *l'homo americanus*, etc.

L'ouvrage sur l'inégalité des races qui connut le plus grand succès fut *L'essai sur l'inégalité des races humaines* du comte Joseph-Arthur de Gobineau, paru en 1853. Les idées du comte ont été partagées par la grande majorité des intellectuels de son époque, tous blancs, est-il besoin de le dire? Il y défend sans ambages la supériorité de la race blanche : « Toute civilisation découle de la race blanche, aucune ne peut exister sans le concours de cette race.⁵⁷ »

Gobineau n'avait pas attendu la caution scientifique de Darwin qui, avec *On the Origins of Species*, publié en 1859, servira bien malgré lui de justification aux conquêtes coloniales, par l'utilisation de sa loi de sélection naturelle.

Le drame fut que, à la faveur de la vague de l'expansion coloniale de la seconde partie du siècle, la révélation de la sévérité de la sélection naturelle des espèces, impliquant conquête, domination et destruction, fut transposée dans un court terme par les sociologues darwiniens.⁵⁸

⁵⁷ Alain Ruscio, *Le credo de l'homme blanc : regards coloniaux français XIX^e et XX^e siècle*, Bruxelles, éd. Complex, 2002, p. 30.

⁵⁸ Catherine Coquery-Vodrovitch, « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire » dans *Le livre noir du colonialisme* sous la direction de Marc Ferro, Paris, Éditions Robert Laffont, 2003, p. 665.

1.1.3 Craniométrie, ostéométrie, anthropométrie

À la fin du XIX^e siècle apparaît une des formes de scientisme, par laquelle des chercheurs européens tentent de mettre en place un système ayant pour but de prouver la supériorité des Blancs. Le plus célèbre de ces savants est sans aucun doute Paul Broca, fondateur de la Société d'anthropologie de Paris en 1859 et inventeur d'une « science » étonnante, la craniométrie, qui découle de la craniologie. On rassembla des collections de crânes et on mesura sans relâche. Avec la craniométrie, les savants de l'époque établissent une sorte de palmarès des intelligences. En 1882, le collègue et principal disciple de Broca, le Dr Paul Topinard, dresse le tableau d'années de recherches et de mesures : en moyenne, la capacité crânienne chez les hommes européens est de 1560 cm³; chez les asiatiques, de 1510; chez les Noirs d'Océanie, de 1460; enfin, chez les Noirs d'Afrique, de 1405.

Les recherches portèrent également sur les diverses parties du squelette, colonne vertébrale, ceintures scapulaires et pelvienne, os longs des membres et extrémités (mains et pieds), bien que, dans ce domaine, les différences raciales furent en général moins accusées qu'en craniométrie. C'est ce qu'on nomma l'ostéométrie. On calcula également la taille et les proportions du corps et des membres sur le sujet vivant. La variabilité suivant l'âge, le sexe, la race fut soumise au contrôle rigoureux des mensurations. Des silhouettes schématiques furent dressées et leurs superpositions permirent la comparaison rapide de la constitution générale des types ethniques et l'étude des variations sexuelles ou individuelles au sein d'un même groupe. C'est ainsi que l'anthropométrie devint une

branche scientifique de l'anthropologie. L'anthropologie classique se développa essentiellement sur la base des mesures du corps vivant d'une part, des os longs et du crâne d'autre part; et toutes ces mesures furent utilisées pour tirer des conclusions pour la connaissance des races. De l'anthropologie physique aux romans coloniaux, le caractère quantitatif laissera évidemment place aux épithètes, toutefois, ces deux modes de discours se servirent de la description pour distinguer et opposer des catégories « raciales ». Mais surtout, chez celle-là comme chez ceux-ci, le corps est aussi l'indice de tropismes socio-culturels présentés comme innés.

1.1.4 L'eugénisme

Au début du XX^e siècle, une science nouvelle s'édifia, fondée sur la découverte des gènes : la génétique. Les progrès de cette science ont conduit certains à utiliser les résultats obtenus en vue de l'amélioration de la race, tant au point de vue physique que mental. Les moyens d'action préconisés par les eugénistes diffèrent suivant les pays : les uns se bornant à éclairer l'opinion sur les conséquences fâcheuses d'unions reconnues par eux indésirables, d'autres, partisans de méthodes plus radicales, allant jusqu'à exiger la stérilisation des individus dont la descendance serait fatalement tarée, voire leur élimination physique.

Dans plusieurs pays, les mesures d'eugénisme ont été étendues à certains éléments ethniques. Des lois, basées sur la hiérarchie des races, ont prohibé les unions entre races considérées comme supérieures et races réputées inférieures, ces dernières étant même rejetées hors des frontières de pays où elles vivaient depuis longtemps. Mais cet interdit de

métissage n'est pas nouveau avec l'eugénisme, puisque, bien avant Gobineau lui-même⁵⁹, Aristote soutenait que certains étaient nés pour être esclave.⁶⁰

Ces élucubrations peuvent nous sembler rocambolesques aujourd'hui, mais elles n'en sont pas moins représentatives d'un état d'esprit qui imprégnait les critères de scientificité élaborés à cette époque à propos du concept de civilisation.

Le ton est celui de l'évidence. Puisque les scientifiques l'ont *prouvé*, puisque des centaines de voyageurs et d'observateurs, sous les Tropiques, l'ont *constaté*, il faut être des philanthropes » (Pierre Larousse) ou des "humanistes de France" (Ernest Psichari) pour nier une inégalité si inscrite dans la nature.⁶¹

1.2 Propagation des préjugés coloniaux

1.2.1 Le « racisme » pénètre la doxa

Les théories anthropologiques ne se limiteront hélas pas au domaine scientifique. En poussant à ses conséquences logiques une synthèse dont l'état des sciences offrait les éléments, plusieurs savants font du racisme une théorie scientifique et une vision politique. Et le concept de « race » s'étendra dans plusieurs secteurs.

Le concept de "race", avec son usage vulgaire, ses variations anthropologiques et historiographiques, son potentiel comme herméneutique politique "totale", se diffuse encore dans d'autres secteurs : la critique littéraire a recours à une "éthologie des races" pour expliquer "l'évolution morale" exprimée par les grandes œuvres littéraires des différents peuples. La "critique scientifique" du tainien Émile Hennequin inclut la "race" dans son

⁵⁹ Celui-ci croit à la nécessité pour un peuple qui veut survivre, de conserver la pureté du sang de sa race, en préservant les éléments les plus purs d'un contact étranger dégradant.

⁶⁰ Maurice Daumas, « L'Anthropologie » *op. cit.* p. 1404.

⁶¹ Alain Ruscio, *Le credo de l'homme blanc : regards coloniaux français XIX^e et XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 35.

“ esthopsychologie ” et ses théories séduisent les lettrés : “ On ne peut méconnaître que cet argument de la diversité des races paraît irréfutable ”.⁶²

En France, dès 1889, la notion de hiérarchie raciale entre dans la doxa courante. Angenot donne des exemples de journalistes qui basent leurs articles sur cette représentation, de médecins qui « affirment leur autorité en tranchant volontiers de “ races ” et d’inégalité raciales⁶³ », de manuels scolaires qui confèrent à la race blanche une supériorité incontestée face aux autres races, de littérateurs et de publicistes qui s’emparent de cette notion (le plus grand succès de librairie de 1889 est *Le Docteur Rameau* de Georges Ohnet qui reprend des stéréotypes raciaux venus de l’anthropologie). « “ Race ” est un de ces signifiants vers quoi convergent le sens commun et les savoirs ésotériques, de sorte que tout le monde se comprend dans l’approximation de l’évidence.⁶⁴ »

La notion de hiérarchie des races et de la supériorité des Blancs se poursuivra jusqu’à très tardivement dans la doxa populaire puisque même André Gide, qui était anti-colonialiste avant l’heure, tient des propos « racistes » dans *Voyage au Congo* paru en 1927.

« [...] Gide n’en demeure pas moins dupe de préjugés raciaux et eugénistes qui font aujourd’hui grincer des dents : il emprunte au vieil attirail pseudo-scientifique ses jugements sur le cerveau des Noirs, capable seulement d’un “ très petit développement ”, sur leur “ système nerveux beaucoup moins sensible ” qui expliquerait leur résistance à la douleur⁶⁵ ».

⁶² Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, op. cit., 1989, p. 287.

⁶³ *Ibid.*, p. 288.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 288-289.

⁶⁵ André Gide, *Voyage au Congo. Le retour du Tchad, Retour de l’U.R.S.S., Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S., Carnet d’Egypte*, Paris, Gallimard, 1993, p. XI. Préface de Gilles Leroy.

1.2.2 Hiérarchie et imagologie des races dans la doxa

Dans les représentations dominantes, il y a une nette séparation entre les Autres et les Européens. Les Autres sont considérés comme des « races inférieures », « [d]es peuples retardés », bref, des « sauvages ». Ceux-ci sont les Noirs d’Afrique, les Amérindiens, les Indonésiens et les Polynésiens. Les Orientaux ou les Jaunes sont plutôt définis comme des peuples décadents. « Retardés ou dégénérés, les sauvages conservent des traits de nos ancêtres préhistoriques, des pithécanthropes, des singes.⁶⁶ » La hiérarchie raciale se divise comme suit : au sommet, la race blanche, ensuite les Asiatiques ou les Orientaux (la deuxième et la troisième position ne faisant pas toujours l’unanimité), suivis des Métis puis des Noirs d’Afrique.

En 1889, l’animalité des races sauvages étant largement acceptée, le débat ne porte que sur leur possibilité d’atteindre avec le temps un quelconque degré de civilisation. Ce débat ne progressera pas réellement puisqu’à l’apothéose de l’Empire⁶⁷, on justifiait la colonisation par sa mission civilisatrice : on croit que « l’indigène » a les capacités de se hisser jusqu’au Blanc, mais seulement après avoir longuement assimilé la civilisation européenne.

⁶⁶ Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social, op. cit.*, p. 291.

1.2.2.1 Caractéristiques physiques des stéréotypes raciaux

La propagation des préjugés coloniaux se fait, entre autres, par le biais de stéréotypes raciaux véhiculés dans les représentations dominantes. Nous devons donc faire l'étude de ces ethnotypes, non seulement parce que cela est au cœur du colonialisme et du roman colonial, mais aussi parce que les Leblond mettent en scène des sociétés mixtes définies par les stéréotypes des différentes races, bien que ce tour d'horizon corresponde a posteriori à une remarquable accumulation de préjugés.

Dans *Le credo de l'homme blanc*, Alain Ruscio a décelé, à partir de plusieurs écrits coloniaux, les stéréotypes véhiculés par les écrivains. Il dégage tout d'abord ceux qui ont trait à la couleur de la peau. Pour nombre d'Européens, la couleur blanche est forcément celle de la nature, et les autres colorations ne peuvent qu'être dues à des dégénérescences. Pour le Noir, la couleur de la peau est souvent un indicatif de son infériorité. On fait un lien entre cette couleur et son âme, qui doit être de la même teinte. Mais souvent, la couleur noire est plutôt un sujet de plaisanterie. Aristide Bruand, dans son *Dictionnaire d'argot*, paru en 1901, écrit à l'article « Nègre » : « Bâton de réglisse, bâton de zan, beau blond [...], boule de neige, cirage, ciré [...], mal blanchi, minuit, [...], peau de boudin⁶⁸ ».

Ensuite, les traits du visage sont également stéréotypés, que ce soient les yeux, le nez ou la bouche. Les yeux des Noirs, encore une fois, prêtent à rire. Ils sont toujours très blancs, grands, expriment tour à tour effroi, gentillesse, soumission. Quant au regard des

⁶⁷ L'apothéose de la France impériale se manifeste par l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931.

⁶⁸ Alain Ruscio, *Le Credo de l'homme blanc*, op. cit. p. 47.

Arabes, il serait brûlant et on y discernerait une certaine fourberie. Les Asiatiques auraient des yeux inquiétants, car ils ont le regard impénétrable.

Le nez chez le Noir doit être laid, écrasé et avec des narines énormes. Ceux des « annamites » ne sont pas épargnés avec des « nez épatés pareils à des croupions de volailles⁶⁹ ». Quant au nez arabe, il est toujours fin, mais crochu, ce qui révèle son caractère fourbe... Et ce caractère se traduit également par les postures : visage dissimulé, yeux fuyants, position voutée, etc.

Cependant, c'est surtout la bouche du colonisé qui choque l'observateur européen. Chez le Noir, les lèvres épaisses vont à l'encontre des canons esthétiques des Blancs. On fait immédiatement le lien avec le cannibalisme. « Pas de caricature représentant un Noir sans les lèvres énormes, couvrant la moitié du visage.⁷⁰ ». Chez l'Arabe, c'est encore une fois ses traits qui trahissent son caractère, sa bouche ayant souvent une expression de férocité. Et chez les Vietnamiens, c'est le choc culturel par excellence : les femmes se laquant les dents de noir et chiquant le bétel, en en recrachant le jus, rouge vif. « Il n'est pas un ouvrage, jusqu'à la veille de la guerre, qui ne signale cette coutume, cette addition contre nature, ce mélange “ dégoûtant ” (Bineteau, 1862) du noir, couleur de mort, et du rouge, couleur de sang.⁷¹ »

Parallèlement, Ruscio relève les comparaisons animales, puisque sous la plume de l'Européen, les comparaisons bestiales semblent venir tout naturellement lorsqu'il veut

⁶⁹ *Ibid.*, p. 51.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 52.

décrire le colonisé. Frantz Fanon remarquera que « le langage du colon, quand il s'agit du colonisé, est un langage zoologique⁷² ».

Le Noir est constamment comparé au singe et celui-ci arrive bon premier au palmarès des comparaisons. Ruscio affirme qu'un recensement exhaustif dans la prose coloniale serait au-dessus des forces d'un seul chercheur! La comparaison simiesque, on l'aura compris, signifie que le Noir est plus près de l'animal que de l'humain dans la hiérarchie des espèces. Le chien arrive second au palmarès. Il symbolise la fidélité que le colonisé devrait ressentir face à son « maître ». Il obéit sans chercher à comprendre, et il se sent perdu lorsque le colonisateur disparaît. D'autres animaux, chargés de valeurs franchement désagréables ou dégradantes, surgissent dans l'inconscient de l'Européen. Il y a les insectes, qui font référence au surnombre, les araignées, les lézards, les chèvres ou encore les moutons, et ainsi de suite.

Chez les Noirs, on associe l'animalité à une sexualité débridée. « Une sexualité multiple, irrépressible et instinctive établit cette proximité, et le dégoût le dispute ici à la fascination pour de supposées prouesses sexuelles⁷³ ». De même, l'assignation de l'Africain à toujours représenter son corps en mouvement le rapproche encore une fois du monde animal. En un mot, on réduit l'Autre à l'animalité, et à une animalité représentée négativement. « Tout le monde varie sur : "guenons sensuelles" ou "singesses sacrées" »,

⁷¹ *Ibid.*, p. 52.

⁷² Cité par *Ibid.*, p. 52.

⁷³ Nicolas Bancel et Pascal Blanchard, « Civiliser, l'invention de l'indigène », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, 2003, p.155.

le mépris fasciné de ce qui est étranger se combine ici à l'idéologème qui veut que la sensualité ne puisse être qu'animale, sous-humaine.⁷⁴ »

1.2.2.2 Caractéristiques morales des stéréotypes raciaux

Chacune des ethnies possède dans l'imaginaire européen de l'époque ses caractéristiques spécifiques. « [...] on se contente d'un Chinois typique dont on a tout dit qu'il est –impénétrable, -rusé, -cruel et –décadent⁷⁵ ». Selon Ruscio, l'Arabe est le peuple le plus dénigré de la pensée coloniale. « Si des portraits positifs des Jaunes ou de Noirs émergent parfois, il faut bien reconnaître qu'il en est rarement, très rarement, de même pour les Arabes⁷⁶ » L'Arabe possède toutes les tares : il est mesquin, traître, voluptueux, pervers, efféminé (ils sont tous pédérastes), indolent, dégénéré, fanatique. Il est fourbe, mais d'une fourberie plus méprisable que celle de l'Asiatique, car elle manque de finesse, puisqu'elle est dominée par la traîtrise. Cette crainte est enracinée dans l'opposition irréductible des religions chrétienne et musulmane. Un facteur historique explique sans doute ce privilège dans la péjoration : la France a d'abord été confrontée, dès 1830, à la culture arabe, dans sa volonté de conquête coloniale, et ce fut dans le Maghreb que les Français eurent, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, en 1962, les plus importantes difficultés militaires et politiques. Par ailleurs, les qualités de voleur et de menteur lui sont quasi unanimement accordées. Quant au Noir, il est associé à « l'indigène-enfant », qui est resté près de la nature. Il est également le symbole du rire et de la joie : le Noir doit faire

⁷⁴ Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, op. cit., p. 296.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 295.

⁷⁶ Alain Ruscio, *Le Credo de l'homme blanc*, op. cit., p. 63.

rire et il sait rire de tout et de rien. Mais, comme les enfants, il a peur de tout. « Face aux dangers de la jungle, serpents, éléphants ou mauvais esprits, le Noir prend ses jambes à son cou, alors que les Blanc, serein, fait face⁷⁷ ».

Il y a un défaut dominant qui est propre à tous les peuples colonisés et c'est la paresse. Les Chinois sont paresseux parce qu'ils sont décadents, tout comme les Orientaux. Et la paresse est la principale caractéristique du Noir, qui serait le caractère d'une éternelle enfance. « Une affirmation dominante est que la paresse est consubstantielle à la nature des "indigènes"⁷⁸ ». Mais ce ne serait probablement pas dû uniquement à leur « nature », puisque le climat tropical et le soleil induiraient aussi la paresse. Et si certains reconnaissent que certains peuples ne seraient pas paresseux physiquement, comme les vietnamiens, ils le seraient intellectuellement.

A considérer les choses superficiellement, on serait même tenté de dire que certains d'entre eux - par exemple les Annamites - sont très laborieux. [...] Mais, remarquez-le, cette activité est purement mécanique. Les gestes qu'accomplissent ces travailleurs sont, depuis un temps immémorial, toujours les mêmes. Ils n'exigent aucune attention et, surtout, aucune initiative. Le corps est à la besogne. L'esprit est ailleurs.⁷⁹

Un autre caractère majeur définissant les colonisés est la violence. Les livres coloniaux sont riches en terribles pages sanguinolentes. Le peuple asiatique est cruel et cette cruauté est raffinée. Chez les Arabes, le raffinement est absent, mais la violence est bestiale, sanglante. Quant aux Noirs, ils ont le privilège de l'anthropophagie. Cette violence généralisée peut traduire, entre autres, la crainte du colon de voir leurs « protégés » se rebeller contre leur autorité. Mais elle peut également justifier à la fois la

⁷⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 66.

nécessité de les civiliser (et par le fait même, de réconforter la supériorité des lecteurs) et l'obligation, parfois, de recourir à la violence contre ces pulsions sanguinaires.

1.2.2.3 Stéréotype du Métis

Dans ce chapitre, nous aborderons le stéréotype du Métis car cet ethnotype est fondamental, dans le colonialisme en général, mais plus singulièrement encore, dans les romans de Leblond. Dans les stéréotypes, le Métis est perçu comme une mésalliance entre un Blanc et un individu d'une autre race, et ce mélange fait en sorte que le Blanc déchoît. Le poncif qui court partout est que le Métis, au lieu de tirer profit de ses origines diverses, additionne les défauts des races dont il est issu. Bref, il est le symbole de la dégénérescence. Les textes de Gobineau sont l'archétype de ce raisonnement.

Le mot *dégénéré*, s'appliquant à un peuple doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus de valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont les alliages successifs ont graduellement modifié la valeur.⁸⁰

Dans la littérature, le destin des métis est habituellement lié au rejet, au malheur, au suicide ou à l'isolement. Il n'y pratiquement pas d'ouvrages qui exalteront les mérites du croisement des races.

⁷⁹ Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1931, p. 190.

⁸⁰ Joseph-Arthur de Gobineau, « Essai sur l'inégalité des races humaines », cité dans Alain Ruscio, *Le Credo de l'homme blanc*, op. cit., p. 38..

1.2.2.4 *L'indigène type*

À travers la propagande coloniale va se dessiner un mouvement différent qui, au lieu de différencier chaque type d'indigène, va tenter de l'uniformiser. Cet indigène, que nous nommerons *l'indigène type*, répond à l'image du modèle idéologique républicain du colonisé : il est le fruit d'une parfaite assimilation. « L'assimilation est en effet directement issue des idéaux de la Révolution française et postule une égalité de principe entre tous les *citoyens*⁸¹ ». Mais cet *indigène type* n'existe que dans l'imaginaire du métropolitain, puisque dans la colonie, celui-là est un colonisé, qui ne sera jamais à la hauteur du colon. *L'indigène type* de l'empire « [...] conforte l'idée d'universalité des valeurs et de mission civilisatrice de la France d'un côté et réaffirme de l'autre l'inégalité des races (car s'il y a indigène, il y a infériorité)⁸² ». Toute la propagande officielle tente donc de démontrer qu'une politique d'assimilation prendra énormément de temps à transformer les colonisés en « petits Français », et qu'il est pratiquement impossible d'arriver à cette perfection puisque ce sont des indigènes. Seules quelques exceptions, les représentants de l'élite, peuvent y accéder. Or, dans les romans des Leblond, ce type de personnage est présent mais, contradictoirement, il n'est jamais socialement égal aux Blancs. Ainsi, tout en devenant plus « français » que bien des Créoles de l'île, l'indigène type reste malgré tout stigmatisé, dans la société du roman, comme non-Blanc. Ce qui est paradoxal puisque, ce faisant, les Leblond dénoncent les inégalités sociales, tout en encensant les principes républicains. Le cas de l'indigène type est ainsi le paradoxe fondamental du colonialisme

⁸¹ Nicolas Bancel et Pascal Blanchard, « Civiliser, l'invention de l'indigène », *op. cit.*, p. 156.

⁸² *Ibid.*, p. 155.

français, tel que porté par les républicains. Et cette aporie entre en conflit avec la notion de mission civilisatrice, raison morale donnée pour justifier les conquêtes coloniales.

1.3 Les colonies : une mission civilisatrice

À la fin du XIX^e siècle, la France s'installe dans l'entreprise coloniale en même temps que la III^e République naissante. Pour les Républicains, l'avenir de la France, son statut de grande puissance européenne, ne peut se faire que par l'expansion coloniale, surtout après avoir perdu l'Alsace et la Lorraine. C'est à travers cette mystique républicaine que la France poursuivra son parcours vers le progrès, grâce à l'acte colonial, et ce, dans une perspective utopique de création d'une nouvelle société. Cette dynamique coloniale sera teintée de valeurs universalistes républicaines puisqu'elle se placera sous le signe de la civilisation, de la grandeur nationale, de la science et du progrès. « La nation, issue de la Révolution française, apporte la *liberté* et non l'*oppression*, le *développement* et non l'*exploitation* aux peuples qu'elle “ libère ”⁸³ ». De 1871 à 1931, la France est passée d'une société hexagonale à un environnement impérial, la Plus Grande France. Tout au long de ces années s'ébauchent les fondements de ce qui va constituer une culture coloniale à laquelle correspond une propagande républicaine afin de diffuser l'idéologie coloniale dans ces grandes lignes : « assimilation des indigènes, affirmation de la

⁸³ Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, « Avant-propos. La constitution d'une culture coloniale en France » dans *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, 2003, p. 5.

suprématie de la civilisation française, libéralisme économique à l'avantage de tous, libéralités politiques, uniformisation des lois de la République...⁸⁴ »

Bien que ce prosélytisme ait un rôle central dans l'enracinement du mythe colonial dans l'imaginaire français, il est le résultat également d'un faisceau d'influences : les expositions universelles⁸⁵ et une mise en place d'un congrès colonial et des piliers structurels du lobby colonial. Ces piliers sont, entre autres, le Comité de l'Afrique française créé en 1890, le groupe colonial à la Chambre en 1892⁸⁶, l'Union coloniale en 1893⁸⁷ et l'École coloniale, fondée en 1899 pour former l'administration envoyée outre-mer. Ces diverses institutions donnent lieu à un grand nombre de conférences, de dîners-débats et de congrès.

Nous constatons donc l'existence de plusieurs mouvements et structures stratégiques, mais ils ne constituent pas pour autant des mouvements de masse, même si la population française est pénétrée de culture coloniale. D'ailleurs, en 1914, la place des colonies dans le budget d'état ne représentait que 2% de celui-ci... C'est davantage au niveau culturel que la présence coloniale se manifeste, plutôt qu'au niveau de l'engagement politique. Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que l'État prendra conscience de sa mission propagandiste. Albert Sarraut, ministre des Colonies, soulignera en 1920 la nécessité de cette mission.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁵ Celle de 1889 serait une date structurante puisqu'elle marque à la fois l'apogée de la culture coloniale en France, le centenaire de la Révolution française, l'entrée dans la modernité avec la tour Effel et la victoire récente de la République.

⁸⁶ Le groupe colonial à la Chambre ne cesse de grossir, rassemblant plus de 200 élus en 1902.

Il est absolument indispensable qu'une propagande méthodique, sérieuse, constante, par la parole et par l'image, le journal, la conférence, le film, l'exposition, puisse agir dans notre pays sur l'adulte et l'enfant [...]. Nous devons améliorer et élargir dans nos écoles primaires, nos collèges, nos lycées, l'enseignement trop succinct qui leur est donné sur notre histoire et la composition de notre domaine colonial.⁸⁸

L'État prend donc en main la promotion de l'idée coloniale, après avoir laissé les savants, les milieux économiques ou encore le monde du spectacle avec ses zoos humains⁸⁹ imprégner l'imaginaire colonial des français. L'école républicaine joue un rôle majeur dans cette propagande en ancrant profondément dans les consciences la certitude de la supériorité du système colonial français. De la communale aux études supérieures, l'histoire enseignée propose une vision idéalisée du devoir de la France à coloniser. Ce mélange de pédagogie, de patriotisme et de nationalisme constitue le ciment de l'acceptation du colonialisme comme étant consubstantiel à la République. « Être pour l'épopée coloniale c'est alors être un bon français, être pour la mission civilisatrice c'est soutenir la grandeur de la France, être pour l'empire c'est contribuer au sentiment collectif d'appartenir à la nation, être colonial c'est être français⁹⁰ ».

⁸⁷ L'union coloniale, association formée pour la défense du colonialisme, est de loin l'instrument de propagande le plus actif avec ses ouvrages et ses revues comme *La Quinzaine coloniale* (1897-1914), *La Politique coloniale* ou *La Dépêche coloniale*.

⁸⁸ Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, « Avant-propos. La constitution d'une culture coloniale en France », dans *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, op. cit., 2003, p.11.

⁸⁹ « À partir du milieu du XIX^e siècle, c'est entre girafes, autruches, éléphants, crocodiles, singes et autres "merveilles" de la nature réinventée que les visiteurs vont découvrir en Europe et en Amérique des "hommes" aux mœurs bizarres et aux rites quelque peu effrayants. [...] Premier phénomène de masse au XIX^e siècle avec les expositions universelles, avec leurs millions de visiteurs, les zoos humains répondent aux fantasmes et aux inquiétudes de l'Occident sur l'ailleurs et donnent une réalité au discours racial alors en construction. [...] Les zoos humains constituent ainsi ce lieu qui paraît fondamental dans l'accélération du passage d'un racisme scientifique à un racisme populaire, pratique et opérant. » Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Eric Deroo et Sandrine Lemaire, « Introduction : Zoos humains : entre mythe et réalité », dans Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Eric Deroo et Sandrine Lemaire, *Zoos Humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La découverte, 2004, p. 5-6.

Le régime républicain, au nom des valeurs universalistes, fait de la conquête coloniale une mission. « Les colonisateurs acquièrent alors la supériorité naturelle et légitime car de ce mouvement spontané ils font une mission civilisatrice.⁹¹ » Et ce sera sous ce leitmotiv que l'envahisseur blanchira sa conscience, puisque la colonisation devient un devoir. « La république donne à ses fidèles mission d'accomplir un devoir : celui de propager la bonne parole. La mission civilisatrice a divers facettes : elle se veut cause humanitaire, idéologie de l'assimilation, justification de l'intervention coloniale. C'est au nom des principes républicains même que la conquête coloniale doit se faire.⁹² » Jules Ferry le proclame ouvertement, justifiant le « côté humanitaire et civilisateur de la question. Les races supérieures ont un droit vis à vis des races inférieures. Je dis qu'il y a un droit parce qu'il y a devoir pour elles. Elles ont le droit de civiliser les races inférieures⁹³ ».

Comment peut-on intégrer la tradition républicaine, qui fait de la France un pays qui incarne la liberté, l'égalité, la fraternité et les droits de l'homme, dans le cadre de l'expansion coloniale? Tout simplement en prenant pour acquis la supériorité de l'homme blanc, donc du Français. Et ceux-ci, en êtres légèrement chauvins, prennent pour acquis que tous veulent acquérir le degré de civilisation français, d'où le devoir qu'ont les colonisateurs de civiliser les autochtones des colonies. Jaurès, dans une conférence tenue à l'Alliance française en 1884, soutient exactement ce discours.

⁹⁰ Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, « Avant-propos. La constitution d'une culture coloniale en France », dans *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, op. cit., p. 35.

⁹¹ *Ibid.*, p. 16.

⁹² *Ibid.*, p. 26.

⁹³ Sudel Fuma, *Un racisme ordinaire...*, Saint-Leu, Les presses de développement, 1983, p 6.

Quand nous prenons possession d'un pays, nous devons amener avec nous la gloire de la France, et soyez sûrs qu'on lui fera bon accueil, car elle est pure autant que grande, toute pénétrée de justice et de bonté. Nous pouvons dire à ces peuples, sans les tromper, que jamais nous n'avons fait de mal à leurs frères volontairement; que les premiers nous avons étendu aux hommes de couleur la liberté des Blancs, et aboli l'esclavage [...]. Que là enfin où la France est établie, on l'aime, que là où elle n'a fait que passer, on la regrette; que partout où sa lumière resplendit, elle est bienfaisante; que là où elle ne brille plus, elle a laissé derrière elle un long et doux crépuscule où les regards et les cœurs restent attachés⁹⁴

Ce discours colonial d'État ne quittera plus, jusqu'aux indépendances, le registre de la nécessaire diffusion des « lumières » de la République à des peuples perçus comme inférieurs biologiquement et culturellement. Contexte validé par les savants et l'anthropologie.

Pourtant, très peu d'indigènes deviendront citoyens français⁹⁵, donc seront intégrés au principe de l'égalité et de la fraternité républicaine. Ce serait dû à la difficulté de devenir un *indigène typique*, cet indigène idéal uniformisé par l'État, celui-ci ayant réussi à le transformer en citoyen similaire au citoyen français.

La France ne sera la France que lorsqu'elle aura parachevé son œuvre d'uniformisation des citoyens (quelle que soit leur couleur) et du territoire. Encore que, de cette communauté, semblent clairement exclus les Noirs d'Afrique, les peuples barbares et fanatiques, les races inférieures et autres population non assimilables..., autant dire la quasi-totalité des populations non blanches de l'empire⁹⁶

La France coloniale républicaine semble appliquer l'égalité et la fraternité seulement à ses citoyens, et non pas à ses « sujets », bien qu'elle promette une éventuelle citoyenneté à ces

⁹⁴ Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, « Avant-propos. La constitution d'une culture coloniale en France », dans *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, op. cit., p. 18.

⁹⁵ Un décret d'application de la loi de 1889 pour les colonies (adopté en 1889) écarte les colonisés de la nationalité française.

⁹⁶ Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, « Avant-propos. La constitution d'une culture coloniale en France », dans *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, op. cit., p. 25.

derniers, dans la mesure où ils seront complètement assimilables, donc sauront effacer toute marque trop visible de leur différence pour se hisser jusqu'à la civilisation supérieure.

Par contre, dans les colonies, le concept républicain est plus difficile à soutenir, puisque pour conserver leur hégémonie, les Blancs doivent maintenir une inégalité de fait entre les colons et les colonisés. Mais cette réalité, les métropolitains ne veulent pas la voir car la colonisation est devenue un motif de fierté.

La propagande coloniale ne cesse ainsi de vanter les progrès économiques et techniques - infrastructures, modernisation de l'agriculture, industries, etc. -, à tel point que l'empire a pu apparaître à beaucoup comme un véritable eldorado social - scolarisation en hausse, hygiène et santé publique, protection sociale – et un aboutissement institutionnel, matérialisant la réalisation progressive de l'égalité.⁹⁷

C'est ce discours utopique républicain que l'on retrouve habituellement dans les romans coloniaux, mais avec des variantes et des contradictions, selon les auteurs, les situations décrites ou le contexte de publication.

2. LE ROMAN COLONIAL

2.1. Origines de la littérature coloniale

La littérature coloniale comprend l'ensemble des œuvres en relation directe avec l'expansion coloniale européenne du XIX^e et XX^e siècle. Ne se limitant ni aux textes

produits dans les colonies, ni à ceux qui participaient directement de l'idéologie coloniale⁹⁸, elle recoupe pour une part la littérature de voyage et entretient une relation complexe avec la thématique exotique en littérature métropolitaine.

Pour les premiers analystes qui se penchèrent sur ce type de littérature, les textes coloniaux datant des premières découvertes jusqu'au XIXe siècle étaient considérés comme relevant de la littérature exotique, dont l'apparition coïncide avec le début des conquêtes. Peu de chercheurs en ont retracé l'histoire, à l'exception de Roland Lebel⁹⁹, qui divisait son développement en trois étapes, définies par des critères politiques, liés à la conquête et à l'administration du pays. Au sein de cet immense corpus, se définit et se répand peu à peu un ensemble ouvertement littéraire, essentiellement romanesque : le roman colonial.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 38

⁹⁸ Le corpus colonial peut donc être très vaste comme l'indique Alain Ruscio dans son ouvrage *Le credo de l'homme blanc* : « Des milliers, des dizaines de milliers de documents, pourraient être, devraient être consultés. Aucun recensement à vocation exhaustive n'a été tenté... sans doute parce que cet exercice est définitivement impossible. » Alain Ruscio, *Le Credo de l'homme blanc*, *op. cit.*, p. 15. Malgré cette remarque, la délimitation de son corpus demeure extrêmement vaste, ce qui, me semble-t-il, démontre d'autant plus l'ampleur du nombre d'ouvrages pouvant être considérés comme étant de la littérature coloniale. Il définit l'ensemble des documents étudiés ainsi : « Des discours d'hommes politiques (au pouvoir ou pas) ou des études d'intellectuels de renom, lieux les plus prestigieux et privilégiés de mise en forme de l'idéologie; mais également des témoignages directs d'acteurs ou de spectateurs des événements, par exemple des récits de voyages, des œuvres de fiction (romans, nouvelles, pièces de théâtre, poésies, partitions de chansons); des relations journalistiques; des légendes de caricatures ou des textes d'illustrés (on ne disait pas encore bandes dessinées); les légendes de certaines cartes postales, des textes publicitaires... » *Ibid.*, p. 14.

⁹⁹ Cet auteur a publié divers ouvrages sur le sujet, dont *Études de littérature coloniale*, Paris, J. Peyronnet et cie, 1928, 221 p. et *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie Larose, 1931, 236 p.

2.2. Caractéristiques du roman colonial

Dans les trente premières années du XX^e siècle, la question des relations entre littérature et colonies a connu une vogue certaine dans toute l'Europe. Mais ce fut en France que les débats ont été les plus nourris. Toutefois, aucun consensus n'émerge de ces débats; au contraire, une grande latitude règne quant à la notion même de littérature coloniale. On peut cependant, à la suite de Jean-Marc Mourra¹⁰⁰, déceler trois acceptations du terme, qui se recoupent partiellement.

Premièrement, il y a l'**acceptation thématique**: on oppose une littérature de témoignage, la littérature coloniale, prenant pour thème la conquête et l'exploitation des colonies, à une littérature d'évasion, la littérature exotique, insoucieuse du traitement exact de cette histoire. Ensuite, il y a l'**acceptation idéologique**: la littérature coloniale est assimilée au colonialisme puisqu'elle est conçue comme une glorification de la colonisation. Elle fait une propagande pour l'idée coloniale. Et finalement, il y l'**acceptation sociologique**: la littérature coloniale serait tout simplement celle des groupes sociaux de la colonie, celle du colonat. Les défenseurs des lettres coloniales dans les années vingt opposaient ainsi les voyageurs aux coloniaux écrivant sur ce qu'ils connaissaient.

Selon les promoteurs de la littérature coloniale du début du XX^e siècle, le fait marquant de l'histoire de la France, au lendemain des revers de 1870¹⁰¹, est l'expansion de l'Empire. La conquête de nouveaux territoires est, pour eux, la seule façon de redorer le

¹⁰⁰ Jean-Marc Mourra, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 109-110.

blason de la France. Les Leblond le disent clairement dans leur essai *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial* : « [...] on sent que la France ne peut plus tenir son rang en Europe, ni peut-être même vivre, qu'en s'appuyant sur son empire outre-mer, qu'il lui faut s'attacher étroitement et durablement cet empire.¹⁰² » Il lui faut donc une littérature qui encense cet empire et démontre son bien-fondé. D'ailleurs, pour les zélateurs de la littérature coloniale, celle-ci deviendra, à l'image de l'Empire en pleine expansion, le type de littérature qui dominera les lettres françaises. « Cette expansion coloniale a inauguré un mouvement littéraire qui s'est développé avec une vigueur croissante et qui dominera peut-être l'humanisme du XX^e siècle. »¹⁰³

Pour les analystes du début du XX^e siècle, le roman colonial se veut une littérature de filiation réaliste où l'action se déroule dans les colonies et qui décrit non seulement l'Autre dans sa différence ethnique, sociale, mais surtout dans sa particularité psychologique. Ce sous-genre romanesque étudie également les mœurs de l'Européen installé depuis longtemps dans la colonie, autrement dit le colon, ainsi que ses échanges avec les indigènes. Le roman colonial serait ainsi « une forme de connaissance, ou mieux une *méthode de connaissance* du pays et des habitants.¹⁰⁴ » Et pour décrire parfaitement les colonies, l'auteur devrait idéalement être natif de la colonie.

Cette forme de littérature en est une de propagande : on veut faire la promotion de l'expansion coloniale et surtout, la faire approuver par le lectorat de la métropole. « De

¹⁰¹ Défaite de la France face aux Allemands. Perte de l'Alsace et de la Lorraine.

¹⁰² Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, op. cit., p. 7.

¹⁰³ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op.cit., p. 75.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 79.

toutes les propagandes, la plus efficace est la propagande par les arts, et plus spécialement par la littérature.¹⁰⁵ » On représente les écrits coloniaux comme une école de santé et d'énergie, tout comme le colonialisme qu'elle dépeint.

[...] l'esprit colonial est une affirmation de l'énergie morale. La littérature coloniale, fille de cette résolution saine, s'affirme en réaction contre le décadentisme. Elle nous assainit en s'opposant aux déliquescences de l'esthétisme et du pessimisme. Elle est une doctrine d'action; elle est, comme la colonie elle même, une école d'énergie, un acte de foi.¹⁰⁶

En ce qui a trait au réalisme, à la connaissance du terrain, à l'idéologie et à l'éthique, la littérature coloniale vient se substituer à l'exotisme qui ne remplirait pas sa mission, d'un point de vue colonialiste. Elle correspond à un idéal national, provenant d'une réaction aux excès de toutes sortes des « exotistes » inspirés par Pierre Loti. Toutefois, lorsque nous analysons d'un peu plus près les caractéristiques de la littérature coloniale, des ambiguïtés surgissent, liées à la cohésion même de cette littérature, aux relations entretenues avec la colonie et au statut des lettres coloniales dans l'histoire littéraire.

¹⁰⁵ Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, *op. cit.*, p. 6.

¹⁰⁶ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, *op. cit.*, p. 212.

2.2.1. Esthétiques

2.2.1.1. L'exotisme

2.2.1.1.1. L'anti-exotisme

Pour la majeure partie des essayistes de la littérature coloniale du début du XX^e siècle, l'exotisme est en opposition permanente avec la littérature coloniale. Elle permet à ces derniers de définir une nature et une vocation des lettres coloniales. Dans *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Jean-Marc Moura analyse l'évolution des termes « exotique », attesté en 1548, et « exotisme », attesté en 1845. Le mot « exotique » a d'abord eu une valeur objective signifiant étranger pour migrer vers une valeur impressionnante s'identifiant à « étrange ». Le terme a donc subi « une évolution qui le mène à désigner non plus un simple éloignement mais le caractère étrange, bizarre, séduisant ou répugnant, bref *spectaculaire*, né de cet éloignement.¹⁰⁷ » Lorsque « exotisme » apparaît au XIX^e siècle, l'évolution a atteint son terme et le substantif n'est plus représentation littéraire de l'étranger (sens objectif) mais des aspects qui surprennent, divertissent, plaisent ou choquent la norme culturelle correspondant à l'aire européo-américaine (sens impressif).

Les théoriciens et historiens de la littérature coloniale vont prendre majoritairement la notion dans son sens péjoratif. Selon eux, la littérature exotique ne se distingue pas de la littérature de voyage. Pour Roland Lebel, celle-ci s'apparente à l'exotisme selon la

¹⁰⁷ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, *op. cit.*, p. 111.

« vieille » formule : « impressionnisme superficiel qui ne tient compte que du décor, du costume, de ce qu'il y a d'extérieur et d'étrange dans les mœurs du pays.¹⁰⁸ » Le but de cette forme littéraire est, selon cet auteur, de divertir le public et pour cela, il est nécessaire de lui présenter le pays de la façon la plus exotique possible. La vérité importe peu : ce qui intéresse, c'est le pittoresque, les curiosités de surface, les étrangetés, le dépaysement, et des personnages et des situations non conformes à la vérité, mais tels que le lecteur métropolitain s'imagine qu'ils sont. Quand le voyageur ne trouve pas tout l'exotisme souhaité il prend les clichés relatifs au pays, ce qui perpétue les images les plus conventionnelles et les plus fantaisistes. L'exotisme renforcerait donc les préjugés des métropolitains concernant les colonies et surtout, ceux qui y habitent.

Eugène Pujarniscle, auteur de l'ouvrage *Philoxène ou de la littérature coloniale*, écrit que les Français se font une image des colonies, fort éloignée de la réalité puisque des auteurs peu crédibles (car exotiques) façonnent la vérité de façon à ce que leur description concorde avec l'imaginaire des Français. L'auteur donne même une recette pour écrire ce qu'il juge un roman exotique, mais que les Parisiens, ignares, jugeront être un portrait fidèle des colonies.

En somme la recette est à la portée de tout le monde : prenez une Française, enveloppez-lui la tête d'un turban, passez-lui un pantalon de soie, tirez-lui les yeux vers les tempes – un peu, oh! très peu – mettez-lui une couche de fard jaune aux joues, - légère, très légère la couche! Il convient, avant toute chose n'est-ce pas? de ménager le goût si susceptible du lecteur parisien – appelez la Thi Ca, Thi Hai ou Thi Ba, faites-la penser, parler, sentir, aimer et agir comme une femme de chez nous – et vous avez la congaï! L'éditeur, flairant le gros tirage, vous accueillera avec un sourire; vos lectrices pâmées s'écrieront : “Comme c'est bien observé, comme c'est vécu! Quelle fine psychologie exotique!” et vous serez sacré grand romancier colonial, et les critiques, qui préfèrent vous croire que d'y aller voir, proclameront que le cœur de la femme

¹⁰⁸ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 79.

indigène n'a plus de secrets pour vous. Usez de la recette : le succès est certain! Sans doute. Mais c'est de la littérature coloniale que j'ai entrepris de parler, non de ces productions qui n'empruntent, au milieu colonial, que quelques vocables géographiques, et qui sont, d'ailleurs, le plus souvent, aussi peu littéraires que coloniales. »¹⁰⁹

Robert Randau, autre écrivain et théoricien colonial, donne lui aussi une « recette » pour cette littérature d'escale :

Coiffez d'un turban le héros, drapez-le dans un burnous, plantez ici un palmier, là un minaret, plus loin un mirage; saupoudrez de sable le coucher de soleil; tenez des propos consternants sur l'ogive arabe et le palis mauresque; mettez à rissoler des tirades amoureuses, un harem, des eunuques, un chibouck et des mouquères; croquez un croissant d'un sou,... et vous servirez la plus délicieuse des terrines orientales. [...] Si le lecteur veut une autre pâture exotique, remplacez le palmier par un manguier, le minaret par un bungalow, le mirage par un récif de corail, la dune par la savane, le djebel par le morne, l'eunuque par le créole, le chibouck par une canne à sucre, la mouquère par une quarteronne; ne changez pas au reste le fond de l'histoire.¹¹⁰

Ce double exemple témoigne d'une volonté nette de lutter contre ce que l'on estime être une facilité d'écriture en même temps qu'un trompe-l'œil. Sans doute pastichait-il Pierre Loti qui était alors le représentant le plus connu de l'exotisme¹¹¹. Plusieurs de ses romans se rapprochent de la « recette » de Pujarniscle.

Rarahu avait des yeux d'un noir roux, pleins d'une langueur exotique, d'une douceur câline, comme celle des jeunes chats quand on les caresse; ses cils étaient si longs, si noirs qu'on les eût pris pour des plumes peintes. Son nez était court et fin, comme celui de certaines figures arabes; sa bouche, un peu plus épaisse, un peu plus fendue que le type classique, avait des coins profonds, d'un contour délicieux. [...] Ce qui surtout en elle caractérisait sa race, c'était le rapprochement excessif de ses yeux, à fleur de tête comme tous les yeux maoris; dans les moments où elle était rieuse et gaie, ce regard donnait à sa figure d'enfant une finesse maligne de jeune ouistiti; alors qu'elle était sérieuse ou triste, il y avait quelque chose en elle qui ne pouvait se mieux définir que par ces deux mots : une grâce polynésienne.¹¹²

¹⁰⁹ Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, op. cit., p.10-11.

¹¹⁰ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p.80-81.

¹¹¹ La somme de ses ouvrages vendus en 1910 dépasse les 160 000 exemplaires, pour un revenu global de 60 000 francs, ce qui fait de lui un des auteurs en vogue les mieux rémunérés de l'époque, avec Anatole France, selon Géraldi Leroyet Julie Bertrand-Sabiani, *La vie littéraire à la Belle Époque*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 395 et ss.

¹¹² Pierre Loti, *Le mariage de Loti*, Paris, coll. « Le livre de poche », [s.d.], p.11-12.

Dans ces exemples, le mouvement émotif part du sujet regardant et se déploie sur l'objet regardé et l'enveloppe avec ses mots sans avoir besoin de le connaître et de dialoguer. À partir du moi, il reconstruit l'individu ou le peuple observé ou parfois même l'invente. Cet exotisme repose en général sur deux principes : d'abord un a priori de beauté, ensuite la conscience de l'infériorité ethnique de l'Autre par rapport à l'Européen.

Selon Moura, la relation exotisme – littérature coloniale doit être entendue comme un antagonisme pris dans un rapport chronologique. Pour les tenants de la littérature coloniale du début du XXe siècle, l'exotisme a préparé les lettres coloniales, quoiqu'il ait été incapable d'atteindre à leur acuité, à leur réalisme. Le passage d'une littérature exotique à une littérature coloniale aura donc une valeur d'approfondissement de l'entreprise coloniale, il sera à la fois la consolidation d'une œuvre géopolitique et le développement du rapport à l'autre et à l'ailleurs colonisés. De plus, l'exotisme, tout pétri qu'il puisse être de racisme, est a priori indifférent à l'entreprise coloniale française, puisqu'il peut s'appliquer à toute culture jugée particulièrement étrangère à celle de la France.

2.2.1.1.2. Le romantisme

Les écrivains coloniaux ne se contentent pas de critiquer l'exotisme. Ils s'attaquent à l'ersatz de romantisme qui se manifeste à travers celui-ci. Selon Roland Lebel, « exotisme s'oppose à colonialisme comme romantisme s'oppose à naturisme¹¹³ ». L'exotisme exprimerait une forme d'ethnocentrisme et esthétiserait tout. Il tire du

romantisme des thèmes tels que la solitude, la nostalgie, le désenchantement, l'exil intérieur et la beauté tragique des contrées mystérieuses.

Ce romantisme met en péril le souci d'exactitude de la description psychologique, pierre angulaire de l'esthétique coloniale ayant « sur la méthode romantique, la grande supériorité de subordonner le point de vue physique au point de vue psychologique, et mettre au centre des préoccupations de l'écrivain l'étude de l'âme indigène.¹¹⁴ » Or, les préoccupations de l'auteur exotique seraient plutôt centrées sur son âme, et ses descriptions seraient essentiellement subjectives. C'est ce que montrent Louis Cario et Charles Régismanset, auteurs de l'ouvrage *L'exotisme; La littérature coloniale*, en parlant de l'écriture romantique de Loti : « l'exotisme ne constitue pas pour Pierre Loti un prétexte à littérature. Il exprime son *moi* dans un décor exotique comme il l'eut exprimé dans tout autre cadre. Nulle objectivité, tout ici est interprétation. Le monde est vraiment la représentation de l'auteur.¹¹⁵ » Loti serait donc un « écrivain sensitif et subjectif à la façon de Chateaubriand¹¹⁶ ». Cario et Régismanset citent à ce sujet Lanson, le célèbre historien de la littérature, qui juge, que Loti est un peintre de la littérature, comme Chateaubriand et que

Nulle psychologie, du reste, dans les bonshommes qui peuplent ses tableaux : quelques états de sensibilité, les siens, aspirations vagues et douloureuses, désirs de l'impossible, regrets de l'écoulé, nostalgies, désespérances, toutes les nuances enfin de cette disposition élémentaire qu'on peut appeler l'égoïsme sentimental.¹¹⁷

¹¹³ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 86.

¹¹⁴ Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, op. cit., p. 56.

¹¹⁵ Louis Cario et Charles Régismanset, *L'exotisme. La littérature coloniale*, Paris, Mercure de France, 1911, p. 198-199.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 195.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 196-197.

Les auteurs coloniaux s'opposent à un autre thème du romantisme, présent dans les romans exotiques : le mythe du « bon sauvage », instigué par Montaigne et repris par Rousseau. Ce mythe contribuerait à stigmatiser l'indigène dans un rôle bon enfant.

[...] la sensiblerie humanitaire de Rousseau demeure un motif toujours admis. Bernardin, Chateaubriand, Leconte de Lisle, Francis Jammes, pratiquent la même conception de l'exotisme, prétexte à attendrissements faciles, [...] occasion perpétuellement offerte de broder sur le thème : la bonté originelle de l'homme sauvage qui se promène parmi des fruits et des fleurs inconnues, aux noms chatoyants et bizarres.¹¹⁸

Dans tous les plaidoyers pour l'éradication de l'exotisme dans la littérature, on utilise comme argument que le mythe du bon sauvage de Rousseau, allié au romantisme, ne permet pas de faire une description juste du colonisé car il met de l'avant une façon de faire européocentrique et mythique.

Cependant, une telle position ne va pas sans ambiguïté, puisque les chantres les plus connus du roman colonial, Marius et Ary Leblond, se font critiquer par Cario et Régismanset au sujet du regard qu'ils portent sur l'Autre, les accusant d'en faire une description humanitariste à la Rousseau.

[...] mais cet humanitarisme généreux et intelligent constitue à nos yeux le seul point faible de Marius et Ary Leblond. Leur œuvre, conçue dans la tradition rousseauiste du XVIII^e siècle, et par là profondément française et noblement esthétique, contient trop de bonté.¹¹⁹

En somme, pour ces théoriciens du début du XX^e siècle, la littérature coloniale est une réaction contre le faux exotisme, contre le cliché, contre les préjugés et une vision idéaliste des colonisés. Il s'agit donc, contre tout cela, de promouvoir des œuvres exactes,

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 255.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 231.

des œuvres locales, inspirées par la colonie et exprimant cette colonie, des œuvres écrites non pas pour le divertissement mais pour l'instruction du public.

2.2.1.2. *Le réalisme*

Changeons maintenant d'optique et abordons le roman colonial pour ce qu'il est (ou plutôt, ce qu'il souhaite être), et non pour ce qu'il n'est pas. Il se présente d'abord et avant tout dans une filiation réaliste. « Le réalisme est d'abord indispensable au colonial qui veut présenter au public européen, avec l'autorité du vrai, types et décors exotiques.¹²⁰ » Le but des auteurs réalistes est de rendre compte du réel le plus exhaustivement possible. Ils s'intéressent donc à des groupes sociaux jusque-là peu ou pas étudiés; ils explorent autant le corps de l'homme que son âme, ses faiblesses que ses vertus, sa médiocrité que sa noblesse. Ils prétendent faire des œuvres sérieuses et honnêtes dans la mesure où ils analysent, avec une prétendue objectivité, les mécanismes de la société coloniale contemporaine et les problèmes qui se posent à l'individu.

Dans ce souci de réalisme, Roland Lebel suggère que la littérature coloniale devrait se rapprocher de la littérature documentaire, que les écrivains coloniaux devraient être [...] ceux qui édifient leurs romans sur des documents solides et étendent la portée de leur œuvre en l'ouvrant à des considérations non seulement psychologiques mais ethniques et sociales. Envisagé sous cet angle, l'écart entre la littérature documentaire et la littérature d'imagination s'atténue singulièrement.¹²¹

¹²⁰ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 12.

¹²¹ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 79.

Eugène Pujarniscle va dans le même sens lorsqu'il affirme, au sujet de la littérature coloniale, qu'il faut « qu'elle devienne résolument sérieuse, c'est-à-dire qu'elle peigne d'une façon aussi fidèle que possible le milieu physique et le milieu moral qui constituent la colonie, qu'elle soit, sinon documentaire, du moins documentée.¹²² »

La littérature coloniale se veut même jusqu'à un certain point scientifique et pour comprendre l'indigène et sa société, l'auteur colonial se doit d'appliquer les préceptes de ce qu'il nomme la « psychologie moderne » :

«Cependant on ne peut prétendre au titre d'écrivain colonial, si on ignore tout de la psychologie de l'indigène ou de celle de l'Européen établi aux colonies. Or, pour connaître l'une ou l'autre, il faut la situer dans son milieu physique. La nature tropicale agit trop puissamment sur les âmes pour qu'on puisse comprendre celles-ci sans s'occuper de celles-là. Il est permis de croire au libre arbitre sous un climat tempéré. Sous les climats extrêmes le déterminisme est le vrai¹²³.»

Donc, pour analyser cette société, on se doit d'en connaître le climat, ce qui est basé sur les théories d'Auguste Taine, qui symbolise un scientisme largement partagé à cette époque. Armé d'un strict déterminisme, Taine explique la production littéraire et artistique par la race, le milieu (géographie et social) et le moment (évolution historique).

Ainsi, pour rendre la psychologie de l'indigène ou de l'Européen établi aux colonies, l'auteur de roman colonial devrait idéalement être originaire de la colonie qu'il décrit. Et pour les théoriciens du genre, ceci est même une condition essentielle de la littérature coloniale :

[...] celle-ci doit être produite, soit par un Français né aux colonies ou y ayant passé sa jeunesse, soit par un colonial ayant vécu assez longtemps là-bas pour

¹²² Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, *op. cit.*, p.14.

¹²³ *Ibid.*, p.22.

s'assimiler l'âme du pays, soit enfin par un de nos sujets indigènes, s'exprimant en français.¹²⁴

Par une lente pénétration, ils se seront assimilés à l'objet qu'ils ont mission d'exprimer, et ils ne considéreront plus cet objet comme un monde extérieur mais comme un milieu familier, comme leur milieu naturel. Ce que l'on prône est davantage un réalisme psychologique que physiologique. Il est certain que l'auteur colonial doit dépayser le lecteur physiquement, mais son mandat est davantage de le dérouter psychologiquement. D'où l'importance d'avoir un écrivain originaire de la colonie ou la connaissant intimement, et non un Européen en visite.

L'écrivain colonial doit enfin et surtout dépayser le lecteur moralement, psychologiquement. [...] Ce n'est pas l'âme du romancier que l'on veut voir, mais l'âme coloniale et, dans celle-ci, non pas l'accidentel mais le permanent. Le caractère qui s'offre d'abord à l'observation est celui du colonial, de l'Européen installé à la colonie, y créant des foyers nouveaux et, parfois, y modelant une race nouvelle. Dans le milieu qui peu à peu l'a transformé et où il représente une valeur accrue, le colonial n'a plus tout à fait la même mentalité que l'homme de la métropole. [...] Ensuite, il y a les indigènes à peindre, leur mentalité propre à restituer. [...] Avant tout, il faut de la sympathie, et ne pas voir dans les noirs uniquement des "sales nègres". L'habitant aura parfois plus de mérite en cela que le passant ou que celui qui commence seulement son apprentissage. [...] Le mot de Wagner "la compréhension n'est possible que par l'amour", doit être toujours présent à l'esprit de qui veut faire œuvre pénétrante et durable.¹²⁵

Qu'on insiste autant sur la description psychologique, au détriment de la description physiologique, nous éclaire sur la position de certains théoriciens et auteurs de romans coloniaux au sujet du naturalisme. Ils s'opposent à ce mouvement qui serait grossier, vulgaire ou encore, de mauvais goût : on juge excessive la place donnée au corps sensuel, souvent dépeint dans les romans exotiques, et plus particulièrement à la physiologie des « races », qui prend le pas sur l'analyse psychologique. On répète à loisir que le roman

¹²⁴ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 85.

colonial doit être « [...] non seulement dans la peinture exacte du milieu physique (ce n'est là qu'une introduction), mais surtout dans l'étude du milieu psychologique, qui est proprement le domaine de la littérature coloniale.¹²⁶ »

Or, une crainte d'ordre esthétique se dresse à l'horizon. On redoute que l'auteur colonial ne fasse l'étalage de ses connaissances du pays ou ne présente une action sans lien avec les descriptions, voire sans poésie, sans style, bref de faire de la littérature documentaire, et non plus du roman. Il importe de trouver un équilibre entre le réalisme et l'émotion esthétique. C'est cette harmonie que devrait chercher un auteur pour atteindre la vraie formule du roman colonial. Les Leblond auraient d'ailleurs incarné cet idéal, selon un critique de l'époque, Jean Rodes, qui parle ainsi de leur roman *Les Zézères*¹²⁷ :

[c']est un véritable modèle de roman scientifique où tous les procédés d'investigation psychologique et physiologique sont employés avec une sûreté parfaite. C'est aussi une œuvre d'art remarquable dont la forme, adéquate au sujet, riche d'images et de rythmes, est celle-là même qu'il fallait pour rendre plus saisissantes les scènes de mœurs qui y sont exposées. [...] C'est ce qui me permet d'affirmer que Marius et Ary Leblond viennent de nous donner la vraie formule du roman colonial, celle qui unissant la sensibilité aiguë et le charme poétique de l'ancien exotisme à la précision documentaire du roman moderne, doit obtenir, à la fois, le suffrage des artistes et l'attention des savants.¹²⁸

Nous pouvons noter à cet égard que les Leblond défendaient eux-mêmes dans leurs essais une telle conception du roman colonial. Pour eux, ce dernier devait transcender le réalisme, en conduisant à un niveau supérieur la simple description vériste, et en suggérant l'idéalisme d'un monde meilleur.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 83.

¹²⁶ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, *op. cit.*, p. 87.

¹²⁷ Marius-Ary Leblond, *Les Zézères (amours de blancs et de noirs)*, Paris, Fasquelle, 1903.

¹²⁸ Jean Rodes, « L'exotisme nouveau », *La Grande France*, juin 1903. Cité dans Louis Cario et Charles Régismanset, *L'exotisme. La littérature coloniale*, *op. cit.*, p. 229-230.

Du réalisme se dégage naturellement l'idéalisme, car il excelle à faire rayonner l'inconnu, l'inédit, en un mot, *le merveilleux* des hommes et des choses d'outre-mer, presque d'outre-monde...¹²⁹

2.2.2.3. *Le régionalisme*

Pour l'ensemble de ses praticiens et concepteurs, le roman colonial s'inscrit dans l'ensemble plus vaste du mouvement régionaliste. Aux dires des Leblond, il en constituerait même la concrétisation la plus importante. Ils affirment que l'on peut considérer les colonies comme une région de la France, et même, la plus importante : « le colonialisme devient la plus grande province du Régionalisme.¹³⁰ » Pour les promoteurs du régionalisme aussi, les écrits d'outre-mer participent de leur mouvement. Ainsi, René Maran, prix Goncourt en 1921 pour son roman colonial *Batouala*, représente les colonies dans le comité directeur de la Société des Écrivains de Province.¹³¹ À ses yeux, les romanciers coloniaux sont des « romanciers régionalistes d'expression coloniale.¹³² » De même que dans l'éditorial du premier numéro de *la Revue des Provinces de France*, « organe de synthèse du régionalisme intellectuel dans l'unité nationale », on met les colonies françaises au même niveau que les régions de l'Hexagone.

Il n'est pas d'organe qui fasse connaître, dans son ensemble et dans son détail, le mouvement intellectuel des provinces et des pays d'outre-mer de langue française [...] *La Revue des Provinces de France* essaiera de

¹²⁹ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 12.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 7-8.

¹³¹ La Société des Écrivains de Province, créée après la Première Guerre mondiale, est le pendant provincial de la Société des Gens de Lettres. Sa création répondait à la naissance d'un nouveau sentiment d'identité collective, celui des écrivains de province s'estimant lésés par les milieux littéraires parisiens. Sur le régionalisme et la Société des Écrivains de province, voir Anne-Marie-Thiesse, *Écrire la France*.

¹³² René Maran, « Pour une littérature africaine », *France-illustration. Le Monde illustré*, 243, 10 juin 1950. Cité dans Hans-Jürgen Lüsebrink, « Littérature nationale et espace national. De la littérature hexagonale aux littératures de la « Plus grande France » de l'époque coloniale (1789-1960) », dans Michel Espagne, *Philologiques III*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1994, p. 280.

remédier à cette dispersion qui tient à l'ordre naturel des choses : en ce sens, elle fera œuvre de synthèse.¹³³

Aussi paradoxal que cela puisse sembler, le roman colonial appartient à la fois au mouvement régionaliste et nationaliste. « [...] on ne peut opposer régionalisme et nationalisme, on ne peut les confondre non plus.¹³⁴ » De façon plus forte encore, la littérature coloniale entend être une littérature nationale, voire la littérature de la Plus Grand France. Les concepts de « nation » et de « littérature nationale » sont en mouvance sous l'impulsion de l'expansion coloniale, depuis la dernière décennie du XIX^e siècle.

La conception, présente notamment dans le discours politique et l'opinion publique des années 20 et 30, de la “Plus Grande France” englobant une nation de 100 millions d'habitants, répondait, en effet, des tentatives de redéfinition de la littérature nationale visant à y intégrer les nouveaux espaces conquis de l'empire colonial.¹³⁵

Au niveau de la langue, la littérature coloniale tend davantage vers la littérature nationale que régionale puisque les tenants du régionalisme ont parfois valorisé les langues vernaculaires, tandis que dans le cas du roman colonial, c'est plutôt du régionalisme exprimé dans la langue nationale, soit la langue française, sans trace de langue étrangère, sauf lorsqu'il n'existe pas d'équivalent pour exprimer une réalité propre à la contrée lointaine.

L'écrivain sera partagé entre le souci de l'expression exacte et le souci de l'expression claire. S'il emploie, comme son penchant l'y porte, des mots techniques et locaux, il ne sera pas compris du public; d'autre part, un vocabulaire trop général n'est pas suffisamment représentatif de la matière à exprimer et ne localise pas assez le récit. D'où un choix délicat à opérer, le

¹³³ *La Revue des Provinces de France*, 1927, no. 1. Cité dans Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p.116.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 13.

¹³⁵ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Littérature nationale et espace national. De la littérature hexagonale aux littératures de la “Plus grande France” de l'époque coloniale (1789-1960) », *op. cit.*, p. 276.

mot exotique ne devant être utilisé que lorsqu'il n'a pas de correspondant dans la langue française.¹³⁶

Donc on sent une volonté d'être inclus, d'appartenir à la « Plus Grande France », et la langue française semble être l'élément le plus important de l'essence dégagée par « l'esprit » français, puisqu'elle est « fondatrice à la fois de la nation, de la culture et de la littérature française.¹³⁷ »

Selon Anne-Marie Thiesse, adhérer au courant régionaliste n'est pas exceptionnel - tout au contraire - puisque c'est une constante du discours politique et culturel français depuis les débuts de la Troisième République. C'est pendant la période se situant entre la Belle Époque et la Libération que se constitue un mouvement littéraire important se réclamant du régionalisme. Pour les auteurs coloniaux, cette affiliation n'est pas anodine puisqu'on peut y lire une volonté de s'ancrer, de s'imposer dans le champ littéraire, mais à contre-courant du pôle parisien. En effet, le mouvement régionaliste se constitue « comme tentative de fonder une autre légitimité dans le champ littéraire.¹³⁸ »

C'est à la fin du XIX^e siècle qu'on voit naître ce mouvement, centré sur deux questions cruciales. Premièrement, peut-on produire une littérature française qui ne soit pas reconnue par Paris, où est concentrée la critique, le milieu littéraire qui possède et assure la notoriété, et les grands éditeurs? Ensuite, un écrivain peut-il construire une œuvre en vivant en province? L'histoire du mouvement régionaliste est faite de réponses à ces

¹³⁶ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, *op. cit.*, p. 83.

¹³⁷ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Littérature nationale et espace national. De la littérature hexagonale aux littératures de la « Plus grande France » de l'époque coloniale (1789-1960) », *op. cit.*, p. 276.

¹³⁸ Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, *op. cit.*, p. 11.

questions, de stratégies développées pour les affronter, pour les disqualifier, pour les résoudre. « La constitution d'un "contre-champ" littéraire, organisé autour d'associations et de revues trans provinciales, d'académies, de concours et de critiques spécifiques, est un résultat de cette contestation de la centralisation littéraire.¹³⁹ » Et c'est exactement ce qui s'est produit avec le mouvement littéraire colonial, puisque celui-ci s'est créé ses propres associations, telle la Société des écrivains coloniaux qui a vu le jour en 1926¹⁴⁰, ses organes de presse spécifiques, comme *La vie*¹⁴¹, en plus, de quelques prix littéraires propres à ce genre¹⁴².

Le courant régionaliste ne proposera pas une doctrine claire et unifiée, la valorisation des œuvres s'effectuant par la justification morale et idéologique; par conséquent l'esthétique « [...] n'est en fait jamais énoncée, par ses laudateurs, qu'à travers une longue énumération d'œuvre, sans que les critères de sélection ne soient jamais explicités.¹⁴³ »

En fait, adhérer au courant régionaliste ne semble pas une décision d'ordre principalement esthétique. Ce serait plutôt une stratégie de conquête du marché littéraire.

En proclamant comme un but enviable leur orientation régionaliste, les écrivains tentent de subvertir les règles de fonctionnement du champ littéraire qui les condamnent à des positions de second rang. Mais, pour ce faire, ils utilisent comme caution les valeurs morales et idéologiques, qui, précisément,

¹³⁹ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴⁰ Marius Leblond la dirigea de 1939 à 1948. Relancée en 1948 sous le nom d'Association des écrivains de Mer et d'Outre-Mer, elle devint, sous la présidence de Henry Quéffelec (1964-1968), l'Association des écrivains de langue française (ADELF). L'ADELF décerne annuellement une douzaine de prix littéraires, dont le prix France-Québec.

¹⁴¹ Crée par les Leblond en 1912 et qui a paru jusqu'en 1948.

¹⁴² Le plus prestigieux étant le Grand Prix de littérature coloniale remis à partir de 1921.

¹⁴³ Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, *op.cit.*, 1991, p. 105.

n'ont plus cours dans un champ littéraire autonomisé où a été proclamé le primat de l'esthétique sur l'éthique.¹⁴⁴

C'est précisément ce que l'on peut reprocher au roman colonial, qui est basé plutôt sur une propagande éthique (entre autres, la mission civilisatrice), que sur une assise esthétique. Et, tout comme le roman régionaliste, c'est ce qui fait en sorte que ces courants littéraires ont sombré dans l'oubli et n'ont pu passer à la postérité.

[D']une manière générale, toute tentative pour subvertir, dans un champ littéraire autonomisé, les classements par le recours à des valeurs qui ne sont pas, ou plus reconnues dans le champ, est vouée à l'échec (on peut le voir à l'exemple des mouvements littéraires populistes, prolétariens, etc.).¹⁴⁵

Ajoutons à cette liste le mouvement littéraire colonial...

2.3. Légitimation de la littérature coloniale

Dans son souci de légitimation, nous pouvons considérer le courant littéraire colonial comme équivalent au régionalisme. Tout comme la littérature régionaliste, la littérature coloniale s'oppose farouchement à celle qui se fait à Paris : « étalant complaisamment le vice, elle corromprait la jeunesse française et donnerait aux étrangers une piètre idée de notre pays.¹⁴⁶ » Par opposition, la littérature régionaliste se veut saine et vigoureuse, puisque issue directement du sol. Des paramètres identiques se retrouvent dans les écrits des chantres de la littérature coloniale : on prône le renouveau grâce à une terre promise où une nouvelle race, celle des colons, saine et vigoureuse, puise sa force dans une

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.106.

¹⁴⁵ Anne-Marie Thiesse, « Les petites patries et la grande nation. Le mouvement littéraire régionaliste français et la *Heimatkunstbewegung* à la Belle Époque », dans Michel Espagne, *Philologiques III*, *op. cit.*, p. 361.

¹⁴⁶ Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, *op. cit.*, p. 103.

terre nouvelle. Et c'est cette race qui pourra redonner une force aux français, anémiés par la corruption parisienne.

Bel exemple de rayonnement français, notre littérature coloniale, jeune, vigoureuse, entreprenante, acte de foi, de volonté et d'amour, n'a pas à redouter les comparaisons; fille des terres de la tentative audacieuse et des réalisations fécondes, elle est comme l'œuvre même dont elle est sortie, une manifestation vivante de la force et du génie de notre race.¹⁴⁷

Et les Leblond renchérissent en soulignant la décadence parisienne.

Vraiment l'on espérait d'autres modes artistiques que celles qui ont fleuri sur les terrains vagues des Traité de Paix. Le Dadaïsme et le nouvel Humourisme qui en est le succédané peuvent procéder de raisons profondes, car ils s'épanouissent avec luxuriance, mais tout juste émergent-ils de la Vague de Plaisir qui suit toujours les grandes catastrophes. C'est une nouvelle humanité que nous réclamons!¹⁴⁸

Autre caractéristique similaire entre les mouvements littéraires régionaliste et colonialiste, au niveau de la reconnaissance, sont les anthologies relatives aux écrits de ces courants. En effet, ces auteurs « utilisent la publication d'anthologies comme une manifestation éclatante d'existence, comme un instrument de sélection et de distinction et comme une arme contre les éventuels rivaux.¹⁴⁹ » Les promoteurs du roman colonial utiliseront donc cette stratégie afin de stimuler ce courant littéraire¹⁵⁰.

Les promoteurs du genre colonial ont tenté de réorganiser le champ littéraire à leur profit. Ils ont cherché à atteindre cette postérité en gagnant des prix, en s'en créant et en tentant d'accéder à l'académie. L'attribution de plusieurs prix Goncourt à des romanciers

¹⁴⁷ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 88

¹⁴⁸ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 5-6.

¹⁴⁹ Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, op. cit., p. 104.

¹⁵⁰ Les Leblond publieront *Anthologie coloniale; Pour faire aimer nos colonies* en 1906, Roland Lebel, *Livre du pays noir; Anthologie de littérature africaine* en 1928.

coloniaux¹⁵¹ est sans doute le meilleur signe de légitimation pour ce courant littéraire. Pour faire pièce à l'Académie française, qui donnait pour illégitime le roman, et plus encore le réalisme, les Goncourt avaient créée une contre-académie, composée de romanciers réalistes¹⁵². Les romans coloniaux étant de cette filiation, nous constatons qu'ils sont fidèles à l'esthétique définissant le prix, donc qu'ils sont « gencourables ». Au moment où les Leblond l'emportèrent, le Goncourt n'était alors qu'une forme de consécration contestataire à l'égard des institutions officielles, et cela selon la volonté de leurs fondateurs. Les Leblond font certainement partie de la série des Goncourt oubliés.

L'Académie française soutient également quelques auteurs coloniaux puisqu'on accorde en 1915 le Grand Prix de littérature à Émile Nolly et, en 1929, André Demaison obtient le Grand Prix du Roman avec *Le Livre des bêtes qu'on appelle sauvages*. De plus, certains auteurs coloniaux devinrent académiciens : Louis Bertrand, en 1925, Claude Farrère en 1935, Jérôme Tharaud en 1938 et Jean Tharaud en 1946. Il y eut également plusieurs discours préfaciers des académiciens de l'époque qui se sont engagés à lancer ou promouvoir les écrits de romanciers coloniaux. « Cet appel à la reconnaissance de “personnalités” littéraires sera bien sûr inefficace dans la mesure où, comme le note C. Lafarge, “les intervenants dans le processus de valorisation sont [...] les servants d'un culte dont ils ne sont pas vraiment maîtres [...]”¹⁵³ »

¹⁵¹ 1905, *Les civilisés* de Claude Farrère; 1906, *Dingley, l'illustre écrivain*, de Jean et Jérôme Tharaud; 1909, *En France* de Marius-Ary Leblond; 1921, *Batouala* de René Maran.

¹⁵² Voir à ce sujet de Katherine Ashley (ed.), *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, op. cit., 205 p.

¹⁵³ Michel Beniamino, *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 165.

Mais ces quelques miettes de reconnaissance étant insuffisantes, on crée alors des prix ou des associations propres à la littérature coloniale. En 1921, Albert Sarraut, ministre des colonies, fonde le Grand Prix colonial, décerné dans la métropole à des écrivains coloniaux. Des prix attribués dans certaines colonies voient le jour, comme le Grand Prix Littéraire de l'Algérie décerné de 1921 à 1925. Ensuite, on crée des associations d'écrivains comme l'Association des Écrivains d'Expression française de la Mer et de l'Outre-Mer, en 1926 par Louis Bertrand et Marius-Ary Leblond, la Société des Écrivains de l'Afrique du Nord (Tunisie) en 1905, ou encore l'Association des Écrivains Algériens en 1920.

Robert Randau, dans un article paru en 1926, énumère les conditions d'éligibilité pour remporter le Grand Prix colonial. Cette description nous montre dans quelle mesure la littérature coloniale devait servir la propagande de l'idéologie coloniale républicaine.

Il [l'écrivain colonial] postulera, à l'occasion, le prix que réserve, chaque année, la munificence du ministère des Colonies et des gouvernements généraux à quelque bon livre. Celui-ci aura pour objet, en conformité des souhaits légitimes et de la haute personnalité qui créa la récompense, de servir les intérêts de la nation. Il vulgarisera les efforts de nos pionniers, exposera et résoudra le problème de la colonisation, indiquera les résultats obtenus, dira le travail fait et la besogne à conduire à sa fin. De tels desseins sont légitimes. J'admets que la propagande est d'autant plus fructueuse que la forme revêtue par elle est plus artistique. Certains auteurs, affamés d'indépendance, ne consentent pas à se plier aux règles du genre. Leurs productions, n'étant pas conformes au programme, seront écartées dès le début.¹⁵⁴

Le financement de ces prix (et sans doute aussi des associations, bien que les détails manquent à leur sujet) par l'État, et plus spécifiquement par le Ministère des Colonies, montre à nouveau que la logique inhérente au mouvement des écrivains coloniaux s'écarte de celle qui prime dans le champ littéraire français contemporain. En se mettant au service

de l'État, en laissant les agents de l'État juger de la qualité du roman colonial, les écrivains coloniaux laissent des considérations extérieures primer sur la valeur « littéraire », l'hétéronomie prendre le pas sur l'autonomie.

3. AMBIGUITÉS OU RAISONS DE L'ÉCHEC DE LA LITTÉRATURE COLONIALE

3.1. Ambiguïtés liées à la définition de la littérature coloniale

En analysant un tant soit peu les critères qui définissent la littérature coloniale, nous ne pouvons qu'y déceler plusieurs ambiguïtés. La notion de connaissance, « [...] ou mieux une *méthode de connaissance* du pays et des habitants.¹⁵⁵ », omniprésente chez les théoriciens de ce genre littéraire, peut être une première source de confusion. En effet, tout dépend de la vision que l'auteur a de l'âme de l'indigène : elle ne sera pas étudiée de la même façon, si les auteurs ont des conceptions diamétralement opposées du colonialisme.

Elle ne pourrait s'entendre dans le même sens pour un Louis Bertrand, chantre de l'*Afrique latine*, insoucieux de la population et de la civilisation contemporaines du Maghreb, et pour Segalen, s'efforçant de ressaisir les bribes d'une culture océanienne menacée de disparition, dans *Les immémoriaux*. Pour Bertrand, la connaissance est celle d'un passé glorieux et occidental qu'il s'agirait de faire revivre par delà les évolutions récentes, pour Segalen, la question est de tenter de renouer avec une tradition autochtone que la colonisation a mise à mal.¹⁵⁶

Lorsque nous observons *a posteriori* les différentes positions des auteurs coloniaux au sujet de la connaissance de « l'âme » du colonisé, nous pouvons voir que le débat n'est pas

¹⁵⁴ Robert Randau, « La littérature coloniale. Hier et aujourd'hui. » *Revue des deux mondes*, Paris, juillet 1926, p. 416-434.

¹⁵⁵ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, *op. cit.*, p. 79.

¹⁵⁶ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, *op. cit.*, p. 115.

tranché. Par contre, pour ce qui est de l'avis des principaux concepteurs, nous pouvons découvrir qu'il s'agissait surtout pour eux de connaître le monde colonial dans sa dimension colonisatrice, puisque un des buts de la littérature coloniale est de « faire connaître et aimer nos colonies », d'en montrer la grandeur et la nécessité. Bref, cette « connaissance » se résorbe dans la propagande de la mission civilisatrice de l'œuvre coloniale.

Si nous poursuivons dans la même veine, nous pouvons nous questionner sur la vocation de la littérature coloniale. Pour les théoriciens, les auteurs devraient provenir des colonies, et ils envisagent même qu'ils soient indigènes, « s'exprimant en français, bien entendu¹⁵⁷ ». Et certains projettent une future littérature indigène, toujours en français. Pour Jean-Marc Moura, le questionnement est le suivant : est-ce que la littérature coloniale est une simple étape dans l'histoire littéraire, préparant une littérature indigène en français, ou une information des Français par les Français sur leurs colonies ? Les deux auraient pu ultimement se rejoindre, les indigènes francisés devenant les informateurs les plus précieux. Mais, pour les théoriciens, ce serait plutôt le second volet du questionnement qu'il faudrait appliquer. Cette écriture serait celle d'autochtones ayant intériorisé les schèmes coloniaux au point de parler de leur pays dans les termes des colons français. Ils ne seraient plus des sujets de leur propre histoire, mais des récitants d'une conception métropolitaine de cette histoire, des *indigènes types* coopérant humblement à la construction de la destinée coloniale, sous les directives du colonisateur¹⁵⁸. Selon Moura,

¹⁵⁷ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 85.

¹⁵⁸ C'est ce que certains critiques postcoloniaux reprochent rétrospectivement au roman *Batouala*, véritable *roman nègre* de René Maran.

ce sont ces imprécisions qui ont amené certains auteurs à conclure à l'inexistence d'une littérature coloniale en France.¹⁵⁹

L'opposition entre exotisme et littérature coloniale elle-même, peut être relue à la lumière des ambiguïtés internes de la conception de la littérature coloniale. Ces derniers, on l'a vu, reprochent à l'exotisme est sa fantaisie, sa futilité, par opposition au réalisme « constructif » de la littérature coloniale. Cet irréalisme exotique est le produit de trois éléments qui lui sont sans cesse reprochés : sa subjectivité, sa vision superficielle et son détachement (au double sens d'auteur non enraciné dans la colonie et non nécessairement engagé dans la défense de celle-ci).¹⁶⁰ Or, comme le souligne Moura, ces facteurs seraient plutôt garants de littérarité aux yeux des modernes.

Par ailleurs, l'esthétique naturaliste ou réaliste, même dans la version douce promue par les premiers membres de l'Académie Goncourt¹⁶¹, n'est plus en vogue dans la première partie du XX^e siècle, et cède la place à l'avant-garde, avec entre autres le surréalisme ou le dadaïsme. Et ce, malgré les récriminations des Leblond, comme on l'a vu plus haut. Pour ceux-ci, « la littérature d'aujourd'hui qui survivra le plus est celle qui a de l'horizon! »¹⁶², dont l'idéal est évidemment incarné par la littérature coloniale. Or, le réalisme promu par les défenseurs du roman colonial ne possède ni la dimension esthétique de la démarche de Zola, qui l'emporte ultimement sur sa finalité « positiviste »,

¹⁵⁹ « En 1909, Pierre Mille estimait que la « France n'a pas de littérature coloniale », et Rémy de Gourmont écrivait : « Nous n'avons pas de littérature coloniale qui soit sortie des colonies mêmes... » Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, *op. cit.*, p. 116.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 116.

¹⁶¹ Voir de Christophe Charle, *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman-théâtre-politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*. Thèse de doctorat, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979, 207 p.

ni la spécificité d'une technique littéraire à la Jules Romain¹⁶³. Roland Lebel, par exemple, pousse très loin le souci de réalisme. Il souhaite en effet que « l'écart entre la littérature documentaire et la littérature d'imagination s'atténue singulièrement »¹⁶⁴, ce qui s'enchâsse dans un mythe positiviste où l'imagination littéraire sert la science, conception de la littérature alors en voie d'épuisement, et maintenant dévaluée.

Comme nous l'avons vu, le réalisme visé était essentiellement psychologique. Pour les Leblond, « la véritable littérature coloniale doit aller jusqu'à l'âme; elle doit donner le suc du cœur autant que l'essence des couleurs¹⁶⁵ ». Certes, elle doit refléter l'âme des indigènes, mais elle doit également peindre la psychologie du Français expatrié aux colonies. Avec le recul, il est évident que cette psychologie de l'indigène était orientée, puisque les auteurs faisaient de celui-ci un dominé, tenu pour arriéré et voué à s'adapter au progrès européen s'il voulait évoluer. Ce réalisme psychologique n'est encore une fois qu'un miroir de l'image de l'indigène que la propagande coloniale veut véhiculer. L'Autre est évoqué « non comme un sujet autonome à la psychologie intéressante en soi, mais un être dont la principale caractéristique mentale est son décalage tragi-comique avec les exigences occidentales¹⁶⁶ ». Même quand on se penche sur la psychologie prêtée par les auteurs aux colons, on remarque encore une fois la mythification du personnage. Celui-ci représente le fantasme de l'homme nouveau, régénéré par la noble entreprise de la colonisation et représentant d'une race nouvelle. Or, le réel percuté cet idéal, puisque dans un souci de réalisme, le mythe devrait céder la place à une réalité généralement opposée :

¹⁶² Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 9.

¹⁶³ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, op. cit., p. 116-117.

¹⁶⁴ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, op. cit., p. 79.

¹⁶⁵ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 9-10.

D'ailleurs, c'est par dégoût des Blancs que Gide vient à aimer les Noirs; "laideur, bêtise et vulgarité" des premiers l'amènent à choisir son camp : "l'humble noblesse" des indigènes. Sa description féroce des colons français d'Afrique annonce, six ans avant, le *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Gide n'a pas assez de mots pour vilipender la pauvreté intellectuelle, l'avarice et la violence meurtrière de ces sous-êtres imbibés d'alcool et suant l'ennui.¹⁶⁷

Pour Jean-Marc Moura, l'exactitude psychologique de la littérature coloniale se voit donc singulièrement relativisée par les codes idéologiques qui la gouvernent à son insu comme par le flou de ses conceptions.

À ce compte, la superficialité de l'exotisme peut devenir un avantage. Elle est susceptible de s'interpréter comme l'insouciance lucide (ou la prudence) de l'auteur qui sait qu'il ne pourra de toute façon pas réussir à donner un portrait *exact* des colons et des indigènes. La fantaisie demeure alors le choix à la fois esthétique et avisé, de qui a pris conscience de difficultés formelles insurmontables.¹⁶⁸

Finalement, le dernier maillon faible qui sous-tend la théorie littéraire coloniale est celui de la propagande. Pour les Leblond, le ministère des colonies manque à son devoir en ne faisant pas de propagande en faveur des colonies. Alors, « qui rétablira cet équilibre? Qui peut assurer quelque propagande en faveur des Colonies? L'ÉCRIVAIN¹⁶⁹ ». Comment peut-on être objectif, affirmer que la pierre angulaire de la littérature coloniale est le réalisme, alors qu'elle doit également faire la propagande de l'œuvre grandiose et civilisatrice qu'est la colonisation?

Une objectivité difficile et probablement peu souhaitable, une "pénétration psychologique", en réalité conditionnée par des prismes hiérarchisants, un souci idéologique déniant toute vocation de critique et limitant donc la liberté créatrice : la littérature coloniale se voit assigner des buts et des méthodes qui

¹⁶⁶ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, op. cit., p. 116.

¹⁶⁷ André Gide, *Voyage au Congo. Le retour du Tchad, Retour de l'U.R.S.S., Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S., Carnet d'Égypte*, op. cit., p. XII. Préface de Gilles Leroy.

¹⁶⁸ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, op. cit., p. 119.

¹⁶⁹ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 61.

s'éloignent des valeurs propres au canon littéraire qui s'affirme au long du siècle.¹⁷⁰

Nous pourrions aussi affirmer que, du point de vue des études littéraires actuelles, les lettres coloniales constituent un ensemble de tentatives esthétiques dominées par un contradictoire souci documentaire et idéologique, et vouées à être dépassées par le basculement du socle historique qui assurait leur originalité.

3.2 Raisons esthétiques et politiques

Davantage que les raisons d'ordre esthétique, les raisons d'ordre historique, ainsi que les mouvements intellectuels de l'époque ont eu gain de cause sur le courant littéraire colonial. Lorsque les Leblond font paraître leur essai *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial* en 1919, ceux-ci déplorent le laxisme du ministère des Colonies à propos de la propagande des colonies. « Le Ministre *n'a pas osé* demander au Parlement le minuscule crédit nécessaire à instituer le service destiné à assurer la défense et l'illustration – voire l'enrichissement – de nos colonies¹⁷¹ ». Et la raison de la « timidité » du ministre est bien simple puisque « [...] les quatre cinquièmes des députés étant égoïstement (donc aveuglément) anti-coloniaux¹⁷² ». Cependant, dans les années 1930, l'Empire français connaît un soutien politique sans précédent, réunissant la droite et la gauche. Une logique propagandiste sans précédent est mise au service de l'Empire français. Au spectaculaire des expositions coloniales, transformées en reproductions miniatures de l'Empire, la III^e

¹⁷⁰ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, op. cit., p. 120.

¹⁷¹ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 60.

¹⁷² *Ibid.*, p. 60-61.

République ajoute un travail de conditionnement très efficace : ancrer en chaque Français l'idée de la « Plus grande France ». À cette fin, tous les dispositifs sont agencés pour convaincre les Français, et des manifestations ou actions ciblées sont mises en œuvre afin d'enraciner définitivement la culture impériale en métropole, qui devient alors une culture de masse. Or, les moments d'apogée contiennent souvent en eux-mêmes les prémisses du déclin. Ainsi, en marge de l'unanimisme politique concernant l'Empire, certaines voix se font entendre, qui créeront une contre-culture anti-colonialiste dans un bain colonial dominant. On voit le début d'une remise en question des pratiques impériales chez les surréalistes, chez les communistes, chez certains écrivains-voyageurs et surtout, de la part des colonisés eux même.

Des manifestations anticoloniales dues aux surréalistes eurent lieu au moment de l'Exposition coloniale internationale de 1931, se présentant sous la forme de deux tracts, signés notamment par André Breton, Paul Éluard et Louis Aragon. Le premier tract, intitulé *Ne visitez pas l'Exposition coloniale* paraît en mai 1931 et il critique le faste de la Plus Grande France dissimulant la violence de l'expansion coloniale et revendique le boycott de cette exposition.

La présence sur l'estrade inaugurale de l'Exposition coloniale du président de la République, de l'empereur d'Annam, du cardinal archevêque de Paris et de plusieurs gouverneurs et soudards, en face du pavillon des missionnaires, de ceux de Citroën et Renault, exprime clairement la complicité de la bourgeoisie tout entière dans la naissance d'un concept nouveau et particulièrement intolérable : la “ Grande France ”. C'est pour implanter ce concept-escroquerie que l'on bâtit les pavillons de l'exposition à Vincennes. Il s'agit de donner aux citoyens de la métropole la conscience de propriétaires qu'il leur faudra pour entendre sans broncher l'écho des fusillades lointaines. Il s'agit d'annexer au

fin paysage de France, déjà très relevé avant-guerre par une chanson sur la cabane-bambou, une perspective de minarets et de pagodes.¹⁷³

Quant au second tract, *Premier bilan de l'Exposition coloniale*, qui parut en juillet 1931, il affirme l'engagement des surréalistes au service de la révolution et des peuples opprimés et, encore une fois, il s'oppose à la bourgeoisie.

C'est également le mouvement surréaliste, étant « à l'avant-garde de la promotion des mystères et des profondeurs de la culture noire¹⁷⁴ », qui ouvrira les portes de la culture française à une expression artistique des colonisés eux-mêmes, et ce, grâce à une esthétique moderne-primitiviste. L'avant-garde littéraire en France trouve dans « l'art nègre » le moyen de s'opposer à « l'art bourgeois ». C'est ce mouvement qui attirera les jeunes intellectuels colonisés qui verront dans une esthétique valorisant la révolte et la capacité d'imaginer le monde à l'envers, un moyen de créer une conception positive de la culture « noire ». De ce terreau naîtra Aimé Césaire ou encore Léopold Sédar Senghor, ainsi que le concept de négritude. Comble de l'ironie, ce sont ces intellectuels qui devaient être la future élite des peuples colonisés, tel que schématisée par l'œuvre coloniale française, censés demeurer des sujets français et devenir d'humble serviteurs de la Plus Grande France, des fonctionnaires de la machine coloniale.

Ainsi étaient-ce ceux là mêmes en qui semblaient s'incarner les plus indiscutables réussites de la politique d'assimilation et de la mission « éducatrice » de la colonisation, ces universitaires, ces agrégés, qui proclamaient bien haut leur volonté de récuser le modèle occidental de civilisation.¹⁷⁵

¹⁷³ Steve Ungar, « La France impériale exposée en 1931 : une apothéose », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, op. cit., p. 209.

Les écrivains-voyageurs vont également tenir une grande place dans le mouvement restreint de l'anti-colonialisme de cette époque. Ces littérateurs vont tenir un discours qui, au lieu d'étayer l'opinion publique sur l'Empire et de perpétuer les stéréotypes qui la nourrissent, vont l'interpeller et à la former autrement. Le précurseur semble André Gide qui fait paraître en 1927 *Voyage au Congo*. Chargé de la mission de décrire le Congo, dont l'a chargé le ministère des Colonies, il dressera un violent réquisitoire contre l'administration coloniale française. À mesure qu'il progresse dans la découverte de l'horreur, Gide multiplie ses lettres aux autorités locales et parisiennes, suscite des enquêtes administratives qui confirmeront les récits qu'on lui avait faits. « L'appel de Gide aura un tel écho en France que Sartre n'hésite pas à le placer dans l'histoire littéraire aux côtés de deux autres engagements célèbres : celui de Voltaire dans le procès Calas, celui de Zola dans l'affaire Dreyfus ¹⁷⁶ ». L'expérience africaine a fait de lui un anticapitaliste résolu, et, comme beaucoup d'autres écrivains de l'époque, il ira même jusqu'à déclarer sa sympathie pour le communisme.

Alors que l'entreprise coloniale ne semble plus être contestée en métropole, le Parti communiste français, ainsi que quelques intellectuels (qui sont habituellement au sein du PCF) s'opposent à l'impérialisme. Mais ce parti sera relativement faible du point de vue politique jusqu'en 1934 et marginalisé dans sa lutte contre la politique coloniale de la France. Après 1934, les communistes français reconnaissent leur faible implantation dans les colonies et modifient leur stratégie : ce sera la fin du soutien aux nationalistes

¹⁷⁴ David Murphys, Élizabeth Ezra et Charles Forsdick, « Influencer : itinéraires culturels et idéologiques », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République, 1931-1961*, Paris, Éditions Autrement, 2004, p. 70.

¹⁷⁵ Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972, 506 p.

indigènes, pour faire place à une nouvelle priorité, la lutte contre le fascisme. Ces formes diverses de l'anticolonialisme vont rapidement s'essouffler, pour disparaître presque totalement, étouffées par la culture coloniale dominante. Ce ne sera qu'après la Seconde Guerre mondiale que les revendications et les remises en questions marginales des surréalistes, des communistes et des artiste français et « indigènes » occuperont une place importante dans le discours sur et surtout, contre l'Empire. Fort probablement que si Sartre tient en si haute estime Gide, c'est que celui-ci avait tenu des propos et accordé une importance à des valeurs qui ont eu un écho dans la postérité, qui concordaient à ce que l'intelligentsia française d'après colonisation approuvait.



Affiche du parti communiste français et de la CGTU (confédération générale du travail unifié), 1930.
Cette affiche a été réalisée en réaction à la célébration du centenaire de la conquête de l'Algérie.

¹⁷⁶ André Gide, *Voyage au Congo. Le retour du Tchad, Retour de l'U.R.S.S., Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S., Carnet d'Egypte, op. cit., p. IX.* Préface de Gilles Leroy.

CHAPITRE 2 – COLONIALISME ET STÉRÉOTYPES

1. PRÉSENTATION DU CORPUS PRIMAIRE

Les romans que nous étudierons décrivent, dans une esthétique réaliste, la société coloniale, en l'occurrence celle de l'île de la Réunion, par le biais des rapports entre l'Européen et l'Autre. Il est important de garder en mémoire qu'un des objectifs du roman colonial, souligné par les Leblond, est de « révéler l'intimité des races et des âmes de colons ou d'indigènes.¹⁷⁷ » Les auteurs se proposent donc d'analyser les contacts entre les colons et les colonisés, et, pour ce faire, ils doivent d'abord décrire chacune des « races » présentes dans l'espace colonial. Alors, conformément à leur volonté de description exhaustive et méthodique, ils consacrent une œuvre à chacune des ethnies qui composent la population. Ils publieront, entre autres, *Le Zézère*, en 1903, qui est, tel que spécifié par le sous-titre, un roman colonial sur les Blancs et les Noirs, et *Les Sortilèges*, qui paraîtra en 1905, regroupant toutes les ethnies présentes sur l'île et ayant pour sous-titre « roman de l'Indien, du Chinois, du Malgache, du Cafre ». Pour ce mémoire, nous étudierons *Le miracle de la race*, paru en 1914, qui est le « roman de la race blanche aux colonies » et *Ulysse, Cafre ou l'histoire dorée d'un noir*, publié en 1924, qui célèbre « le Miracle de la Race... noire ».

Rappelons que le lectorat cible de ce type de roman est le Français de l'Hexagone, que les auteurs, dans un souci de propagande, tentent de convaincre du bien fondé de la

¹⁷⁷ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, op. cit., p. 8.

colonisation pour la France. Et pour justifier un acte qui pourrait paraître aller à l'encontre de l'esprit libertaire, égalitaire et fraternel républicain, ils présentent la colonisation comme une « mission civilisatrice », un « devoir » humanitaire pour le colon.

Le choix de ces deux romans s'est imposé à nous, puisque le *Miracle de la Race* laisse apparaître un jeu contradictoire de significations, particulièrement représentatif et révélateur de l'ensemble de l'œuvre des Leblond, comme de l'essentiel des discours et des mythes coloniaux, et qu'*Ulysse, Cafre* se veut son pendant. Dans les pages subséquentes, nous proposerons une lecture de ces deux romans, en montrant de quelle façon les Leblond reprennent et défendent l'idéologie coloniale, par l'étude des stéréotypes des personnages et par l'analyse de la parole du Même et de l'Autre.

1.1 *Le miracle de la race*

Le miracle de la race est un ouvrage charnière de Marius et Ary Leblond et occupe une place privilégiée dans leur production romanesque puisqu'il a été réédité à cinq reprises, chaque fois abondamment revu et corrigé. C'est un roman d'apprentissage qui raconte le périple d'Alexis Balzamet à travers son enfance, de 1882 à 1895, à l'île de la Réunion. Le héros est un jeune orphelin Créo¹⁷⁸. Grâce à un oncle qui lui paye ses frais

¹⁷⁸ Le mot « Créo » vient de l'espagnol *criollo* qui se francise en « criole » puis en créole dans la seconde moitié du XVII^e siècle. C'était le nom que les Espagnols donnaient à leurs enfants nés aux Indes. Toutefois, le terme va rapidement se généraliser pour tous les Blancs nés aux colonies. De nos jours, à la Réunion, « Créo » désigne toute personne née sur l'île, excepté les individus appartenant à une immigration plus récente comme les Indiens et les Chinois. Par contre, aux Antilles, l'emploi du terme s'est rapidement limité aux Blancs. C'est l'usage antillais qui a été retenu par les dictionnaires français qui, jusqu'à une date récente, avaient toujours donné comme sens à ce terme : « Blanc né aux colonies ». Pour les Leblond, la littérature sur l'île s'écrit avant tout pour un public européen; donc pour eux, tel que défini dans les dictionnaires français, le Créo est un Blanc né aux colonies, aux îles. Nous utiliserons cette définition afin de ne pas créer

de scolarité, il peut étudier à la pension Cébert, une école fréquentée uniquement par des garçons de souche européenne, jusqu'à ce que son oncle rende l'âme. Après, ce sont les tantes Zoé et Zélie qui doivent s'occuper de l'enfant. Mais ses tantes, malgré leur fortune, sont avares. Elles envoient Alexis à l'École des Frères, institution publique fréquentée uniquement par les Noirs. Il sera dès lors un Blanc à part, occupant une position sociale tout à fait particulière, en apparence un déclassé. En fait, le déroulement du fil narratif se charge de retourner cette déchéance en son inverse, et de consacrer le personnage en héros de premier ordre.

Dans cette construction dramatique en cinq actes, le protagoniste doit affronter de dures épreuves et franchir des étapes formatrices. Il doit résister à plusieurs tentations successives d'assimilation au milieu des gens de couleur : tout d'abord, par la fréquentation des enfants noirs de l'École des Frères, ensuite, par l'attraction vers sa famille que crée la dévouée nénaïne¹⁷⁹, la Métisse Aglaé, puis, par l'exemple de la déchéance passive de certains autres Blancs pauvres et, enfin, par le charme exercé par Nello, belle Métisse. C'est ainsi qu'il acquiert cette assurance et cette affirmation de soi qui lui permettront enfin de jouer le rôle de référence exemplaire, de devenir *Le miracle de la race*.

Ce roman est donc l'histoire d'un jeune orphelin Créo qui doit puiser en lui l'énergie et les ressources nécessaires à son établissement dans la vie. Alexis a une valeur de prototype, car c'est l'homme qui se fait lui-même et qui offre l'espoir d'une nouvelle

d'ambiguïté entre les citations et le corps du texte. Ne pas confondre avec la langue créole, qui est un français métissé.

lignée. Ce que le roman célèbre en Alexis, c'est l'avènement d'un peuple neuf, d'une ethnie prometteuse, la race Créole.

1.2 *Ulysse, Cafre ou l'histoire dorée d'un noir*

Le roman *Ulysse, Cafre ou l'histoire dorée d'un noir*, considéré par ses auteurs comme l'évangile du "Miracle" de la race noire¹⁷⁹, est le pendant du *Miracle de la race*. Un compte-rendu de John Charpentier, paru en 1924 dans le *Mercure de France*, fait un excellent résumé de cette œuvre et nous replace dans le contexte social et racial de l'époque; bien qu'il soit long, nous le citerons presque en entier, pour l'information qu'il nous donne sur le roman et sa réception :

[...] Parmi les "novelists" d'outre-mer, Marius-Ary Leblond occupent une place d'honneur qui, des tout premiers, ouvrirent le roman à l'étude des races et consacrèrent le meilleur de leurs œuvres à noter les différences essentielles de ces Cafres, Indiens, Chinois, Malgaches, qu'on trouve rassemblés à la Réunion, leur île natale. Jamais peut-être, au surplus, comme dans *l'histoire dorée* qu'ils nous donnent aujourd'hui, ils ne poussèrent aussi profondément, je ne dirai pas l'analyse mais l'éclaircissement d'une âme obscure et nous firent mieux sentir ce qu'il entre de fidélité et de bonté chez les noirs rusés, têtus et superstitieux, sans doute, mais presque toujours capables de comprendre le langage du cœur. Ulysse, c'est la réplique ou le second volet d'un diptyque dont *Le miracle de la race*, qui nous montrait un jeune créole prenant peu à peu conscience du génie de sa patrie lointaine, formait le premier panneau. Marié à une Indienne errante, le cuisinier Ulysse a dû renier son fils indigne. Et le chasser. Il se flatte longtemps d'en être détaché; mais à mesure que grandit au loin le chenapan, le désir croît en lui de savoir de qui il tient : de son père ou de sa mère. La peur que son fils ne retourne aux Malabares "en tombant dans la vie servile des camps" lui donne le courage de tout sacrifier pour partir à sa recherche. Et le voilà courant les routes comme le Grec, dont il porte le nom, les mers. Odyssée à la fois pathétique et lamentable, où, du moins, s'épure et se fortifie son âme dans l'épreuve. L'antique sorcellerie des ancêtres (que j'étais loin de soupçonner aussi vivace

¹⁷⁹ Femme de couleur chargée de s'occuper d'un enfant en bas âge.

¹⁸⁰ « Comme nous devions, quelques années plus tard, célébrer le *Miracle de la Race... noire dans Ulysse, Cafre, nous nous passionnâmes à écrire pour nos jeunes compatriotes –et aussi pour ceux de la Métropole–une sorte d'appel sinon à la Résistance, du moins à la Maintenance.* » Cité dans M. Mathieu, « Touche pas à ma race! : lecture du *Miracle de la race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 125.

et militante à la Réunion) le dispute et tente de l'arracher au christianisme qui l'attire, et bientôt l'enveloppe et le retient, près de l'enfant prodigue retrouvé. La religion sublime qui, jadis, transfigura le monde barbare, finit donc par triompher des influences au milieu desquelles se débat Ulysse et par le conquérir à notre civilisation. L'amour d'un petit noir, auquel il se dévoue, l'a préparé à la grâce (le baptême); la charité d'un prêtre admirable a fait le reste. [...] Une naïveté voulue d'imagerie édifiante n'empêche point le réalisme des scènes où, dans le cadre de milieux étranges ou pittoresques, et parmi des paysages voluptueux, se révèle, en déroulant ses replis tortueux, l'esprit concentré d'Ulysse. [...]¹⁸¹ »

Le message moral d'*Ulysse, Cafre* est le suivant :

“*La religion sublime*” est capable de transfigurer ce pauvre Noir, il devient par cela un bon membre de la civilisation chrétienne tout en gardant sa place inférieure de domestique. Il renonce à la sorcellerie, à toutes les pratiques païennes venues d’Afrique –ou plus directement du diable- pour devenir un bon chrétien. Il se soumet à l’autorité de la race blanche parce qu’elle est supérieure à la race noire même si quelques représentants de cette race supérieure sont parfois cruels, injustes et superstitieux.¹⁸²

Ce roman a par ailleurs été quelquefois présenté comme le « roman de la sorcellerie noire¹⁸³ ».

2. PERSONNAGES : DESCRIPTION ET HIÉRARCHIE

Pour étudier le discours colonial des Leblond, nous nous servirons des stéréotypes attribués aux différents types de personnages rencontrés à la suite de ces parcours initiatiques. Ce sera à travers cette stéréotypie que nous pourrons lire en partie l’idéologie coloniale véhiculée par les auteurs. Mais il n'y a pas que les personnages qui diffusent une

¹⁸¹ John Charpentier, « Ulysse, Cafre ». *Mercure de France*, T. CLXXI, 1^{er} juillet 1924, p. 199-200.

¹⁸² Joachim Schultz, « *Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir* : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans *Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial (suite)*, Paris, L’Harmattan, 1990, p. 117.

idéologie : il y a également les narrateurs hétérodiégétiques des deux romans qui induisent le discours des Leblond allant dans le même sens que celui du colonialisme

Par leurs descriptions, les actants sont circonscrits dans des groupes sociaux bien distincts et bien hiérarchisés, selon leur race. Leur catégorisation, ainsi que la hiérarchie de ces catégories sont limpides dans les romans analysés et vont de pair avec celles qui sont véhiculées à travers l'idéologie coloniale. L'analyse du stéréotype sera éclairante, puisqu'il

[...] emprunte autant qu'il les forge les modèles conventionnels, s'imprègne de l'imaginaire social, et le façonne en retour. [...] Fondé sur l'idée de croyance, le stéréotype n'intervient pas en effet dans le domaine du vrai (et du vérifiable), mais construit ce sens partagé, exempt ni d'erreurs ni d'approximations, mais fécond, puisque socialement instituant, et toujours prêt à infiltrer ou à polariser les discours.¹⁸⁴

Les stéréotypes servent donc de supports aux représentations sociales et aux formations idéologiques.

Ces romans coloniaux, se voulant réalistes, se serviront des clichés pour créer un univers s'affichant comme réel. Le cliché « s'insère dans un récit dont la visée avouée est de reproduire fidèlement le réel. C'est dire qu'il participe d'une construction artistique à produire une illusion de réalité.¹⁸⁵ » En créant une illusion de réalité, les auteurs tenteront de convaincre le lecteur des bienfaits de la colonisation auprès des ethnies, décrites comme étant inférieures à celles d'origine européenne. Effectivement, en leur insufflant la civilisation, l'Autre peut enfin se départir de son état sauvage...

¹⁸³ « *Ulysse, Cafre*, Mame 1924, quelquefois signalé comme « roman de la sorcellerie noire », le plus souvent comme « l'histoire dorée d'un noir ». Cité dans M. Mathieur, « Touche pas à ma race! : lecture du *Miracle de la race* de M-A Leblond », *op. cit.*, p. 125.

¹⁸⁴ Florence de Chalonge, « Stéréotype », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, *op. cit.*, p. 565-566.

2.1. Description et hiérarchie des « Blancs »

Le personnage appartenant à la classe raciale Blanche est considéré comme supérieur à toute autre ethnies. À l'intérieur de cette grande famille se forment plusieurs sous-groupes. Le premier est constitué de bourgeois blancs ou « Gros-Blancs », l'autre de Créoles et le dernier, de « petits Blancs ». Toutes ces catégories de Blancs sont bien représentées dans le *Miracle de la Race* mais, dans *Ulysse, Cafre*, on ne rencontre presque exclusivement que des Créoles¹⁸⁵. Donc, dans ce roman, les hiérarchies internes à la population d'origine européenne ne sont pas vraiment exposées.

2.1.1. Le « Gros-Blanc ».

Le « Gros-Blanc » se distingue par son caractère suranné. Il représente la bourgeoisie d'ascendance européenne précédant l'abolition de l'esclavage. Il fait partie de la haute bourgeoisie qui, stigmatisée dans le souvenir d'une époque dorée pour les propriétaires de plantation, évoque les valeurs et les attitudes sociales attribuées à un temps révolu. Le « Gros-Blanc » se retrouve sous les traits de deux types de personnages : le grand propriétaire et le provincial d'outre-mer.

¹⁸⁵ Ruth Amossy et Elisheva Rosen, *Les discours du cliché*, Paris, Éditions C.D.U et Sedes réunis, 1982, p. 47.

¹⁸⁶ Et lorsqu'on nous décrit un Blanc ne faisant pas partie de cette classe, c'est uniquement pour mettre de l'avant qu'il pratique la sorcellerie.

2.1.1.1. *Le grand propriétaire.*

Traditionnellement, ce type de personnage est, dans la communauté réunionnaise, le sommet de l'échelle sociale. Ils ont des patronymes à particule indiquant leur noblesse, ils possèdent de grosses fortunes et, de ce fait, ont beaucoup de pouvoir. « Descendus des hauts dans leurs calèches d'anciens temps, les grands propriétaires des Sucreries arrivèrent les premiers. Sans parler et se tenant à leurs ordres, frère Hyacinthe les guidait jusqu'aux fauteuils de velours.¹⁸⁷ » Par contre, dans le roman, on les réduit à des personnages ridicules par leur côté caduc. Ils sont généralement vieux, voire séniles, ou du moins, en ont l'air par leurs accessoires et leurs vêtements, et ils affichent un luxe ostentatoire.

S'avançait en tremblant sous son grand panama le vieux M. Terrot de Montauban, marquis en Languedoc, [...] En procession, cliquetantes de bijoux, d'autres richardes, le visage tanné comme à la réverbération de leur or, se laissaient, en marmonnant, placer par de mignardes caméristes, qui [...] éventaient leurs moues surannées.¹⁸⁸

Les autres notables « surveillaient leurs marches rhumatisantes de millionnaires.¹⁸⁹ » Leur caractère vieillot met en lumière qu'ils aimeraient vivre encore au temps de l'âge d'or des colonies, période où l'esclavagisme était permis, car depuis son abolition, le niveau de vie des planteurs n'est plus le même. « Certes, depuis l'Abolition de l'Esclavage, la fortune s'en est peu à peu retirée.¹⁹⁰ »

¹⁸⁷ Marius-Ary Leblond, *Le Miracle de la race*, *op. cit.*, p. 185. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par MR.

¹⁸⁸ [MR, 185-186]

¹⁸⁹ [MR, 186]

¹⁹⁰ Marius-Ary Leblond, *Ulysse, Cafre ou l'histoire dorée d'un noir*, *op. cit.*, p.15. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par UC.

Ainsi, on leur reproche une attitude esclavagiste envers les indigènes, les traitants brutallement et bestialement. « [...] elle passait du face-à-main la revue des négrillons et, d'une chiquenaude, fit asseoir à ses pieds comme une levrette le jeune Malabare à toque rouge qui portait son coussin.¹⁹¹ » Ceci paraîtra contradictoire lorsque nous aurons vu que le comportement de tous les Blancs semble confiner les colonisés à un état d'êtres inférieurs, animalisés. Mais cela ne l'est pas forcément, puisque les auteurs cherchent à montrer que les riches propriétaires sont arriérés, donc doivent nécessairement traiter les indigènes tels des esclaves, comme dans la période où ils incarnaient la suprématie réunionnaise. En les décrivant comme tels, les Leblond peuvent mettre de l'avant les qualités supérieures d'une autre catégorie de Blancs, les déclassant, du moins dans la hiérarchie morale, celle des Créoles.

2.1.1.2. Le provincial d'outre-mer.

Le provincial d'outre-mer est un bourgeois ridicule, qui a sensiblement les mêmes valeurs que le grand propriétaire, mais qui sombre davantage dans le grotesque, puisqu'il est moins noble que le premier. Ce type de personnage est représenté par les tantes d'Alexis, Zoé et Zélie, ainsi que par M. Jouvence des Croiselles.

Les tantes d'Alexis symbolisent l'immobilisme, l'antithèse du progrès, de l'avenir de la Réunion. Vieilles filles, elles vivent exactement comme lorsqu'elles étaient enfants, rendant un culte à leurs parents et ancêtres, ce qui donne une allure de tombeau à leur

¹⁹¹ [MR, 186]

demeure. Celle-ci est inchangée depuis bien avant leur naissance. Le salon est « un musée ancestral qui, en concentrant les soins pieux des vivants, devait se conserver intact sous leurs yeux pour demeurer après leur trépas tel qu'il avait été avant leur naissance.¹⁹² ».

Les épithètes décrivant leurs physiques confèrent aux deux sœurs un côté vieillot, périme, stagnant. Elles sont hors du temps, comme si elles avaient toujours eu l'air vieux, personne ne pouvant « deviner qu'elle était l'aînée, car le temps, pas plus que la nature, n'avait réussi à distinguer ces deux fausses jumelles.¹⁹³ » Elles ont de

vieux cheveux, [...] le même visage aux joues extraordinairement allongées, les pareils yeux noirs, hagards, ensevelis dans un teint de cire, l'identique voix figée et une égale marche de somnambules. Non seulement la condition physique de ces deux créatures tardigrades donnait aux gens de la ville, friands de se moquer, l'impression d'une nature dont le mécanisme radotait de vieillesse, non seulement leur figure présentait à la vue des yeux dessinés à l'arrière-mode, un nez à grains de beauté, toute une harmonie d'humanité rococo qu'on croyait à jamais relégué au fond des caveaux comme les robes malakoff et les palanquins le sont au fond des caves.¹⁹⁴

De même, leurs vêtements sont ancrés dans une époque révolue. Elles exhibent des tenues dominicales dignes du « mardi gras », tellement elles sont démodées et ridicules, les arborant avec dignité, puisque les sœurs sont convaincues d'être de mise. « Le grand air de dignité avec lequel elles portaient, comme deux mannequins, les vieux costumes défunt de la colonie, excitait dans l'église le rire de la paroisse.¹⁹⁵ » Elles incarnent le ridicule et tous se moquent d'elles ouvertement. Elles ne sont nullement respectées, car même les enfants noirs se permettent de rire d'elles. « Aux sorties d'offices les négrillons de l'école des

¹⁹² [MR, 25]

¹⁹³ [MR, 26]

¹⁹⁴ [MR, 26]

¹⁹⁵ [MR, 27]

Frères couraient au-devant d'elles, leur ménageant d'un coin de rue à l'autre, en trépignant, un succès de "mardi gras"¹⁹⁶ ».

Zoé et Zélie personnifient des valeurs morales médiocres. Elles sont tellement avares qu'elles se rendent à l'église « séparément entendre la messe afin de n'avoir à payer que l'abonnement d'une place¹⁹⁷ ». Ce seront elles qui feront d'Alexis un déclassé, en conservant son héritage, de crainte de dépenser le moindre sou. D'ailleurs, si elles se vêtent de tenues démodées, ce n'est pas tant pour conserver une illusion de leur jeunesse, mais pour « dissimuler aussi qu'elles étaient riches¹⁹⁸ ». Elles incarnent, avec leur avarice, la cause de l'exsanguination de l'économie de la Réunion, puisque, à l'image de bien d'autres bourgeois, craintifs de placer leur argent, ce serait de leur faute s'il n'y avait pas assez d'argent en circulation pour faire fonctionner le pays. On leur reproche donc, encore une fois, leur immobilisme. Un personnage se plaint d'ailleurs, en faisant référence aux deux sœurs :

Car, comme presque toutes les familles créoles¹⁹⁹, elles n'ont pas le courage de placer leurs fonds. Il dort plus d'argent ici en dépôt que dans la plupart des provinces de France, mais on a peur!... Aussi le pays se meurt; on ne fait ni le chemin de fer des hauts, ni les usines centrales, ni les exploitations industrielles les plus sûres; les jeunes gens qui débutent ne trouvent à emprunter qu'à neuf pour cent, taux légal, quand ce n'est pas...²⁰⁰

¹⁹⁶ [MR, 27]

¹⁹⁷ [MR, 26]

¹⁹⁸ [MR, 28]

¹⁹⁹ Dans cet extrait, le mot créole peut sembler ambiguë, puisque ultérieurement nous verrons que cette catégorie sociale représente les valeurs émergentes leur permettant de devenir l'élite, d'être le « miracle de la race », alors qu'il est accolé ici à des bourgeois ridicules. Or, ce mot semble suivre l'apprentissage d'Alexis, car au début du récit, le terme peut être associé à tout Blanc né aux colonies et, peu à peu, à mesure que le jeune homme devient une figure de référence, « créole » désigne dorénavant le peuple Blanc ayant une valeur de prototype de l'élite de la Réunion.

²⁰⁰ Ce discours défend implicitement le projet d'exploitation industriel: il faut développer les colonies, pas seulement importer les ressources de la France. [MR, 56-57]

M. Jouvence des Croiselles, est le « pendant des deux vieilles Balzamet, un personnage du quartier insolent de ridicule.²⁰¹ » Tout comme le grand propriétaire, il aime dominer les indigènes, et on le soupçonne d'exhiber son autorité, sa supériorité dues à sa carnation, et ce, même devant les Blancs. Mais, comme il est moins noble que le riche planteur, il est d'autant plus dérisoire.

L'habitude de commander aux noirs et de s'en laisser admirer a formé aux colonies une lignée de “Vantards” qui le “font à la pose”, même devant leurs égaux. Leur infatuation s'exalte d'abord généralement à la prétention de tout savoir, quasi en naissant, comme un privilège inné de la race blanche.²⁰²

D'ailleurs, les hommes appartenant à cette catégorie de personnage sont reconnus pour leur violence envers les Noirs, puisqu'ils sont incapables de contrôler leur colère. « [...] ils apparaissaient constamment furieux contre les noirs, prêts à se battre, les tuant parfois de coups de pied au ventre, irrités par la chaleur et par les versatilités de la nature tropicale qui, coup sur coup, détruit les récoltes.²⁰³ » M. Jouvence des Croiselles est donc incapable de contrôler ses émotions, et lorsque la colère s'empare de lui, il tente de maltraiter gratuitement son domestique, qui, même lui, ne le respecte pas.

-Enfant de chien! –dit Jouvence, -grimpe de suite au pied-de-coco, casse cocos jaunes et vide de l'eau!

Et par manière de se sentir bien chez soi, il lui allongea un coup de pied.
Souple, le domestique déroba sa taille et grimaça d'une lippe rosâtre.²⁰⁴

²⁰¹ [MR, 58]

²⁰² [MR, 58]

²⁰³ Notons en passant le procédé de catégorisation, par l'utilisation de pluriel et l'invention de « types », par lequel les Leblond constituent leur personnel romanesque et reproduisent, en la complexifiant, la hiérarchisation propre au colonialisme. Toutefois, les catégories des Leblond ne sont pas exclusivement raciales, mais sont aussi sociales. C'est en ce sens qu'on peut dire que, chez eux, il y a un croisement entre la peinture des milieux sociaux propre à la tradition réaliste du roman français et les stéréotypes du colonialisme. [MR, 72-73]

²⁰⁴ [MR, 109]

Les épithètes zoologiques, ainsi que le niveau de langage entrecoupé de créole, utilisés par des Croiselles nous indiquent à quel point celui-ci considère les Noirs comme des êtres inférieurs.

Pour ces bourgeois ridicules, les valeurs républicaines ne sont applicables que pour les citoyens d'origine française. Ils ne croient pas au devoir de civilisation qu'ont les colons envers les colonisés, obligation éthique prônée par les personnages représentant l'élite morale, c'est-à-dire les Blancs crédibles et les Créoles représentant le renouveau de la race blanche de la Réunion. Les provinciaux d'outre-mer n'adhèrent pas à la théorie que les indigènes, qu'ils considèrent trop inférieurs, soient aptes à assimiler les valeurs et l'éducation européennes. « Au lieu de dépenser des millions pour payer des écoles aux noirs ingrats, la France ne devrait-elle pas travailler pour la France, en donnant le Lycée gratuit à tous les enfants des vaillants Gaulois qui n'ont pas eu peur de doubler le cap des Tempêtes.²⁰⁵ » Selon Jouvence des Croiselles, les non-Blancs doivent faire les emplois dégradants, emplois qu'il a vus occupés par des Blancs en France, ce qui rendrait la Réunion supérieure à l'Europe.

Que ces messieurs les Européens, -cria-t-il,- se gardent bien de venir encore nous prendre pour des sauvages!... Ici, au moins, les cochers, les garde-police et les vidangeurs ont tous des peaux de nègres. Allez voir là-bas : tous ces emplois dégradants sont occupés par les blancs!²⁰⁶

En outre, le personnage de Jouvence des Croiselles est fat, comme tous les provinciaux d'outre-mer, qui croient posséder la science infuse, mettant d'autant plus en

²⁰⁵ [MR, 106-107]

²⁰⁶ [MR, p. 108]

relief leur ignorance. On souligne le caractère rétrograde de ses manières et de son élégance exacerbées, induites par sa vantardise.

La vantardise, comme l'excitation d'un sang trop vif, avait développé chez lui une danse de Saint-Guy de l'élégance qui le faisait pavaner dans la vie avec des manières de salon de l'ancien temps [...] dans une doctorale jaquette étirée en queue de morue, toujours cravaté de blanc comme pour une conférence.²⁰⁷

Sa forfanterie est telle qu'il dénigre la France, la jugeant décevante, préférant son allée de palmiers-colonnes au Louvre et s'exclamant : « quant aux merveilles... j'ai mis mon lorgnon, j'ai braqué mes lunettes d'approche : bernique, Monsieur!²⁰⁸ » Mais, si on prête ces paroles à des Croiselles, ce n'est pas pour dénigrer la France, mais davantage pour en souligner sa grandeur, puisque tous les propos de ce monsieur ne sont que balivernes.

Malgré qu'Alexis se cherche ardemment un protecteur pour se sortir de la déchéance qui le guette, lorsque Jouvence des Croiselles lui propose de l'aider, il ne peut s'empêcher d'avoir peur que le grotesque de celui-ci ne lui nuise. « Il éprouvait de la reconnaissance pour M. des Croiselles et en même temps il avait peur de cet homme ridicule.²⁰⁹ » Il lui préférera un autre mentor, représentant mieux ces valeurs qui lui permettront, au terme du roman, de représenter une élite positive : il le trouvera en la personne de M. Vertère, notaire de profession et géologue de passion, lequel lui inculquera ces valeurs, tout en lui faisant découvrir la Réunion.

²⁰⁷ [MR, p. 59]

²⁰⁸ [MR, 107]

²⁰⁹ [MR, 61]

2.1.2. Le miracle de la race, ou le Créolement.

Le personnage du Créolement symbolise une race en devenir, qui possédera toutes les valeurs permettant à ce type d'homme de sortir la Réunion du marasme où elle semble s'engloutir, pour devenir une région digne, sinon la plus digne, de la « Plus Grande France ». Cette race aurait de solides valeurs morales et physiques, contrairement aux Européens, qui s'étiolent, et serait même supérieure au modèle de base. Un personnage, Fragelle, qui représente ce nouveau type d'homme et qui sera un autre exemple pour Alexis, défini ainsi le Créolement : « *Cette race de Bourbon est aussi remarquable par sa stature et ses proportions que par sa force et sa santé, et sous tous les rapports, elle est égale au moins, sinon supérieure aux nations de l'Europe les plus renommées!*²¹⁰ » Le prototype de cette race est représenté par le personnage d'Alexis. Afin d'en devenir le modèle type, le jeune homme doit, au cours de son éducation, rencontrer des acteurs édifiants, des Blancs crédibles - contrairement aux provinciaux d'outre-mer - qui lui permettront d'acquérir les qualités l'amenant à devenir le « miracle de la race ». Le Blanc crédible symbolise les valeurs véhiculées par l'idéologie coloniale, auxquelles tout individu de la Réunion, quelle que soit sa race, devrait adhérer et qu'il devrait propager.

Dans *Ulysse, Cafre*, ce type de personnage est à peu près la seule représentation du Blanc, le Gros-Blanc et le déclassé étant presque inexistants. Ce Blanc crédible est symbolisé par Michaël des Vaysseaux, incarnant la religion catholique et l'instruction européenne, et par son frère, Lionel des Vaysseaux, personnifiant la Loi française. Ils véhiculent (comme leur nom le laisse d'ailleurs entrevoir) l'idée républicaine selon

²¹⁰ Caractères en italiques dans le texte. [MR, 285.]

laquelle les indigènes sont des citoyens français à part entière, à la condition qu'ils se soient assimilés à la civilisation occidentale, qu'ils deviennent des « indigènes types ». Mais cette égalité est illusoire puisque les hiérarchies raciales sont conservées et que la mixité des races est dénigrée. L'exemple d'Ulysse est éclairant pour illustrer cette ambiguïté puisque, une fois qu'il a adopté toutes les valeurs incarnées par les frères des Vaysseaux, il s'exclame : « Qu'est-ce que c'est qu'un Noir sinon l'ombre d'un Blanc? ²¹¹ »

Mais, si nous revenons au *Miracle de la race*, le frère Hyacinthe, directeur de l'École des Frères, est le premier mentor qu'Alexis rencontre lors de sa quête d'un avenir meilleur. Il lui fait comprendre qu'il n'a pas à désespérer, qu'en lui il a assez de force pour se sortir de sa position de déclassé, s'il est digne de sa race, dès l'enfance.

Ayez plus de confiance en votre race, elle est plus résistante que vous ne croyez. Ah! Si vous étiez un petit Français qui, récemment débarqué d'Europe, venait s'égarer au milieu de nos élèves, peut-être risqueriez-vous de compromettre à leur contact vos qualités natives!... Mais vous êtes d'une souche d'émigrés qui, établie depuis deux siècles sous ce climat, a déjà déployé une force considérable pour se conserver sans altération au milieu d'une population arriérée. ²¹²

Par ce discours, le frère Hyacinthe montre donc au jeune garçon l'hégémonie des Créoles. Il va jusqu'à lui inculquer la supériorité de cette race par rapport aux Français, soulignant ainsi le discours des Leblond, pour qui l'avenir de l'Empire français passe par ses colonies²¹³. De même, il signale l'importance de conserver la race pure, afin de ne pas la souiller en la mélangeant avec les autres ethnies.

²¹¹ [UC, 217.]

²¹² [MR, 87]

Par ailleurs, le directeur de l'École des Frères l'avertit de ne pas répéter les erreurs des premiers colons qui, tel M. Jouvence des Croiselles, se croient supérieurs aux races de couleurs. « [...] mais ne pourrait-on pas craindre qu'en laissant de bonne heure les petits Blancs croire que la seule couleur de la peau leur constitue des titres à une instruction privilégiée, on ne transmette à l'avenir les préjugés regrettables du passé?²¹⁴ » Il lui fait également comprendre le principe cher à la République que les enfants noirs ont la possibilité d'être les égaux de certains petits Blancs, s'ils assimilent l'éducation et les valeurs européennes.

Sachez, Balzamet, que j'ai vu dans ma carrière des enfants de toutes conditions : ma conclusion est que *les noirs sont loin d'être ceux à qui Dieu a départi le moins d'intelligence*. Je vous dirai même que bien des petits garçons de nos campagnes, en France, ne sont pas plus doués qu'eux : ils sont en tout cas beaucoup moins désireux de s'élever par l'enseignement!²¹⁵

Le frère Hyacinthe signifie à Alexis que d'offrir l'égalité aux Noirs, en leur permettant de s'élever au niveau des Blancs par l'assimilation, est un devoir que doit accomplir la France. Pour le directeur de l'École des Frères, l'éducation française et chrétienne est une œuvre qui a pour mission de préparer la classe noire « à prendre une conscience chrétienne, sans violence, humblement, de son égalité naturelle avec les Blancs. Et cette œuvre, c'est l'esprit de la religion et l'esprit de la France la plus pure, la plus généreuse qui nous la dicte.²¹⁶ » Une égalité, certes, mais ambiguë, qui doit se faire dans le respect de la hiérarchie raciale dominée par les Blancs... Le frère Hyacinthe insuffle à Alexis son rêve d'un pays où l'école aura formé des jeunes gens de toutes les origines qui vivront fraternellement, dirigés par une race supérieure à tous les Blancs, les Créoles, puisqu'ils

²¹³ « [...] on sent que la France ne peut tenir son rang en Europe, ni peut-être même vivre, qu'en s'appuyant sur son empire outre-mer, qu'il faut s'attacher étroitement et durablement cet empire. » Cité dans Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial, op. cit.* p. 7.

²¹⁴ [MR, 87]

devront servir de phare aux races de couleurs, grâce à leurs valeurs exemplaires. Et qui de mieux, comme première figure de proue, qu'Alexis Balzamet?

[...] l'école des Frères deviendra vraiment l'école où les descendants d'Européens, d'Asiatiques et d'Africains seront *frères*. Alors aussi, si Dieu le permet, il se formera dans le pays une race de blancs les meilleurs, puisqu'ils auront été obligés de bonne heure d'être des exemples aux autres!... Sachez représenter, vous, Balzamet, un des premiers de ceux-là!²¹⁷

Le jeune homme, à l'apparence « déclassé », accomplira l'exploit, grâce à sa tenue exemplaire, d'être employé des Travaux Publics, dès l'âge de quatorze ans, et d'être reçu aux examens d'arpenteur géomètre, dès dix-huit ans. Mais il sent qu'il n'a pas atteint son plein potentiel avec ce nouvel emploi, qui serait en deçà de ses valeurs. « Ainsi, après avoir considéré presque pour idéal de parvenir à un poste dans l'administration de son île, il était obligé de se rendre compte que sa valeur intime exigeait vraiment mieux...²¹⁸ »

C'est M. Vertère, son second mentor, qui lui indiquera où son avenir se situe. Il représente pour le jeune homme le protecteur idéal. Il personnifie de nobles valeurs. « [...] il choyait sa femme, il s'occupait des Cafres pauvres, il accourrait le premier aux incendies et aux naufrages. Son frère enlevé dans son comptoir à Tuléar et supplicié par les Malgaches, il avait adopté ses cinq neveux.²¹⁹ » Alexis le rencontre alors qu'il est un jeune adulte travaillant aux Ponts et Chaussées. C'est M. Vertère qui peaufinera le caractère du protagoniste en lui faisant visiter son île. Son guide, en lui montrant la botanique, la géologie, la géographie et l'histoire de la Réunion, lui fait aimer son pays et ceci lui

²¹⁵ [MR, 87]

²¹⁶ [MR, 88]

²¹⁷ [MR, 87-88]

²¹⁸ [MR, 197]

²¹⁹ [MR, 61]

confirme son appartenance à cette terre²²⁰. Il lui fait découvrir les montagnes au centre de l'île où Alexis ressent, « l'étrange plaisir, comme une révélation de France, de retrouver sous ce climat alpestre une population de planteurs et d'éleveurs presque exclusivement blanche.²²¹ » Cette société représente l'avenir de la race créole, car, en plus d'être restée « pure », elle n'est pas souillée par la paresse inhérente au climat. Dans les montagnes, l'air est plus frais (comme en France), donc les gens sont vaillants. Il y rencontrera le père Vingaud, « un type de paysan de France que la vie coloniale n'a pas modifiée d'un sou²²² », qui représente cette population. Alexis épousera sa fille, Céline, qui est « tout à fait une créole des hauts²²³ », et créera la nouvelle lignée de Créoles²²⁴. C'est à partir du moment où le jeune homme découvre « les hauts²²⁵ » qu'il comprend que son avenir est de coloniser cet espace en cultivant la terre et en élevant du bétail.

C'est ici que l'État devrait envoyer des familles européennes, ou au moins fixer celles de la côte qui y dépérissent! Quand formera-t-il dans les hauts des villages de colonisation où notre race s'acclimatera aux pays tropicaux pour se répandre ensuite à Madagascar et dans tout l'Océan Indien?²²⁶

Ce deuxième protecteur, tel le premier, prône la bonté envers les autres races. Mais toujours avec ambiguïté, car le Blanc doit les aimer tout en conservant sa supériorité. Il préconise donc une intercompréhension condescendante. Pour lui, le miracle de la race ne

²²⁰ Il y a ici, au travers de ce personnage, valorisation de la science, et d'une certaine manière, équation entre le projet du roman colonial et le projet scientifique de « mieux connaître » les colonies.

²²¹ [MR, 254]

²²² [MR, 266]

²²³ [MR, 273]

²²⁴ Il est intéressant de noter que nous pouvons faire une équation hauteur topographique avec hauteur sociale, puisque c'est à l'intérieur des terres les plus en altitude de la Réunion que se trouve le berceau de la race salvatrice du peuple de cette île.

²²⁵ « Les Hauts » représentent l'espace géographique montagneux du centre de la Réunion où se trouve, entre autres, les cirques de Cilaos, de Mafatte et de Salzie, endroit où se situe le village de Céline.

²²⁶ [MR, 274]

sera accompli « que quand ils se seront assimilé le génie de toutes celles qui peuplent la colonie²²⁷ », tout en conservant la leur pure.

Mais la personne qui impressionnera le plus Alexis est Fragelle, un jeune homme avec qui il se lie d'amitié. Fragelle est allé étudier le droit en France et est revenu par la suite s'installer à la Réunion. Ce personnage est le plus éclairé quant à l'avenir de l'île et donc, le plus critique. Il est le premier jeune Créole avec qui Alexis se lie d'amitié et il permet à notre héros de pénétrer dans la haute société.

Pour ce personnage également, l'avenir de l'île se base en grande partie sur la nécessité de conserver une race créole pure, et ce, malgré qu'il reconnaisse la valeur de certains métis ayant réussi à obtenir des postes auparavant occupés uniquement par des Blancs, comme le père de Nello. Et, en tant que représentant de la nouvelle race, Alexis doit absolument résister à Nello, même si c'est pour tendre la main à une personne de couleur qui le mérite, par son assimilation exemplaire.

- Ne serait-il tout de même pas juste que nous tendions la main à quelques-unes qui?...
- Non, non! – fit Fragelle avec plus de vigueur, en serrant l'enrayage, -Pas de compromission sentimentale!... Notre race, sous le soleil des colonies, fatiguée de travail ou amollie par la paresse, ne se laisse que trop facilement aller... Il faut que nous représentions une élite presque inaccessible afin qu'il subsiste toujours pour les autres un idéal à atteindre!²²⁸

²²⁷ [MR, 301]

²²⁸ [MR, 250]

2.1.3. Le petit Blanc ou la déchéance du Blanc.

Cette catégorie de personnage représente à la fois le déclin économique de la Réunion et le résultat d'une conduite délinquante. Ce sont des déclassés. Dans le *Miracle de la race*, c'est ce destin qui attend Alexis, s'il ne se prend pas en main.

Pour certains, c'est un mauvais comportement qui les conduit vers la disgrâce. Ce sont des élèves indisciplinés ou qui ont une promiscuité physique et morale avec les gens de couleur. Édouard Cébert, fils de la directrice de la pension pour les jeunes hommes blancs, illustre ce cas de déchéance due à son inconduite. Il était destiné à occuper un poste dans l'administration publique, mais, à force de fréquenter les gens de couleur et de ne pas s'astreindre à la discipline scolaire, il sera conducteur de charrette, emploi habituellement octroyé aux noirs. Édouard subit une assimilation négative : il devient égal aux gens de couleur. Sa mère « observait ses charretiers sans paraître distinguer des nègres et mulâtres son fils Édouard [...] »²²⁹. Certains Blancs sombrent dans la déchéance, alors qu'ils adhèrent à la superstition, à la sorcellerie auxquels croient habituellement les gens de couleur. Ceux-ci glissent habituellement vers la folie.

L'autre catégorie de déclassé est celle des Blancs devenus pauvres à cause des maladies ou de la mauvaise conjoncture économique. Le personnage incarnant à merveille la figure du déclassé est sans aucun doute Léon. Il devient le domestique des tantes Zoé et Zélie. « La remplaçante de Nénaine était cette fois un homme et ce domestique était un

²²⁹ [MR, 9]

blanc!²³⁰ » Léon est issu d'une bonne famille de la Réunion désormais déclassée. Mais si sa famille ne l'avait pas déjà été, il se serait déclassé lui-même, puisqu'il n'a pas poursuivi ses études et a côtoyé des gens de couleur. « [...] je confesse, monsieur Alexis, que j'avais du vice dans le tempérament : comme par un fait exprès, je ne trouvais pas mon plaisir dans la compagnie des livres, mais dans la racaille [...], j'étais toujours dans la Boutique-Chinois!²³¹ » Mais Léon a son orgueil puisque jamais il ne travaillera pour nul autre que des Blancs! Léon verra en Alexis (malgré qu'il ne soit qu'un enfant) le sauveur de la race créole. « Voilà! Ça c'est mon blanc à moi, à moi! Je casse les reins à celui qui touche à mon ange gardien!²³² »

2.2. Description et hiérarchie de l'Autre.

La description des contacts entre les différentes ethnies étant plus présente dans *Le Miracle de la race*, nous nous attarderons presque exclusivement aux personnages de ce roman²³³. À travers son périple, Alexis est amené à mettre à l'épreuve ses vieux préjugés raciaux, qui se trouvent ébranlés par des exemples vécus. Il y a tout d'abord Ramin, le coiffeur doté de multiples talents et de sentiments délicats, qui lui manifeste attention et montre un sens de l'honneur et de la réputation (vertus habituellement confinées aux Blancs). Ensuite, il y a M. Liessaint, dont l'hospitalité lui permet d'échapper à l'atmosphère étouffante de la demeure de ses tantes et chez qui il découvre délicatesse et

²³⁰ [MR, 146]

²³¹ [MR, 150]

²³² [MR, 160]

²³³ Dans *Ulysse, Cafre*, il y a davantage une dichotomie sorcellerie, impliquant la sauvagerie, s'opposant à la religion catholique, associée à la civilisation. La hiérarchie entre les colonisés y est moins bien représentée que dans le *Miracle de la Race*. Dans *Ulysse, Cafre*, il y a donc les Autres et les Blancs,

comportement charitable à l'égard des plus démunis, fussent-ils Blancs. Il y a également la nénaine Aglaé qui étonne Alexis par la subtilité et la dignité de son attitude lorsqu'elle aime, lorsqu'elle souffre. Et finalement, il y a M. Izabel, son chef de service, amical et serviable, agissant avec tact et discréetion. Sa fille, Nello, cherchera à séduire Alexis avec sa beauté et son intelligence, mais il saura résister à la tentation.

Or, ce sont un Malabare pour le premier, des Métis pour les autres. Aucun Cafre, Chinois ou Arabe n'est dans son entourage. Quant aux Cafres, on procède systématiquement par le dénigrement : on met l'accent sur leur laideur, sur leurs comportements similaires à ceux des animaux, sur leur inconstance, leur violence, etc.

Dans l'écriture des Leblond, le Métis est au sommet de la hiérarchie sociale des gens de couleur, contrairement aux échelles de valeurs habituellement véhiculées et que nous avons établies au premier chapitre. Ils peuvent être leur propre patron, et ce, sous « cette bienveillance que les blancs les premiers témoignent aux fils naturels métis²³⁴ ». M. Liessaint ou M. Izabel sont des exemples de Métis ayant bien réussi. M. Liessaint deviendra adjoint au maire et M. Izabel est le supérieur d'Alexis au Ministère des Ponts et Chaussés. Mais, malgré leur position sociale, ils sont maintenus dans l'infériorité de leur race : un petit Blanc misérable leur sera toujours supérieur, ce qui est un exemple parfait des tensions entre idéal républicain, représenté par l'administration, et les réalités sociales. La fille de M. Izabel, Nello, « rosée comme une blanche²³⁵ », ne sera pas assez bien pour Alexis, même si son père est son supérieur, et ce, en raison de son sang métissé. On infère

²³⁴ [MR, 177]

²³⁵ [MR, 187]

à tous ces gens de couleur un atavisme dû à leur ethnie et qui les confinent généralement à un statut figé dans la hiérarchie raciale.

2.2.1. Le Métis²³⁶.

De tous les gens de couleur, ce sont les mulâtres qui occupent le sommet de la hiérarchie raciale. Mais davantage l'homme que la femme. Le cas de M. Liessaint et de M. Izabel dans le *Miracle de la race* est exemplaire, puisqu'il montre que le Métis peut, en adoptant la civilisation des Blancs et en ayant la protection de ceux-ci, occuper des postes traditionnellement réservés aux Blancs. On infère donc qu'ils ont la possibilité d'être les égaux des de ceux-ci. Par contre, la femme mulâtre ne semble pas avoir les mêmes qualités que son pendant masculin. Dans *Le miracle de la race* les femmes métisses qui auront une certaine influence sur Alexis, Aglaé et Nello, ne sont en fait que des tentatrices, une forme de piège l'empêchant de déjouer son sort de déclassé et de devenir un digne représentant des Créoles. Heureusement, Alexis ne tombe pas dans leurre!

Les personnages de la femme métisse sont divisés en deux cas de figure. Il y d'abord la belle Métisse, comme Nello ou Aglaé, qui ressemble davantage à une Blanche qu'à une Noire et dégage une grande sensualité. Nello est « née blanche », a de « belles joues roses à signes châtaignes²³⁷ » et Aglaé, « quoique fille de négresse, était jolie, [...] sa

²³⁶ Lorsque les Leblond parlent de Métis, il s'agit du mélange de sang noir et blanc.

²³⁷ [MR, 203]

figure ovale comme celle d'une blanche²³⁸ ». Ce sont des femmes qui ont une éducation de Blanche et se sentent davantage appartenir à cette société qu'à la noire. Par contre, elles ont des traits de caractère issus de leur « sang » noir qui sont improches à la bonne éducation blanche : elles sont bavardes, commères, moqueuses et superstitieuses. Elles sont plus sournoises que les Noires, car le mélange des races leur a permis d'avoir une intelligence supérieure à celles-ci, qu'elles utilisent à mauvais escient.

L'autre occurrence de Métisse semble avoir hérité de tous les défauts des Noirs et des Blancs. Ces femmes, parce que moins séduisantes, sont moins troublantes que les premières, car elles brouillent moins la frontière entre les races. La description de Mme Liessaint est repoussante : « Son visage, piqué de variole, sous une chevelure “en nid de guêpe”²³⁹[...]. » Et ces métisses sont méchantes, méchanceté accrue par leur intelligence. « Comme l'âcre mêlée des sanguins éclatait en boutons sur sa peau, les jurons de toutes couleurs, de toutes odeurs et de toutes races, faisaient éruption par la bouche de Mme Liessaint.²⁴⁰ » Elles appartiennent davantage à la société noire que blanche et même, détestent cette dernière. « Vous, ne vous fourrez jamais en travers dans les affaires des noirs!²⁴¹ » Elles ressentent l'injustice que les Métis vivent devant la suprématie du colon. « Ah! Tu sais te faire plaindre par les blancs qui se disent tes amis et te méprisent au fond comme un bâtard que tu es! [...] Si les blancs crèvent aujourd'hui de misère, tant mieux...

²³⁸ Le « jolie quoique nègresse » nous indique l'exception tout en rappelant la règle : la beauté n'est pas le propre des Noirs. [MR, 70]

²³⁹ [MR, 179]

²⁴⁰ [MR, 179]

²⁴¹ [MR, 181]

Ils ont voulu pendant trop de temps écraser la classe des noirs pour qu'elle leur fasse à cette heure la charité.²⁴² »

Alors, si les Métis ne réussissent pas à devenir l'égal des Blancs, ce serait dû aux femmes. En effet, on accepte que le mulâtre puisse se marier à une Blanche, lorsqu'elle est déclassée. Par contre, le bât blesse lorsqu'il est question du mélange de sang entre un Blanc et une Métisse, ceci étant vu comme une déchéance pour la race créole, et ce, même pour le dernier des petits Blancs! Et même les Métis ayant réussi à s'élever grâce à la civilisation, lorsqu'ils se marient à des mulâtresses deviennent déclassés. Ils auraient eu avantage à épouser une Blanche déchue. M. Izabel est heureux, car il a marié une Blanche, contrairement à M. Liessaint ...

Mulâtre, M. Liessaint pâtissait d'avoir épousé une personne de sa classe à laquelle l'avait rendu beaucoup trop supérieur son désir de s'élever en se rapprochant de ses protecteurs par le travail et l'honnêteté. [...] Mais pourquoi M. Liessaint n'avait-il pas plutôt cherché à épouser une jeune fille de famille tombée à la pauvreté? M. Liessaint aurait eu la hardiesse de la demander, ne l'aurait-elle pas accepté avec reconnaissance?...²⁴³

Ceci indique que c'est la lignée masculine qu'on veut garder pure, comme dans toute bonne société patriarcale.

2.2.2. Le Malabare

Dans la hiérarchie des gens de couleur, l'Indien, appelé Malabare, vient en second. Et parfois, il y ambiguïté, puisqu'il semble prendre quelquefois la première place. Dans

²⁴² [MR, 180]

²⁴³ [MR, 182]

Ulysse, Cafre, la mère du narrateur, qui est une Blanche déclare que les Malabares, « de toutes les races qui nous entourent c'est aussi la plus aimable car elle adore, comme la nôtre, la vie de famille.²⁴⁴ » Mais, en général, le Métis le déclasse, puisque ce dernier est habituellement catholique, et qu'il lui arrive d'occuper des emplois destinés aux Blancs, alors que l'autre a conservé sa religion et ne travaille pas pour l'administration. Les Indiens, comme le spécifie le narrateur du *Miracle de la race*, sont « des cuisiniers, des boutiquiers et des gardiens de cours.²⁴⁵ »

Le Malabare se distingue physiquement par sa beauté. Pour Léon, le domestique déclassé des tantes d'Alexis, « Un Malgache, un Cafre, un Chinois sont pour moi des caricatures : les Malabares, eux sont comme des statues grecques coulées en bronze...²⁴⁶ » Il est présenté dans le roman comme étant craintif et apathique, ce qui le rend vulnérable devant l'agressivité des Noirs et lui confère un statut de paresseux. On souligne sa faiblesse en le comparant à une femme.

[...] ce petit Cafre, qui se croyait en Afrique, ne pouvait sentir l'odeur des Malabares, peut-être parce qu'ils sont indolents et pusillanimes. Il ne saccageait que leurs jardins; il n'arrêtait sur les routes que les charrettes conduites par de vieux Ayas pour les assommer jusqu'à ce qu'ils pleurassent, leurs longs cheveux de femmes épars sur leurs épaules.²⁴⁷

Malgré qu'ils soient les souffre-douleur des autres races, l'apparente mollesse des Indiens plaît aux Blancs, qui y voient du raffinement, de la gentillesse. Comme l'indique le narrateur du *Miracle de la race* : « [...] les Indiens séduisent l'amitié des blancs par cette

²⁴⁴ [UC, 299]

²⁴⁵ [MR, 116]

²⁴⁶ [MR, 201]

²⁴⁷ [UC, 9]

tendre poésie du jardinage.²⁴⁸ » Le cas de Ramin, qui coupe gratuitement les cheveux d'Alexis, exemplifie cette gentillesse.

2.2.3. Le Malgache, le Chinois et l'Arabe

Ces trois ethnies ne sont pas très présentes dans le fil narratif des deux romans étudiés, mais on sait qu'elles viennent au troisième rang dans la hiérarchie. Par contre, on n'y indique pas clairement laquelle est jugée supérieure aux autres. Tous, en effet, sont décrits en général comme étant malhonnêtes et violents. « Les Chinois et surtout les Arabes, c'est tout de même des voleurs de grand chemin.²⁴⁹ »

Les Arabes sont généralement riches, parce que commerçants, et languissants. « Allongés en pachas dans des landaus de rotin, les uns derrière les autres, des Arabes passaient, soulevant leurs bonnets emperlés comme des diadèmes.²⁵⁰ » Mais leur richesse ne les élève pas dans la hiérarchie raciale. Dans *Le miracle de la Race*, l'exemple de la fille de Mme Olivette, Blanche totalement déchue, est éloquent. Elle s'est mariée à un Arabe, pour se sortir de la misère, et toute la population, même les Cafres, la désapprouve.

À la fin du mois, le malheur tombait sur la case de Mme Olivette! La dernière de ses filles, la veuve Fontiade, fatiguée de la misère, resta un soir à dormir chez le commerçant arabe qui avançait depuis un an la toile à crédit : elle l'avait accepté en mariage musulman.²⁵¹

²⁴⁸ [MR, 124]

²⁴⁹ [MR, 112]

²⁵⁰ [MR, 300]

²⁵¹ [MR, 166]

2.2.4. Le Cafre ou le Noir.

Les Noir sont, de toutes les ethnies présentés par les Leblond, les plus dépréciés de toutes. Ils sont confinés à l'infantilisation, à la bestialité et à la sauvagerie. Ils n'ont pas de vie qui soit indépendante de celle de l'homme blanc : ce ne sont que leurs domestiques, à défaut d'être leurs esclaves, et ce, de par leur nature, car ils sont « incapables de résister à l'instinct de servir.²⁵² » Pour abattre les tâches ingrates, ce sont les personnes les mieux désignées, selon une légende racontée par une femme cafre, dont l'auditoire est Noir. Intitulée « *Comment le Bon Dieu a crée le premier Noir?*²⁵³ », l'histoire raconte que Dieu, « qui, naturellement, est un Gros-Blanc²⁵⁴ », avait créé l'homme à son image. Mais après qu'un éléphant eût déposé ses excréments devant son palais, Il se rendit compte qu'il fallait ramasser cette malpropreté nauséabonde, alors qu'Il n'avait inventé que des Blancs pour le servir. Alors, Il se dit : « [...] je ne puis tout de même pas employer à cette besogne un Blanc, un homme de la même couleur que moi! [...] Si je créais un homme tout semblable mais noir de couleur?... Il obéira au Blanc comme le Blanc m'obéit à moi.²⁵⁵ »

Néanmoins, même au rang des domestiques, ce sont les plus dévalués, car ils sont paresseux, désobéissants, sournois et, selon Alexis, « nés voleurs²⁵⁶ ». Et, comme l'indique le narrateur du *Miracle de la race* :

Il n'est point de serviteurs qui usent plus l'énergie de celui qui les dirige que l'Africain des colonies : indocile par indolence, il faut tour à tour le gronder

²⁵² [MR, 138]

²⁵³ [UC, 103]

²⁵⁴ [UC, 103]

²⁵⁵ [UC, 104]

²⁵⁶ [MR, 69]

comme un enfant, l'implorer comme un malade, l'amadouer comme un parent, le menacer comme un esclave.²⁵⁷

La caractéristique dominante de l'archétype du personnage cafre est son animalité. Dans les romans des Leblond, sa description physique ou morale réfère systématiquement à la bête. « [...] ils ressemblaient tous étrangement à des animaux.²⁵⁸ » Tout d'abord, on décrit leurs caractéristiques physiques en les comparants à des bêtes, ce qui les confine à un statut de sous-homme, plus près de l'animal que de l'humain. Le narrateur du *Miracle de la race* décrit les enfants cafres ainsi :

Sous leurs chevelures crépues qui bosselaient leurs fronts fuyants, certains louchaient pour veiller de côté avec des sclérotiques irisées de bœufs. Quelques-uns, pour chasser les moustiques, frottaient plusieurs fois, d'un tic de macaques, leur visage avec leurs longues mains de quadrumanes. Beaucoup, étirés par la sieste en marge du livre ouvert, reposaient sur une patte allongée des têtes grognonnes de petits cochons, dents dehors. D'autres, qui avaient des mines de lézards et caméléons, langue pendante, d'un revers de main attrapaient les mouches au bord de l'encre...²⁵⁹

Et l'effet pervers de ce type de relation est qu'on associe à ce physique animal, le pendant psychologique stéréotypé attribué à l'animal. Avec les yeux de bœufs, on infère qu'ils ont le regard inintelligent, donc l'inintelligence de ceux-ci, avec les singes, qu'ils sont presque des humains, mais toujours des animaux, avec les cochons, qu'ils en ont le caractère et avec les lézards attrapant des mouches, que leur esprit est aussi vide que celui des reptiles. On les compare fréquemment à des chiens, pour souligner leur soumission aux Blancs.

Une autre caractéristique qu'on impute au Cafre est sa violence, inhérente à sa sauvagerie, à son essence propre. Dans les romans étudiés, on utilise souvent les

²⁵⁷ [MR, 8]

²⁵⁸ [MR, 8]

²⁵⁹ [MR, 43-44]

comparaisons animales pour démontrer leur brutalité, le bovidé étant la bête la plus utilisée. « Les narines sifflantes, le butor cafre vint présenter son museau devant le visage d'Alexis, grimaçant de plaisir à mettre sous les yeux d'un petit Blanc délicat sa lippe rosâtre et ses yeux mousseux comme un crachat.²⁶⁰ » Cette irascibilité souligne que les Cafres sont beaucoup plus physiques qu'intellectuels, qu'ils sont incapables de discuter et de régler les conflits avec la parole. Cette façon de résoudre les différents nous montre qu'ils ne sont absolument pas civilisés, contrairement aux gens d'origine française.

Pour les jeunes blancs, les jeux sont des récréations agréables, rappels innocents des combats chevaleresques réglés par des lois de courtoisie; pour les petits noirs, ce ne sont plus des exercices de souvenirs, mais des préparations à la bataille!... le plaisir tient dans les péripéties imprévues des corps-à-corps désordonnés où ils n'essaient jamais de discuter pour faire prévaloir une cause, aussitôt impuissants à parler et se choquant le front comme des bœufs...²⁶¹

D'ailleurs, le trait de caractère principal d'Ulysse, au début du roman est sa fureur incontrôlable, et le but de l'histoire est de montrer qu'en le civilisant, le Cafre devient capable de contrôler son irascibilité. Tout en Ulysse transpire la brutalité : il bat sa femme et son fils, jusqu'à ce que ceux-ci le fuient, ses gestes se font dans un vacarme assourdissant, son chien se nomme « guerre », etc. De même, le choix de son métier illustre son irrépressible violence, le cuisinier n'étant-il pas « un peu le guerrier de la maison, le dernier représentant des époques de chasse et de massacre?²⁶² », car il doit tuer les bêtes, ce qu'Ulysse fait avec plaisir. « On sentait aussi qu'Ulysse avait choisi son métier parce qu'il avait besoin d'assouvir une sorte de fureur vengeresse.²⁶³ »

²⁶⁰ [MR, 42]

²⁶¹ [MR, 36]

²⁶² [UC, 6]

²⁶³ [UC, 7]

Quant aux femmes noires, elles sont définies par une sensualité, qui est intrinsèque à leur race. Cette qualité est associée à un côté animal, plutôt qu'à une forme de beauté, puisque la Cafrine est systématiquement laide, contrairement à la mulâtre. On met l'accent sur ses cheveux crépus, qui sont invariablement emmêlés, son nez aux narines épatés, ses lèvres épaisses, la noirceur de sa peau, etc. Par exemple, voici comment le narrateur du *Miracle de la race* décrit le personnage de la Cafrine Péché Mortel :

Dans un ébouriffement endiablé de cheveux frisés se dilatait, en éclat de rire, la rondeur de ses joues. Fureuses et hagardes, ses prunelles, sous des sourcils biscornus, cherchaient toujours de quoi se moquer. Le nez, camus [...] respirait la malice; [...] pour parler, elle avançait en provocation la bouche tortillarde, sifflante et sardonique des êtres disgraciés que la nature charge de verve contre les sarcasmes...²⁶⁴

Par contre, leur corps, ainsi que leurs mouvements et attitudes, sont invitants, exhalant la sensualité. Dans *Le miracle de la race*, Le Blanc allait au Bazar « rendre visite aux négresses. [...] guettait la forme des jeunes marchandes et demandait le prix des aubergines, des anones, afin qu'en se dressant pour les présenter elles cambrissent leurs corps toujours souples à se mouler.²⁶⁵ » Mis à part Ulysse, qu'on qualifie d'ailleurs de miracle de la race noire et qui, malgré son assimilation, ne devient pas l'égal du Blanc, le Cafre semble donc être relégué à une sous espèce humaine, penchant davantage vers l'animal que l'humain.

²⁶⁴ [MR, 129]

²⁶⁵ [MR, 55-56]

3. BASES FONDATRICES DE LA MISSION CIVILISATRICE

3.1. La mission civilisatrice, un devoir pour le colon

Pour justifier l'assimilation que le colonat impose aux indigènes, on invoque la colonisation comme une mission civilisatrice, visant à sauver les colonisés de la sauvagerie intrinsèque à leur nature. Pour les narrateurs, tout comme pour les personnages, c'est un devoir qui incombe aux colons que de civiliser ces peuples, en leur imposant l'éducation et la loi républicaine, ainsi que la religion catholique, qui témoignent de la grandeur de la France.

Même le souci de pureté raciale est commandé par la mission civilisatrice, les colonisés ne pouvant prendre exemple sur les Créoles que si ces derniers ont su préserver le génie européen, donc sont parvenus à conserver leur race pure. Ainsi parle Fragelle, alors qu'il discute avec Alexis : « [...] ces populations arriérées n'admireront et ne chercheront à assimiler nos meilleures qualités que dans la mesure où notre Société, quelque restreinte soit-elle, pourra maintenir inaltérable le génie européen que nous avons mission de représenter ici... »²⁶⁶

En plus d'accomplir un geste « bon », les colons se disent qu'une fois les indigènes civilisés, ceux-ci demeureront fidèles aux Créoles et qu'ils n'auront plus à avoir peur d'une insurrection. Ces colonisés, représentant une élite (des « indigènes types »), formée par une instruction appropriée (donc française), contribueront même à redorer le blason de la

France en reconquérant sa grandeur ancestrale, grâce à son empire outre-mer. M. Vertère, personnage considéré par le narrateur comme étant éclairé et crédible, rêve ainsi d'avenir avec Alexis :

Civilisés déjà et associés afin de nous demeurer fidèles, nos Indiens, nos Arabes, nos Chinois, nos Malgaches étendraient aisément des relations avec leurs divers pays!... Par eux, et grâce à l'élite que formerait ici une instruction appropriée, nous aurions vite fait de répandre le renom de la France, comme le disait Colbert, " sur le pourtour de la mer des Indes! "²⁶⁷

Une fois qu'ils sont civilisés, il faut toujours veiller à ne pas relâcher la vigilance auprès des colonisés, afin de conserver les acquis, sinon le colon manquera à son devoir de représentant de la République. Un extrait du réquisitoire fait par le personnage de Lionel des Vaysseaux, substitut du Procureur général dans *Ulysse, Cafre*, alors qu'il préside un procès pour sorcellerie, est éclairant :

Une colonie, c'est à dire quelque chose de *sacré*, l'association de plusieurs races issues de divers continents que la France est, après deux siècles, parvenue à *civiliser*, par l'Instruction qui émancipe, par la Justice qui discipline, par la Religion qui ennoblit, notre négligence à tous va-t-elle aujourd'hui la laisser déchoir plus bas que la honteuse Papouasie?²⁶⁸

3.2. Immuabilité des classes sociales.

Constamment, dans *Le miracle de la race*, on fait mention de l'immuabilité des classes sociales. Les gens entrent à l'église selon leur échelle sociale, les plus hauts à l'avant et les plus bas, confinés à l'arrière. « [...] chacun venait occuper sa place à son rang comme dans la société²⁶⁹ ». Lors de la remise des prix à l'école, lors de représentations

²⁶⁶ [MR, 249]

²⁶⁷ [MR, 304]

²⁶⁸ [UC, 288]

²⁶⁹ [MR, 52]

publiques, la population est convenablement placée et défile pour prendre place, afin que chacun puisse se voir. « Et les négresses campent déjà depuis midi et demi, car elles n'ont pas voulu faire aux blanches l'impolitesse de n'être point là pour les voir arriver une à une²⁷⁰ ». Maintes fois, on souligne l'immuabilité des classes sociales est soulignée en arguant que lorsqu'on essaie de s'élever socialement, la chute est d'autant plus rude. Et pour les Blancs, l'avertissement est clair : si on sombre dans la déchéance et qu'on devient un petit Blanc, on restera dans la fange. Chez les Noirs, le déterminisme racial est inévitable : « Écoute-moi : lorsqu'on est né dans le charbon on meurt dans le goudron.²⁷¹ » Si on tente d'accéder à une classe supérieure, le destin se chargera de remettre l'ambitieux à sa place. « [...] j'étais une femme dans la misère, mon tort a été de croire qu'il me serait permis de relever un jour la tête grâce à mon enfant.²⁷² » Le cas de la nénaine Aglaé illustre également ce déterminisme vengeur, puisqu'elle a voulu améliorer son sort en se mariant, mais tout ce qui en résultera sera la pauvreté et le malheur.

Ce discours est ambigu, car certains personnages, qui vont d'ailleurs être des inspirations pour Alexis, s'en sortent par leurs propres forces. Mais ce sont des personnages exceptionnels qui, tel le jeune homme, ont une aura messianique pour leur peuple. Ces gens, comme M. Liessaint et M. Izabel, sont habituellement des mulâtres et sont des exemples d'assimilation illustrant « l'indigène type ». Ils ont réussi grâce à la bienveillance des Blancs. D'ailleurs, M. Izabel a offert un emploi à Alexis, car il devait s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers la classe blanche, qui lui a permis de devenir ce qu'il est.

²⁷⁰ [MR, 185]

²⁷¹ [MR, 131]

Il venait de rentrer comme chef de service dans son quartier natal quand frère Hyacinthe lui demanda de “sauver un enfant à qui des malheurs de famille avaient fermé l’avenir” : M. Izabel, avec la simplicité du devoir, s’empressa d’acquitter sa dette de reconnaissance envers la classe blanche qui l’avait aidé à se distinguer.²⁷³

Les classes raciales, desquelles découlent les classes sociales, sont tellement bien circonscrites qu’il est mal vu de côtoyer, de visiter et même de parler à un Noir, de peur qu’au contact d’une race inférieure à la sienne, on ne déchoie. Ainsi, le frère Hyacinthe devine la douleur que ressent Alexis, alors que celui-ci se voit obligé de vivre en promiscuité avec les enfants Noirs de l’École des Frères : « [...] vous souffrez, du contact de ces enfants de couleur! Vous souffrez, non point tant dans le présent, que par l’appréhension de vous laisser peu à peu dégrader pour l’avenir.²⁷⁴ »

Les Leblond véhiculent donc un déterminisme et une immuabilité des classes sociales uniquement pour les gens de couleurs, sauf pour les gens exceptionnels, représentés par les « indigènes types ». On infère aux indigènes un atavisme dû à leur ethnique et qui les confine généralement à un statut figé dans la hiérarchie raciale. Cet ancrage des classes sociales permet au colonat de conserver sa supériorité et de diriger les autres ethnies plus aisément. Quant aux Blancs, il y a une plus grande liberté dans le déterminisme, ce qui tend à montrer que la société coloniale de la Réunion évolue vers de nouvelles valeurs, donc qu’il y a une refonte des hiérarchies sociales. Les gens adhérant aux nouvelles valeurs, comme les Créoles, se hisseront au sommet, tandis que ceux qui les refusent, déchoiront ou stagneront

²⁷² [MR, 171]

²⁷³ [MR, 199]

²⁷⁴ [MR, 87]

3.3. Pureté raciale.

Même si les auteurs disent ne pas adhérer aux théories du Comte de Gobineau, ceux-ci prônent la conservation d'une race créole pure, sans métissage. Les paroles de Fragelle, dernier mentor qu'Alexis rencontrera dans son parcours initiatique, l'illustrent bien : « Je ne peux m'empêcher d'admirer et de souhaiter que dans une île où toutes les populations d'Asie et d'Afrique sont venues se mêler, notre race, transplantée, se garde, elle, miraculeusement pure²⁷⁵ ».

Dans *Le miracle de la race*, Alexis montre l'exemple en ne se sentant attiré que par les filles de sa race, même si dans sa période sombre il a temporairement pu être séduit par la belle Métisse Nello. « Seule l'élégance des jeunes filles de sa race avec lesquelles il apprenait à nager dans l'ondulation des lames collantes, dressait son cœur aux capiteuses promesses de l'amour²⁷⁶ », contrairement aux petites Malabares, dont « la couleur bronzée ainsi que par la sueur lui répugnait autant que le bétel des lèvres²⁷⁷ ». Les Blancs attirés par les autres races sont déplorables puisque c'est de leur faute si la race créole est déjà affaiblie, comme l'ont montré les mésalliances des premiers colons avec les Noirs. Et pour protéger les Blancs de la tentation, on doit éviter toute forme de promiscuité entre castes, et ce, dès la plus tendre enfance. « Voyez-vous, monsieur Alexis, ce qu'il y a de néfaste dans ce pays, c'est que les blancs, quand ils sont petits, jouent en cachette avec les petites

²⁷⁵ [MR, 249]

²⁷⁶ [MR, 221]

²⁷⁷ [MR, 221]

négresses dans les fonds de cour!²⁷⁸ » Même le dernier des petits Blancs se doit de conserver intacte la pureté de son sang. Malgré sa déchéance, Léon ne va pas jusqu'à épouser une Noire. « [...] je ne donne pas dans les mésalliances! [...] Il faut tenir bien haut le drapeau blanc²⁷⁹ ».

On prescrit également la pureté entre toutes les autres races. Par exemple, l'indien Ramin du *Miracle de la race* se sait supérieur à un sang mêlé, puisqu'il est de sang pur. « Depuis quand un gentil Indien pur sang comme Ramin ne vaut pas un mulâtre à nez de patate comme Charlie, un bâtard de Cafre et de Malgache!...²⁸⁰ » Ce souci de pureté même chez les colonisés est véhiculé, peut-être, comme pour le déterminisme des classes sociales, pour conserver les stéréotypes inhérents à chacune, afin de mieux gérer la population selon les catégories raciales. Pour permettre l'avènement d'une race pure et dominante, les Créoles, les colons devront puiser dans le bassin où se retrouve le meilleur échantillon de leur race, la région centrale de l'île, « les hauts ». « Il n'y a pas à se tromper : voilà le pur sang de notre race! Voilà notre réserve intacte pour l'avenir.²⁸¹ »

3.4. Éducation française.

L'instruction serait la seule façon d'ébranler l'immuabilité des classes sociales. Elle permet d'accéder à une reconnaissance et surtout, de se démarquer des gens de couleur.

Et, humiliés d'être traités comme des enfants d'esclaves, ils subissaient, en se sentant prématurément vieillis, les rigueurs de l'enseignement qui devait faire

²⁷⁸ [MR, 157]

²⁷⁹ [MR, 149]

²⁸⁰ [MR, 113]

²⁸¹ [MR, 290]

d'eux des hommes capables par les manières, l'élocution, l'intelligence, de se maintenir au-dessus des races de couleur.²⁸²

Pour le jeune Alexis, apprendre ses leçons délivre son âme de la tristesse infligée par le fait d'être un orphelin, un déclassé. « [...] à mesure qu'il se pénétrait de sa leçon, sa tristesse s'écoulait [...]²⁸³ ». Ses livres sont pour lui toute sa famille et il est conscient de l'importance de l'instruction. Le Créole qui ne s'instruit pas devient un « petit Blanc », celui qui se mêle aux autres races jusqu'à l'assimilation, qui se laisse entraîner par la facilité. C'est ce qui risque d'arriver au jeune Alexis lorsqu'il se retrouve, seul Blanc, à l'École des Frères. Mais, à force de travail et de persévérance, en gagnant tous les premiers prix, il arrivera « un jour à occuper dans les Greffes, l'Enregistrement ou le Trésor, une des places qui, aux vieilles colonies, sont recherchées des mères beaucoup plus encore pour leur honorabilité que pour leur rémunération²⁸⁴ ».

Imposer l'instruction française est un des moyens privilégiés d'assimiler les peuples au colonat. De plus, elle est une bonne justification à la colonisation puisqu'elle permet aux indigènes d'évoluer, de devenir civilisés, aux yeux de l'occident.

Les livres scolaires (ou les apprentissages de la langue, de l' "histoire de France" et de la morale sont des éléments partout présents quelles que soient les matières et profondément entremêlés) sont tous chargés, à partir des années 1880, de diffuser le même message patriotique et colonial.²⁸⁵

Cette propagande ne se fait pas que dans les territoires outre-mer, mais partout dans l'hexagone. Les manuels scolaires de la III^e République, et encore davantage, certains

²⁸² [MR, 10]

²⁸³ [MR, 22]

²⁸⁴ [MR, 8]

²⁸⁵ MANCERON, Gilles, « École, pédagogie et colonies », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, op. cit. 2003, p. 94.

livres de lecture²⁸⁶, ont modelé l'esprit de plusieurs générations d'écoliers français, ont réussi à leur donner l'impression qu'ils étaient personnellement détenteurs des territoires coloniaux et concernés par leur avenir.

Nous tenons à insister dès maintenant sur la nécessité de faire [...] une large place à l'étude de notre empire colonial. Les colonies jouent d'ores et déjà et joueront de plus en plus un rôle considérable dans la vie économique du pays; il importe donc que les petits Français connaissent les ressources des terres immenses sur lesquelles flotte notre drapeau. Il faut donc qu'ils sachent les conditions de vie, les chances de succès, mais aussi les risques à courir pour le colon dans nos principales concessions. L'école pourra ainsi fortifier les vocations coloniales justifiées, mais en même temps décourager –cela n'importe pas moins- les engouements irraisonnés.²⁸⁷

Tous ces manuels ont en commun un même racisme « colonialiste », au nom d'une conception de la civilisation progressive des peuples jugés inférieurs.

3.5. Grandeur de la France.

Chez les frères, on enseigne la géographie et l'histoire de la France. Mais jamais il n'est question de la Réunion. Les frères font répéter aux enfants d'origine Africaine : « Les Gaulois, nos ancêtres, - récitait Azénor en se dressant sur une jambe et passant la langue sur ses lèvres en gouttière, - étaient des hommes blonds : ils avaient les yeux bleus...²⁸⁸ »

²⁸⁶ Entre autres, *Petit Jean* de Charles Jeannel, publié en 1846 et diffusé jusque dans les années 1930 et *Le Tour de la France par deux enfants*, de G. Bruno, publié en 1877 et réédité de nombreuses fois au cours des III^e et IV^e Républiques. « [...] Ces livres de lecture sont parvenus à ancrer dans les mentalités non seulement le patriotisme, mais aussi la conscience de l'empire français et le sentiment de supériorité sur les indigènes qui légitiment la colonisation. » Cité dans MANCERON, Gilles, « École, pédagogie et colonies », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, *op. cit.*, p. 99.

²⁸⁷ *Précis de géographie* de J. Fèvre et de H. Hauser, deuxième année, « L'Europe et la France », Alcan, 1913, p. 838. Cité dans Gilles Manceron, « École, pédagogie et colonies », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, *op. cit.*, p. 93.

²⁸⁸ [MR, 45]

On inculque l'amour de la France dans les plus petits détails, jusqu'à l'architecture des maisons ou des jardins.

À la disposition architecturale des terrasses qui permettait la répartition musicale des eaux en cascades, à la conformation bocagère des masses d'arbres, à l'aménagement des kiosques et des statues, on distinguait l'amoureux souci du XVIIe siècle colonial de recomposer autour de la case, dans la luxuriance de la flore tropicale, des illusions nostalgiques de jardins de France.²⁸⁹

Cet engouement pour la France est normal puisque pour les Leblond, la Réunion est une région de la France, « la Plus Grande France ». « Sur les atlas, rêve Alexis assis sous la varangue, un trait rouge indique en les soulignant les pays qui appartiennent à la France. L'île Bourbon appartient à la France. Moi aussi j'appartiens à la France.²⁹⁰ » Les Blancs naissant à la Réunion sont considérés Français : « Des petits Français nés dans une île perdue au sud du globe²⁹¹ ».

Dans les romans analysés, la France est présentée comme l'incarnation parfaite de la civilisation. Lorsqu'on veut montrer qu'une action est particulièrement policée, on la juge Française. En parlant des mères des enfants noirs de l'École des frères, le narrateur du *Miracle de la race* décrit ainsi une scène : « [...] les mères [...] jouissent de la satisfaction de voir défiler les écoliers, [...] pas à pas et sages comme des enfants de France en leur tenue de société.²⁹² » Les fournitures scolaires sentent la France, les frères instruisent en pensant à la France.

²⁸⁹ [MR, 65]

²⁹⁰ [MR, 121]

²⁹¹ [MR, 65]

²⁹² [MR, 13]

De tous les endroits où aller, la France est le premier auxquels les gens « civilisés » des romans pensent, même s'ils sont originaires de l'Afrique ou de l'Inde. À Alexis, lui demandant laquelle des destinations il choisirait entre l'Inde et la France, Ramin, l'Indien, répond : « [...] s'il faut lever mon doigt, je dis : la France.²⁹³ » Les gens de couleur se sentent Français et collectionnent tout ce qu'ils peuvent provenant de la France. « Aucune image, venue de France, n'est perdue pour les noirs.²⁹⁴ » Et même, ils ressentiraient une plus grande fierté à être citoyens français que les colons, puisque pour les colonisés, cette fierté serait nouvelle. « Car ils se sentent Français autant que les fils de nos paysans. Et même plus vivement, affirmerai-je, car chez eux il s'y mêle une fierté nouvelle!...²⁹⁵ » L'idéalisation remarquable de cette attirance pour la France laisse entendre que tous les vrais bons colonisés veulent s'intégrer à la France et elle laisse dans l'ombre l'anticolonialisme qui commence à se disséminer, dans l'entre-deux-guerres, dans les colonies. L'amour de la France, partagé par les personnages et le narrateur, se traduit dans l'attachement à la langue française qui se doit d'être pure, sans tache de créolisation. Ce doit être une langue inspirée de la littérature française, littérature qui enflamme le cœur d'Alexis pour ce pays qu'il n'a jamais vu, mais qu'il imagine à travers les livres.

Le jeune homme, en devenant employé au service des Travaux Publics, obtient une grande reconnaissance sociale, puisqu'il devient fonctionnaire aux colonies. Car, « pour tout créole, qui souffre de ne point aller en France, appartenir au Gouvernement c'est se rattacher plus étroitement à la Métropole²⁹⁶ ». Et le *Miracle de la race* se clôture par un

²⁹³ [MR, 112]

²⁹⁴ [MR, 133]

²⁹⁵ [MR, 295]

²⁹⁶ [MR, 195]

hymne à la France et la civilisation qu'elle représente. « De cet amour mystique du jeune créole pour la terre si lointaine, pour l'invisible Patrie dont le rayonnement, comme celui des étoiles, par delà les espaces, éveille l'âme..., de sa pure lumière nous élève d'entre les populations aux instincts obscurs, Balzamet chérissait la France.²⁹⁷ »

3.6. Religion catholique.

Les romans étudiés sont truffés de remarques visant à démontrer la supériorité de la religion catholique par rapport à toutes les autres. Elle est d'abord celle des civilisés, comme le remarque la nénaine Aglaé : « Mais Ramin n'est pas assez civilisé. Il suit la religion des Malabares.²⁹⁸ » Les autres religions, musulmane ou de l'Inde, sont constamment dénigrées. Le frère Hyacinthe insinue d'ailleurs que les autres ethnies ne seront égales aux Blancs que lorsqu'elles auront adopté le christianisme.

Mais dans vos pays, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, on a conservé sur la classe noire, même après l'émancipation, les sentiments avec lesquels on la rabaisait au temps de l'esclavage. Ce déplorable aveuglement rend plus difficile notre œuvre qui est de la préparer à prendre une conscience chrétienne, sans violence, humblement, de son égalité naturelle avec les blancs. Et cette œuvre est l'esprit de la religion et l'esprit de la France la plus pure, la plus généreuse qui nous la dictent...²⁹⁹

Le christianisme est associé aux Blancs, alors que la sorcellerie est associée aux Noirs. Plusieurs crimes scabreux sont commis dans *Ulysse, Cafre* au nom de la sorcellerie. L'Église s'oppose fortement à celle-ci et tente de convaincre ses ouailles de l'horreur de cette pratique. Mais cette superstition contamine les Blancs, car « [...] plus d'une des

²⁹⁷ [MR, 312]

²⁹⁸ [MR, 95]

²⁹⁹ [MR, 87-88]

familles blanches qui fraternisent avec les noirs sont tombées jusqu'à croire aux sorciers!... L'*instruction seule* peut empêcher la Réunion de devenir un foyer de superstitions comme Haïti!³⁰⁰ »

Dans *Ulysse, Cafre*, où la trame est basée sur la dichotomie sorcellerie/religion catholique, le Père Michaël des Vaysseaux souligne que les Blancs, devenus superstitieux en adoptant certaines pratiques de sorcellerie, trahissent la France et tous les efforts que leurs ancêtres ont faits pour civiliser, coloniser les autres races. La pratique de la sorcellerie est donc anticoloniale, anti-Française. Pour combattre « le mal », on doit d'abord l'extirper des maisons des Blancs et par l'exemple, la douceur, la persuasion, l'éradiquer de la case des Noirs où elle cache sa racine. En pratiquant la sorcellerie, les Blancs ont perverti le devoir de civilisation de la France : au lieu d'imposer leurs valeurs aux races que l'on voulait dominer, ce sont eux qui ont adopté les leurs. La société créole doit donc remédier rapidement à cette situation, « *sinon de grands, de très grands malheurs sont suspendus sur notre tête à tous !* [...] la Sorcellerie avec ses sombres et vivaces ramifications se propagera partout, dominant la colonie et toute la société!³⁰¹ »

En se faisant baptiser, Ulysse ne fait pas qu'un serment avec l'Église, mais également avec la société incarnée par les Blancs. « [...] de même que vous allez contracter un engagement envers l'Église, vous contractez un engagement vis-à-vis de la Société des Blancs. Vous lui devez loyauté, assiduité et fidélité.³⁰² » Donc, Ulysse en se faisant baptiser doit s'assimiler aux mœurs des Blancs et servir ceux-ci. Par contre, les

³⁰⁰ [MR, 248]

³⁰¹ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 127]

Blancs devront lui offrir leur condescendance. « [...] mais la Société, elle aussi, contracte un engagement envers vous : aujourd’hui *plus que jamais*, elle vous doit bienveillance, assistance, bonté...³⁰³ » Ulysse, en se faisant baptiser, sent qu’il est devenu un citoyen français, ce qui est la reconnaissance ultime pour lui. « Ulysse, en restant simplement du côté des Blancs, a gardé son âme et voilà qu’il est passé citoyen!³⁰⁴ » Ceci dévoile ce qui peut sembler une ambiguïté puisque, autour de 1900, chez les républicains les plus radicaux, les tensions entre idéal religieux et idéal républicain sont très fortement opposées en France. Donc, pour ceux-ci, jamais l’idée de devenir citoyen français par la grâce du baptême ne serait envisageable. Or, contrairement à ce qui se produit dans la métropole, dans les colonies, État et Église fraternisent dans le colonialisme. La famille des Vaysseaux illustre très bien cette absence de tension dans les romans des Leblond, puisque les frères vivent dans une cohésion parfaite, alors que l’un représente l’Église et que l’autre représente l’État, par le truchement de la loi.

4. LA PAROLE

De tous les romans des Leblond, *Le Miracle de la race* est sans doute celui dans lequel se trouvent posés avec la plus grande insistance les problèmes de la langue (français, créole) et du discours.

Mise en scène de la parole des personnages, langue(s) employée(s), commentaires qui s’y rapportent, inscrivent le roman en bonne place dans le large intertexte ethnocentriste-humaniste-jacobin qui, dès avant la révolution française, mais surtout depuis cette époque, exalte les qualités de la langue

³⁰² [UC, 224]

³⁰³ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 224]

³⁰⁴ [UC, 225]

française et son rôle prépondérant dans l'accomplissement de la “mission civilisatrice” de la France.³⁰⁵

La parole s'inscrira donc dans une stéréotypie se dégageant et définissant encore une fois les différentes races. Le discours du Blanc s'opposera de façon binaire à la parole (ou plutôt à l'absence de parole) du Noir, tandis que la parole du Métis se distinguera par la mixité du français et du créole.

Lorsqu'on étudie les formes discursives, on se rend compte que les formes prédominantes du discours rapporté sont le discours direct et le discours narrativisé. La première forme permet de mettre en évidence les particularités langagières des personnages, sous le couvert de l'objectivité. « [...] simulacre d'objectivité, bien entendu, puisque la parole ainsi tenue à distance affiche ouvertement les stigmates dont elle est affectée³⁰⁶ ». Le discours direct permet donc de montrer la grossièreté du langage des Métisses comme Mme Liessaint, les erreurs de langage des petits noirs, soulignant leur infériorité, les zozotements des Métisses, pour montrer leur sensualité ou encore, l'emphase ridicule des discours de M. des Croiselles. Il permet aussi de montrer l'élégance de la parole des Créoles « des hauts » ou des différents mentors d'Alexis, qui se caractérise par une parole souple, claire et amoureuse de la belle langue.

³⁰⁵ M. Carayol, « La mise en scène de la parole dans *Le Miracle de la Race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, op. cit., p. 133.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 144.

4.1. La parole du Blanc

La parole du Blanc sera différente selon la classe sociale à laquelle il appartient. Mais, en général, elle s'oppose diamétralement à la parole du Noir. Le discours du Blanc crédible, c'est-à-dire celui représentant les valeurs de la nouvelle race créole représente le génie français, « en phrases d'un français limpide où coule toute la pensée³⁰⁷ ». Le corps est dissocié de la parole, ce qui évoque une maîtrise de soi, l'esprit contrôlant le corps : le Blanc appartenant à la bonne société n'obéit pas à ses pulsions. Le dialogue entre Blancs de ce niveau social élevé est une communication pleine qui contient des sujets d'ordres esthétiques, moraux, politiques ou intellectuels. Jamais ils n'ont des conversations creuses. Surtout, ils ont une parole individuelle et une vie psychique intérieure. Alexis, par exemple, offre un bel exemple de discours intérieur et les extraits suivants le montrent bien :

Les longs yeux noirs, qu'on sentait aggravés de projets intérieurs [...].³⁰⁸; Dans les récréations, en classe, à la chapelle, Alexis passait son temps à imaginer [...] »³⁰⁹ ; Mais à de tels dénouements en triomphe de ces pièces intérieures où Alexis se donnait le beau rôle, aucune palpitation d'espoir fiévreux! Cette faculté de rêve chez lui se régularisait en une force vitale qui prenait la pulsation calme de la santé.³¹⁰

Le provincial d'outre-mer n'a pas cette tenue langagière. M. Jouvence des Croiselles gesticule en « apostrophant l'air de son bras »³¹¹, se vante, ponctue son discours de latin, soulignant son côté rétrograde, et s'emporte, lorsqu'il réprimande un domestique, en lui allongeant un coup de pied. Le contenu de son discours est fat et ses « sentences,

³⁰⁷ [MR, 90]

³⁰⁸ [MR, 16]

³⁰⁹ [MR, 89]

³¹⁰ [MR, 90]

claquantes comme des oriflammes, par toute l'île devenues célèbres, pavoisaient la carrière de M. Jouvence des Croiselles.³¹² » Quant aux tantes d'Alexis, leurs propos se confinent à la méchanceté, à la mesquinerie et à la pingrerie.

La parole du petit Blanc a la particularité d'être semblable à celle des non-Blancs, pour souligner qu'ils ont passé la frontière où le déclassé devient assimilé aux gens de couleur. Dans leur déchéance, ils utilisent une parole similaire à celle qu'on octroie aux indigènes. La description des Blancs acculés à la misère qu'Alexis emploie pour ses travaux l'illustre bien : « Ils balbutiaient une prière sournoise et inintelligible³¹³ » Et comme eux, ils parlent une interlangue : une parole entremêlée de français et de créole. Léon, la personnification du petit Blanc, s'exclame : « [...] J'étais toujours fourré à la boutique-Chinois!.

4.2. La parole du Noir

La parole du Noir est caractérisée par sa quasi-absence. Ce sont habituellement des cris, des injures ou des insultes, qui sont souvent suppléés par des gestes brutaux incontrôlés. « Avec des hurlements de guerre qui déchiraient les feuillages, [...] des escouades de négrillons [...] se précipitaient, [...] mettaient à la presse quelques-uns des leurs contre un tronc rugueux, s'écrasaient contre un mur.³¹⁴ » La bouche qui déclame est

³¹¹ [MR, 106]

³¹² [MR, 58]

³¹³ [MR, 214]

³¹⁴ [MR, 36]

généralement laide : « lèvres en gouttières³¹⁵ », « lippe rosâtre³¹⁶ » ou « langue râpeuse de perroquet³¹⁷ ». Lorsque il y a parole, elle n'est pas introduite par des verbes déclaratifs, mais plutôt par des verbes sémantisés décrivant des actes langagiers brutaux : crier, hurler; ou habituellement réservés aux animaux : grogner, jacasser, piailler; ou encore désagréables : lamenter, grincer ou supplier.

Les Noirs n'ont de parole individuelle que pour insulter ou pour rapporter une parole blanche portant tous les stigmates de la déformation. Sinon c'est une parole collective que l'on entend : ils crient tous ensemble, émettent des grognements sourds ou encore se lamentent en cœur. Lorsqu'ils approchent Alexis pour la première fois à l'école des Frères, tous crient ensemble, ne formant qu'une voix de toutes leurs bouches. « Cher Frère?... mon cher Frère?... A cause qu'il ne vient qu'à cette heure à l'École des Frères? A cause de sa famille est tombée d'un coup dans la baptiste-cafre? – À cause il ressemble à un cacatoès enrhumé?³¹⁸ »

Cet extrait montre bien l'interlangue parlée par le non-Blanc. Jamais il n'y a de créole pur dans les deux romans. La personne de couleur parle un mélange de créole, au niveau des structures et du vocabulaire, et de français. Plus le sujet est noir, moins son français est pur. La sœur aînée de Nello qui est Noire, alors que l'autre est Blanche, a une parole beaucoup plus teintée de créole que sa cadette, qui n'utilise ce type de langage que pour se moquer des Noirs ou pour créer un effet d'intimité, puisque le créole permet de

³¹⁵ [MR, 45]

³¹⁶ [MR, 42; 109]

³¹⁷ [MR, 84]

³¹⁸ [MR, 38]

tutoyer. « Tâte un peu salade mangues vertes, fit-elle, usant du langage créole qui permet de tutoyer.³¹⁹ » Le petit Blanc bien déclassé et assimilé par les autres races aura également un langage parsemé de créole.

En donnant aux non-Blancs ce mélange de créole et de français, les Leblond leur enlèvent leur langue propre, le créole, pour ne leur laisser qu'une langue impure, se rapprochant davantage du français s'ils sont assimilés et d'un sabir, s'ils ne le sont pas. Bref, on leur enlève toute forme d'identité.

Face au français mis en scène, parfois avec une certaine ostentation, dans les dialogues, ces derniers exhibent une interlangue dans laquelle le dosage des structures et surtout du vocabulaire créoles qui viennent s'engluer dans le français, varie moins avec la situation des interlocuteurs qu'avec la couleur de leur peau et leur degré d'assimilation aux Blancs, suivant le principe de "naturalisation" cher à l'idéologie coloniale.³²⁰

4.3. La parole du Métis

Contrairement aux Noirs, les Métis ont une parole individuelle, avec un contenu. Et comme nous l'avons spécifié auparavant, plus le sujet est assimilé ou a la peau blanche, et plus son langage est près du français pur. Par ailleurs, au niveau du langage, la femme mulâtre est davantage dépréciée que l'homme. Les verbes introduisant la parole nous permettent de juger négativement la voix, donc le médium par lequel se rend le message. La femme vocifère, a une voix sifflante, chétive, qui supplie. Le cas de Mme Liessaint est éclairant : elle crie, gronde « sa voix grinçait de joie. [...] les jurons de toutes les couleurs,

³¹⁹ [MR, 204]

³²⁰ M. Carayol, « La mise en scène de la parole dans *Le Miracle de la Race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, op. cit. p. 155.

de toutes odeurs et de toutes races, faisaient éruption par la bouche, [...]. La bouche écumante, ivre des injures qui se pressaient dans sa tête furibonde, elle bégaya, [...].³²¹ » Et Nello, malgré son niveau de langage et son éducation de Blanche, a une voix sifflante. « L'insolence des mulâtresses, contenue par la bonne éducation du couvent, sifflait dans sa voix fraîche.³²² » Ces voix stridentes impliquent un manque de maîtrise de soi; les sifflantes, la méchanceté ou la ruse; et les implorantes, la surnoiserie.

La parole de la Métisse se confine aux babillages, verbiages, moqueries, méchancetés ou commérages. Nénaine ne cesse de bavarder. « Pour Nénaine, le bavardage était la prière perpétuelle par laquelle elle exprimait à l'univers sa reconnaissance d'exister. Elle causait, causait, pour se sentir vivre [...]³²³ » Ce flot de paroles souligne à la fois leur insolence, leur superficialité et la vacuité de leur esprit.

Alors que la parole du Métis, du moins celui qui a réussi grâce à l'assimilation, a des caractéristiques complètement différentes. Elle se distingue par sa rareté, mais toujours à propos, et par un français impeccable. Ils sont timides et osent à peine parler. M. Izabel conserve un

[...] mutisme d'esclave, comme un inéluctable atavisme, à mesure que l'étude émancipait son intelligence, entravait son cœur. [...] ce fut cette froideur scrupuleuse, cette réserve figée dans le respect des blancs qui, en gênant d'abord ses supérieurs, peu à peu séduisirent leur affection.³²⁴

³²¹ [MR, 179-181]

³²² [MR, 235]

³²³ [MR, 92]

³²⁴ [MR, 199]

Ce mutisme ou cette réserve devant le Blanc suppose qu'il leur doit le respect et la reconnaissance, puisque, implicitement, ce serait grâce à la bonté du colon qu'il a pu s'élever socialement.

Les épithètes caractérisant leurs voix sont également complètement à l'opposé de ceux définissant celles des Métisses. La voix est douce, faible, il a la parole traînante, il murmure... D'une voix douce, timide. M. Liessaint, lorsque sa femme lui jette plein d'injures au visage, ne lui répond que timidement, à voix basse et contenue, soulignant sa faiblesse et son désir de ne pas faire d'esclandre. « “ -Chut!... Chut!... Éléonore! – murmura M. Liessaint,- je venais seulement prendre la potion d'éther. ” La faiblesse de la voix avec laquelle il la suppliait révolta Mme Liessaint autant qu'une demande de pardon.³²⁵ » Le mutisme incarne également la faiblesse. M. Izabel, alors que sa fille Nello vient de faire un scandale et qu'il en est mort de honte, « a les mâchoires contractées à ne pouvoir plus parler, les yeux fixés sur sa fille comme s'il manquait de courage pour regarder personne d'autre.³²⁶ »

Cette ambivalence entre l'homme et la femme métis vient troubler la transparence de l'altérité construite par la figure de l'inversion. Le métissage introduit dans la parole comme dans les autres domaines une opacité dangereuse pour l'intelligibilité; chez les hommes, le mélange des sangs semble être positif, alors que chez la femme, cela semble négatif. Peut-être parce que la femme est vue comme une tentation auprès des hommes

³²⁵ [MR, 179-180]

³²⁶ [MR, 244-245]

blancs, qui de ce cette façon briserait la pure lignée blanche, alors que l'homme, décrit comme un indigène type, est un allié du colon dans son désir de conserver l'hégémonie.

L'étude du système des personnages et des narrateurs présents dans *Le miracle de la race* et *Ulysse, Cafre*, nous permettent donc, par la démonstration de la stéréotypie qui l'informe et du système de hiérarchie raciale et sociale qui en découle, de déchiffrer le discours de Marius-Ary Leblond, discours allant de pair avec l'idéologie coloniale véhiculée en France à la même époque. Toutefois, comme nous avons pu le voir, ici et là, un certain nombre de tensions voire de contradictions hantent les romans et viennent d'une certaine manière troubler l'idéologie. C'est ce que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 3 – LE TRAVAIL DU TEXTE

1. LE PARATEXTE

1.1. *Le miracle de la race*

L’analyse du paratexte du *Miracle de la race* se limitera à l’étude du titre, puisque l’ouvrage ne comporte ni dédicace ni préface. Le titre, qui est de type thématique littéral, présente à la fois le personnage principal et le sujet du roman. Le miracle de la race est personnifié par Alexis Balzamet qui, en surmontant les obstacles parsemant la route de son enfance le menant vers sa vie d’adulte, crée un renversement de situation en devenant le guide du peuple créole. Le héros du roman représente ainsi la résurrection de cette « race » blanche. Le lexème « race » nous indique que le récit aura un aspect ethnographique. Il est intéressant de noter que dans les pages de garde de certains ouvrages des Leblond, les titres de leurs romans parus comprennent des sous-titres, qui ne sont pas présents dans les propres livres, et ces sous-titres donnent également une perspective ethnographique aux récits.³²⁷

³²⁷ Par exemple, dans la page de garde de leur essai *Le roman colonial*, on a ajouté des sous-titres à leurs différentes parutions : « *Le Zézère, amours de Blancs et de Noirs*; *Les Sortilèges, romans de l’Indien, du Chinois, du Malgache, du Cafre*; *L’Oued, roman des races en Algérie*; *Le Miracle de la Race, roman de la race blanche aux colonies*; *Ulysse, Cafre, roman de la sorcellerie*.

1.2. Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir

1.2.1. Titre

Le paratexte du roman *Ulysse, Cafre* recèle davantage d'éléments à étudier, et ce, à tous les niveaux. En effet, le titre, la dédicace et la préface sont riches de sens. Tout comme le titre, qui contient deux parties, l'analyse se divisera de la même façon. *Ulysse* fait bien sûr référence au héros d'Homère, puisque « le voilà courant les routes comme le Grec, dont il porte le nom, les mers. Odyssée à la fois pathétique et lamentable, où, du moins, s'épure et se fortifie son âme dans l'épreuve.³²⁸ » La seconde partie du titre, *l'histoire dorée d'un noir*, renvoie à *La Légende dorée* de Jacques de Voragine (1229-1298), qui relate la vie édifiante des saints. Cette référence constitue un indice, entre autres, que le roman des Leblond était destiné au plus large public possible, puisqu'il peut être aussi considéré comme de la littérature jeunesse. John Charpentier l'avait noté puisqu'il parle dans son compte rendu d'une « naïveté voulue d'imagerie édifiante³²⁹ », qui est un trait principal d'une certaine littérature pour les jeunes. Il s'agit d'un « didactisme moral qui n'avait cessé de se manifester dans les innombrables récits ou petits romans éducatifs, souvent d'inspiration religieuse, destinés expressément à la jeunesse.³³⁰ » Selon Joaquim Schultz, le didactisme moral présent dans *Ulysse, Cafre* décrit « tout à fait ce racisme patriarchal qu'on trouve dans la littérature enfantine et de jeunesse

³²⁸ John Charpentier, « Ulysse, Cafre ». *Mercure de France*, Paris, T.CLXXI, 1^{er} juillet 1924, p. 199.

³²⁹ *Ibid.*, p. 199.

³³⁰ Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse*, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je », Paris, 1981, p. 92. Cité dans Joaquim Schultz, « Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans *Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial. (Suite)*, Paris, L'Harmattan, 1990, p 117.

jusqu'aujourd'hui.³³¹ » Mais cette moralité chrétienne n'est pas la seule caractéristique permettant de décrire ce roman comme étant pour la jeunesse : c'est un roman d'aventure dont l'action se déroule dans un pays lointain et exotique et les éditions Mame, maison spécialisée en littérature enfantine et de jeunesse, l'ont fait paraître en 1940 dans sa « Collection pour tous », collection destinée surtout aux jeunes lecteurs.

1.2.2. Dédicace

Le roman est dédié à Raymond Poincaré, président de la République de 1913 à 1920 et qui a été reçu à l'Académie française en 1909.

A
MONSIEUR RAYMOND POINCARÉ
Cher Monsieur Poincaré,
Depuis longtemps nous désirions vous dédier un de nos livres en modeste témoignage de notre admiration : posant le problème urgent de la Race Noire devant la Civilisation des Blancs, celui-ci nous a semblé le plus digne de vous être présenté.³³²

En dédicaçant le livre à un ancien président de la République, les Leblond font de la propagande afin d'attirer l'attention de Poincaré, en particulier, et des politiciens, en général, sur « le problème urgent de la Race Noire devant la civilisation blanche ». Et fort probablement sur la colonisation et la production littéraire qui en découle. Raymond Poincaré répond parfaitement au choix intéressé des Leblond puisqu'il est à la fois académicien et politicien. Ce sujet de la représentation de la race noire dans une œuvre romanesque et devant « la civilisation blanche » intéresse les auteurs de *Ulysse*, *Cafre*

³³¹ *Ibid.*, p. 117.

³³² [UC, dédicace.]

depuis le début de leur carrière littéraire, puisque, dès 1900, ils font paraître un article dans le *Mercure de France* concernant ce thème.

On se préoccupe beaucoup depuis nombre d'années, de la question noire. Ce n'est plus seulement un problème réservé aux spécialistes ou aux *authoresses* des pays "nouveaux", des Aphra-Behn et des Beecher-Stowe aux Olive Schreiner, ce devient un sujet constant d'articles et de conversations en tous milieux (...). Des incidents de la guerre sud-africaine, des événements récents survenus aux Mascareignes ou aux Antilles obligent à une étude plus minutieuse de la rivalité des races noire et blanche. Et, comme la race française est de toutes les colonisatrices à la fois la plus généreuse et la moins autoritaire et que, avec des *façades* de despotisme administratif, elle respecte bien davantage l'indépendance et l'originalité des races, c'est dans les pays de domination (ou civilisation) française que le problème se pose le plus nettement et qu'on peut voir le plus clair³³³.

Nous pouvons déduire de cet extrait que, pour les Leblond, de tous les pays possédant un empire colonial, seuls les Français sont susceptibles de représenter cette rivalité entre les races en donnant une image juste et impartiale des Noirs. Pour ceux-ci, le plus habileté à le faire est l'auteur colonial français et blanc. D'ailleurs, jusqu'en 1920, ce ne furent que des auteurs blancs qui défendaient le domaine de la littérature coloniale. Mais René Maran, auteur antillais de race noire, vint changer la situation avec son roman *Batouala. Véritable roman nègre*, qui parut en 1921 et qui, au cours de cette année, gagna le prix Goncourt.

C'est alors qu'un écrivain noir surgit, avec un roman de qualité traitant des mêmes sujets que les auteurs coloniaux. Il lui était plus légitime de décrire l'âme noire. Ce fut un choc pour la littérature coloniale des blancs, et *Ulysse, Cafre* était certainement aussi une réponse au roman de René Maran. Les Leblond ont essayé de prouver qu'ils étaient capables de présenter, avec la plus grande authenticité, la vie et l'âme d'un Noir.³³⁴

Ainsi, depuis la parution de *Batouala*, il y eut un enjeu aussi bien pour la légitimité du rôle de la littérature coloniale, que pour celle concernant la parole d'un Blanc sur la condition

³³³ Marius-Ary Leblond, « La Rivalité des Races blanche et noire dans les pays de domination française », *Mercure de France*, Paris, Tome XXXIV, no 124, avril 1900, p. 89-90.

³³⁴ Joaquim Schultz, « Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans *Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial. (Suite)*, *op. cit.*, p 120.

des Noirs. Avec *Ulysse*, *Cafre*, les Leblond tentèrent en parti de montrer que les Blancs peuvent autant, sinon mieux que les Noirs, décrire l'âme indigène ou les contacts entre les races à l'intérieur des romans coloniaux. Or, le débat à savoir qui du Noir ou du Blanc est le plus apte à écrire un roman colonial fut limité, puisque René Maran fut le seul Noir à être reconnu dans ce type de littérature.

Par ailleurs, Marius-Ary Leblond, dans leur manifeste *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, au sujet du roman de l'Antillais, reconnaîtront son talent, puisqu'ils écriront :

De son côté, le roman colonial s'est développé avec force, et l'immense diffusion de *Batoula* ne lui est pas tant venue de sa préface polémique que d'une pénétration érudite de la mentalité et de l'érotisme des Noirs les plus primitifs de notre Afrique, dressés en un livre concis avec un style lucide.³³⁵

Dans un chapitre ultérieur, ils le mettront au même niveau que plusieurs écrivains coloniaux louangés, dont Robert Randau. René Maran est alors considéré comme un écrivain colonial avéré.

Or, les véritables adversaires furent davantage les artistes de l'avant-garde qui promurent le courant primitiviste. Qualifié de « négrophilie », il influencera l'art moderne, que ce soit pour les arts visuels, la littérature, la musique et même la mode. Des artistes tels que Picasso, Cendrars ou Man Ray seront des tenants de ce mouvement³³⁶. Or, les primitivistes, donc l'avant-garde parisienne, sont diamétralement opposés au roman colonial qui, par ses valeurs, est associé à la bourgeoisie. Dans *Ulysse*, *Cafre*, les Leblond

³³⁵ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, op. cit., p. 7.

aborderont ce sujet dans un chapitre intitulé « La coulée », qui se présentera comme un manifeste violent contre ces modernes « négrophiles ». Nous en ferons l'analyse ultérieurement dans la section traitant du primitivisme. Il importe surtout, pour ce qui est du paratexte, de souligner dans quel contexte s'inscrit le traitement de la « Race Noire ». En s'affiliant dans la dédicace à un ancien Président de la République, les Leblond s'inscrivaient implicitement en faux contre les primitivistes, défendaient l'œuvre colonisatrice de la France, en plus de manifester l'hétéronomie de leur légitimation : là où la plupart des écrivains de l'époque inscrivent dans leurs dédicaces des filiations littéraires, ils reprennent eux la désuète tradition de la dédicace au « Prince »...

1.2.3. La préface

La préface *d'Ulysse, Cafre* oppose un extrait du *Code Noir*, stipulant l'obligation des colons de baptiser et d'instruire les Noirs, et de punir tous les contrevenants, colons compris, à un extrait d'un manifeste, écrit par les « Noirs du Monde³³⁷ ».

A vous présents et à venir salut! Savoir faisons :

Comme nous regardons dans l'établissement de toute nouvelle colonie particulièrement la Gloire de Dieu, en procurant le Salut de ses habitants Indiens, Sauvages et Nègres, tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la religion Catholique, Apostolique et Romaine, à

³³⁶ Voir à ce sujet l'ouvrage de Petrine Archer-Straw, *Negrophilia; Avant-Garde Paris and Black Culture in the 1920s* et l'article de Jean-Claude Bachère, « Fortunes de la littérature coloniale dans l'avant-garde française (1914-1939) »

³³⁷ Le premier congrès Pan-Africain eut lieu à Paris en 1919. Celui-ci se trouvait au sein de la Conférence de la Paix, alors que l'on tentait de faire le point sur la situation mondiale, après la Grande Guerre. Le congrès était composé des représentants des sociétés noires de plusieurs pays, qui revendiquaient une équité dans chacune de leurs nations respectives. Ces « Noirs du monde » sont « Africains ou d'origine africaine, représentant les principaux groupements de race noire épars sur la surface du globe, tels que ceux des colonies anglaises, françaises et portugaises de l'Afrique, du Congo Belge, de l'Union Sud-Africaine, des Etats-Unis, des Antilles, de Haïti, de l'Abyssinie, du Libéria. » John D. Hargreaves, « Maurice Delafosse on the Pan-African Congress of 1919 », *African historical studies*, vol. 1, no. 2.

peine de punition exemplaire : 1^o Enjoignons aux habitants qui achèteront des nègres nouvellement arrivés, d'en avertir le Gouverneur et Intendant des dites Iles dans huitaine au plus tard, lesquels donneront les ordres nécessaires pour les faire instruire et baptiser dans le temps convenable; 2^o Interdisons tout exercice public d'autre Religion, voulons que les Contrevanans soient punis comme rebelles et désobéissans à nos Commandemens. Défendons toutes Assemblées pour cet effet, lesquelles nous déclarons conventionnelles, illicites et séditieuses, sujettes à la même peine qui aura lieu contre les Maîtres qui permettront ou souffriront à l'égard des esclaves.

LOUIS XIV, par la grâce de Dieu, Roi de Navarre et de France, 1665 (le Code Noir).

“ CULTURE ET RELIGION : Pas de forme de religion imposée obligatoirement, ni une forme particulière de culture intellectuelle. Liberté de conscience. ”

Les NOIRS DU MONDE réunis en un CONGRÈS PAN-AFRICAIN à Paris, 1919.³³⁸

L'extrait signé par les « Noirs du Monde » et cité par les Leblond dans la préface fait partie des différentes revendications émises par les participants du premier congrès Pan-Africain, afin que soit résolue l'iniquité raciale les concernant. En citant cet extrait sur la liberté de religion et de culture, les auteurs ont voulu signifier qu'ils étaient au courant des doléances des peuples d'origine africaine. Ceci donne ainsi du poids à leurs écrits, puisqu'en comparant cet extrait du manifeste des congressistes noirs à un fragment du *Code Noir*, les Leblond montrent qu'ils comprennent à la fois la perception du mandarinat colonial et son pendant, celle des colonisés.

Or, le roman se chargera de donner raison au Code Noir en montrant qu'en laissant le libre choix aux Noirs, ceux-ci deviennent (ou restent) de mauvais citoyens français et ne peuvent ou ne veulent pas s'intégrer à la civilisation instaurée par les colons. On doit donc en déduire que pour remédier à la situation, tous les Noirs devraient être, comme stipulé

dans le Code Noir, « baptisés et instruits dans la religion Catholique, Apostolique et Romaine ». Ce faisant, les Leblond tentent de démontrer le devoir qu'a le colon d'éduquer et de convertir les indigènes pour que ceux-ci puissent, dans le meilleur des cas, atteindre le degré de civilisation du Blanc, sinon s'intégrer tant bien que mal dans cette société jugée supérieure.

Mais, en copiant un extrait du manifeste des congressistes du premier congrès Pan-Africain, on souligne une opposition entre le discours colonialiste catholique et eurocentriste et le discours anticolonialiste, émergeant des colonisés. Ainsi, déjà dans la préface, on pressent un débat : doit-on accorder aux Noirs l'instruction, la liberté ou l'égalité, bref, doit-on en faire des citoyens à part entière de la République? Ceci esquisse une ambiguïté présente dans le récit où, malgré le discours colonialiste dominant, on laisse place parfois à la parole de Noirs qui réclament une certaine liberté et qui dénoncent l'injustice. Ainsi, deux voix s'affrontent. Il y a celle de la Métropole, ancrée dans l'institution, représentée par l'État républicain, l'Académie française et l'Église catholique, et celle des colonisés eux-mêmes. Il est certain que les Leblond s'appuient nettement sur le discours colonialiste et l'histoire infère que celui-ci est le plus raisonnable, puisque le texte nous montre que le Noir est à la limite de la bestialité et de la sauvagerie. Mais, en laissant une place minime au discours anticolonialiste, le texte, dévoile ainsi une incertitude, une fissure dans une pensée qui se veut si lisse, si unidirectionnelle afin de mieux dominer.

³³⁸ [UC, I, II]

2. INTERTEXTUALITÉ

2.1. Ulysse et Télémaque

L'étude de l'intertextualité des deux romans analysés révèle la présence de deux héros sacralisés de la littérature. Pour *Ulysse, Cafre*, il s'agit bien sûr du protagoniste de *L'Odyssée* de Homère, et pour *Le Miracle de la race*, il est question du personnage éponyme de *Télémaque*, de Fénelon. Ces héros ont en commun un parcours initiatique, à travers duquel leurs âmes s'épurent et se fortifient par les épreuves, tout comme les protagonistes des Leblond. Les deux personnages principaux des romans étudiés devront découvrir leur espace natif, la Réunion, afin de révéler leur potentiel. Mais, parallèlement, ils nous font vivre l'aventure, l'ailleurs, le voyage. En faisant référence à Ulysse et Télémaque, les Leblond ne font pas qu'élever la portée des aventures vécues par ses héros : ils associent le roman colonial, en général, à une tradition prestigieuse et en font l'héritier et le Hérault de la grande culture, avec un renversement significatif. Au récit de l'aventure, du voyage, consacré par la culture occidentale, succède le récit du voyage de la culture occidentale elle-même.

Cette intertextualité dévoile également l'importance pour les Leblond de la « grande » littérature grecque et française, représentant ces civilisations que furent la Grèce antique et la France des Lumières. En effet, la postérité d'Homère est évidente puisqu'il « domine de toute sa hauteur la culture grecque. S'il fallait en donner une preuve matérielle, il suffirait de citer la masse des manuscrits (actuellement plus d'un millier) et des papyri homériques, dont le nombre dépasse de beaucoup celui de tous les autres

auteurs.³³⁹ » Par contre, Fénelon a quelque peu sombré dans l'oubli, mais « *Télémaque* a été pendant longtemps le livre le plus lu de la littérature française. De nos jours, après plus de huit cents éditions et traductions, cet ouvrage, bien que toujours assez connu, ne jouit plus d'une pareille vogue.³⁴⁰ » Et le simple fait que le personnage de Mentor ait donné un nom commun à la langue témoigne suffisamment de la popularité de *Télémaque*. Après un passage à vide au XIX^e siècle, alors que Bossuet a été exalté aux dépens de Fénelon, le début du XX^e siècle réhabilite l'auteur. « Il faudra attendre la fougueuse *Apologie de Fénelon* (1910) de l'abbé Bremond pour réhabiliter le théologien. Tout au long du premier demi vingtième siècle cependant, le *Télémaque* conserve des lecteurs fraternels, ce dont témoigne l'amusant pastiche d'Aragon (1920).³⁴¹ »

En écrivant *Télémaque*, Fénelon a comblé un vide de l'Odyssée, constituant une suite au quatrième chant. Les aventures du fils doublent ici celles du père, puisque les deux hommes reviennent au même moment dans l'île d'Ithaque. Aux épisodes homériques archiconnus - Calypso, les Lotophages, Polythème, Circé, Charybde et Scylla - s'ajoutent ceux que vit le jeune héros de Fénelon en compagnie de Mentor.

Dans les six premiers livres de *Télémaque*, ce prince et son vieux précepteur visitent successivement la dangereuse Sicile, l'Égypte où règne le bon roi Sésostris, la Phénicie gouvernée par le tyran Pygmalion, les îles de Chypre et de la Crête, royaumes, respectivement, de l'amour et de la loi, et enfin l'île de Calypso où Télémaque connaît sa première expérience amoureuse. Après avoir entendu, au septième livre, les récits sur la Bétique, véritable pays de l'âge d'or, Mentor et son disciple arrivent à Salente, le royaume d'Idoménée où Fénelon situe la deuxième moitié de son récit. Le futur roi y sera initié à l'art de régner et à celui de faire la guerre et la paix. Entre-temps, Mentor se consacre à sa fameuse réforme de la ville. Après la visite de Télémaque au royaume des Morts et la rencontre avec Antiope, sa future épouse, le jeune

³³⁹ Susanne Saïd, *Homère et l'odyssee*, Paris, Bélin, Collection « sujets », 1998, p. 5.

³⁴⁰ Henk Hillenaar, *Le secret de Télémaque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 5.

³⁴¹ François-Xavier Cuche, « *Télémaque* » entre père et mer, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1995, p. 265.

homme est prêt pour recevoir les dernières instructions de Minerve et aller retrouver sa chère Ithaque.³⁴²

Que ce livre soit le guide d'Alexis dans le *Miracle de la race*, roman d'apprentissage, est éclairant puisque *Télémaque* a été écrit pour éduquer le duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV. « *Télémaque* est ainsi le représentant le plus connu d'un genre oublié de nos jours mais qui sous l'Ancien Régime n'a cessé de produire des œuvres réputées : celui du *Miroir des princes*.³⁴³ » Quoi de mieux que *Télémaque* comme livre de chevet pour le futur roi des Créoles! Tel le héros de Fénelon, Alexis vivra plusieurs aventures à l'intérieur d'un voyage qui le formera, pour être le représentant du peuple représentant l'élite de la Réunion. Et de tous les héros célèbres de la littérature, celui qu'il préférerait à tous,

[...] c'était Télémaque! Il l'admirait comme un ami idéal, séduit jusqu'à le voir, jusqu'à l'imiter, par les gestes, les bonnes manières que laissent deviner la douceur, la sérénité, la souplesse de son langage. Il était heureux, comme d'une victoire personnelle, jusqu'à sourire d'aise, de la grâce que ce pur enfant de notre XVII^è³⁴⁴ siècle promène intacte, inaltérable, d'île en île, de cités en peuples barbares, de naufrages en captivités...³⁴⁵

L'analogie entre les deux romans est remarquable puisque, la trame de fond du roman mettant en scène Alexis semble être le calque pédagogique de *Télémaque*.

Plus que dans les combats, les naufrages, les emprisonnements, les "aventures de Télémaque" se vivent dans le cœur du héros éponyme, et l'itinéraire qu'il parcourt, au-delà du périple méditerranéen, est d'abord un itinéraire intérieur et moral. [...] Le *Télémaque* devient ainsi une vaste démonstration morale à la gloire de la vertu, dans laquelle le duc de Bourgogne apprend quelles qualités lui seront nécessaires pour régner et quels vices il devra fuir.³⁴⁶

De plus, l'ouvrage de Fénelon tente d'inculquer une façon de gouverner très paternaliste, que nous pourrions comparer aisément aux propos colonisateurs, également paternalistes,

³⁴² Henk Hillenaar, *Le secret de Télémaque*, op. cit., p. 6.

³⁴³ *Ibid.*, p. 6.

³⁴⁴ Bien que Grec... de l'Antiquité, sur le plan fictif.

³⁴⁵ [MR, 66]

³⁴⁶ François-Xavier Cuche, « *Télémaque* » entre père et mer, op. cit., p. 119, 120.

des Leblond. Ceux-ci prônent un colonialisme protecteur, où le Blanc doit aimer les peuples qu'il dirige. Et ceci, dans un principe républicain de liberté mais dans la mesure où les colonisés se plient à l'autorité du Blanc, sinon ce dernier devra sévir, puisque c'est son devoir de conserver la société dans un cadre bien organisé et bien hiérarchisé. Or,

[...] la politique du *Télémaque*, à la lettre, est un paternalisme. Comme Dieu-Père, le roi exerce amour et autorité sur un peuple soumis, pour lequel il nourrit un dessein bienveillant de bonheur. Comme Dieu encore, il respecte la liberté de chacun, mais, en bon père, il châtie le coupable qui a transgressé la loi, et les initiatives personnelles ne se déploient que dans le cadre qu'il a prévu à l'avance et organisé, si bien qu'en définitive chacun lui doit la vie- ou du moins ce qui lui permet de vivre. [...] L'amour paternel du monarque pour ses sujets transforme tout le royaume en une famille unie. [...] La soumission des enfants à leurs pères, comme celle des sujets à leur roi, n'est inscrite dans la nature que d'une façon seconde, par la nécessité de la vie en société et, dès lors, d'une organisation hiérarchique.³⁴⁷

Outre sa fonction pédagogique, *Télémaque* représente pour Alexis le génie de la langue française : « c'est qu'Alexis s'exprime comme *Télémaque*, en phrases d'un français limpide où coule toute sa pensée.³⁴⁸ »

L'analogie entre l'*Odyssée* et *Ulysse*, *Cafre* semble moins intéressante, puisque ce sont davantage les personnages figurant la religion catholique et la loi qui transfigureront le Cafre, que les aventures reliées à ses déambulations. Mais nous remarquons tout de même que les deux récits traitent du lien familial puisqu'il est question de retrouver le foyer, ou de le refonder, pour le héros des Leblond, en retrouvant le fils. De plus, en comparant l'*Ulysse* d'Homère, personnage rusé et intelligent par excellence, à un Noir plus ou moins stupide, mais au bon cœur, les auteurs semblent jouer sur l'opposition, le décalage ou même l'ironie. Mais le Cafre est plus qu'un pantin loufoque puisqu'il fait

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 185, 186.

³⁴⁸ [MR, 90]

figure de héros : une fois passé du paganisme à la foi catholique, Ulysse accomplit des actes courageux au nom de cette religion. Et comme le héros d'Homère, qui sauva ses compagnons de l'envoûtement de Circée, le Noir montre à ses frères qu'il est bon de se détacher de la sorcellerie et de prendre le droit chemin menant vers le catholicisme.

2.2. Littérature classique

Dans le *Miracle de la race*, en plus du *Télémaque* de Fénélon, on retrouve une pléthore de références aux œuvres classiques de la littérature française, gréco-romaine et bibliques. Ces renvois soulignent la grandeur de l'empire français, son génie et sa langue. « [...] les chefs-d'œuvre les plus élevés des Classiques et des Romantiques, autant que des palais de la Renaissance ou des cathédrales gothiques, manifestent le génie architectural et orfèvri [sic] de la France.³⁴⁹ » Cette abondance de références montre l'importance pour les Leblond de préserver leurs racines, et la langue qui en découle, afin de se protéger du créole, langue personnifiant le mélange ethnique, qui prend de plus en plus de place à la Réunion.

Pour son plaisir il lisait et relisait les *Choix* d'auteurs. Passionné d'orthographe, d'analyse grammaticale, feuilletant le dictionnaire comme un album, il aimait le mot pour lui-même, au point qu'il se parlait à lui tout seul pour parler français, [...].³⁵⁰

Certaines références latines sont aussi destinées à montrer l'importance du français, car, pour la société coloniale traditionnelle, l'enseignement du latin est la base d'une bonne instruction, puisque la langue de la métropole a pour source le latin. Qui plus est, une

³⁴⁹ [MR, 239]

éducation solide permet d'aller étudier les professions libérales en France. Voici l'introduction du cours de latin que M. Jouvence des Croiselles s'apprête à donner à Alexis.

Tout, mon ami, a dit Esope, est affaire de langue. C'est pure vérité en ce qui concerne l'idiome de Cicéron qui, seul peut-être considéré comme le sésame des carrières libérales! Car le français, sachez-le, n'est pas autre chose que du latin, le français c'est le *bâtarde* du Latin.³⁵¹

Pour ces anciennes familles de Bourbon, posséder une bibliothèque et se cultiver fait partie du patrimoine, range au sein de l'élite : « C'est de tradition : voit combien de familles possèdent les collections de livres précieux qu'on faisait venir de France au XVIII^e siècle : tout Voltaire! Tout Buffon! Tout Rousseau!³⁵² »

Alors qu'Alexis parcourt pour la première fois le centre de l'île, il rencontre un instructeur-maire, M. Le Breton, Français d'origine et habitant la Réunion depuis 25 ans. Cet homme lui proposera de faire la lecture à voix haute de certains classiques de Corneille et de Racine, comme *Horace*, le *Cid*, *Polyeucte*, *Cinna*, ou *Andromaque*, qu'Alexis apprit par cœur, « croyant réentendre en vers la voix de Télémaque...³⁵³ ». Ces lectures permettront au jeune Créole de se laisser « dominer par l'harmonieuse leçon de maîtrise, de calme, de savoir-vivre que composent la clarté des mots, l'ordonnance des dialogues, la symétrie du raisonnement.³⁵⁴ » Bref, de s'imprégner du génie français, dont la langue est, selon la vision classique traditionnelle, claire, logique et rationnelle. En outre, l'instructeur-maire est toujours heureux de rencontrer de jeunes gens instruits avec qui il

³⁵⁰ [MR, 66]

³⁵¹ [MR, 106]

³⁵² [MR, 238]

³⁵³ [MR, 223]

³⁵⁴ [MR, 222, 223]

peut s'entretenir de l'histoire romaine, puisque « la familiarité des grands hommes de la République antique consolait seule sa nostalgie de la patrie! D'une voix municipale, il parlait de Caton et de Tarquin comme de héros qui vivaient encore en Europe.³⁵⁵ » La littérature romaine sert ici à illustrer la nostalgie de la France, pays érudit qui est, tout comme l'était la Rome antique, un empire.

Aussi, on puise dans les classiques des extraits pour démontrer la valeur de la race créole. Le personnage de Fragelle, afin d'enrôler les Créoles pour aller joindre les troupes françaises se battant à Madagascar, cite Lamartine : « *Je n'ai jamais rencontré dans ma vie des créoles sans admirer ou aimer cette grande race qui associe en elle les vertus de deux ou trois continents!...*³⁵⁶ » Et, pour ces Créoles, ces paroles, ayant fleuri de la bouche d'un être aussi remarquable que Lamartine, ont leur pesant d'or!

C'est d'ailleurs ce Fragelle qui continuera de nourrir de littérature l'esprit d'Alexis. Et cet amour commun des belles lettres scellera leur amitié. Son jeune mentor lui fera découvrir des auteurs plus récents que ne l'avait fait M. Le Breton : Émile Zola, Michelet, George Sand, André Chénier, et son poète de prédilection, Alfred de Musset. Toutes les références à ces auteurs, tous les extraits retranscrits ont en commun de chanter la gloire et la beauté de la France. Or, ces extraits mettent davantage en exergue une littérature au service de la Nation, que la beauté d'une littérature classique :

Et *Jeanne d'Arc* de Michelet! Lu, relu comme une sorte de cantique des cantiques de l'Histoire nationale, ce fut la révélation, l'illumination de cette créature aussi légendaire que les nymphes de la Mythologie pour un jeune Français du monde austral : la *bergère de France!* [...] Au fils d'une île

³⁵⁵ [MR, 217, 218]

³⁵⁶ Caractères en italiques dans le texte. [MR, p. 289]

indienne George Sand ouvre les forêts d'Auvergne; [...] le peu qu'il y découvrit d'André Chénier, [...] ces vers qu'il récitait à Fragelle :

*France! Ô belle contrée, ô terre glorieuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse...
Et de Beaune et de l'Aï les rives fortunés,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées!...*³⁵⁷

Comme Alexis, qui développe peu à peu un amour très vif pour la littérature française, et plus spécialement pour celle qui célèbre la France, est un héros extrêmement positif, qui sert de « hérault » aux thèses des Leblond³⁵⁸, nous pouvons interpréter que la valorisation de la littérature française et l'abondante intertextualité dans le roman, sont présentes pour en faire le miroir, en creux, de la prétention du roman à la littérarité, de sa volonté d'afficher sa dimension littéraire.

3. AMBIGUITÉS.

3.1. Espace

Selon Jean-Claude Carpanin Marimoutou³⁵⁹, le roman colonial affiche sans complexe un vouloir structurel, à la fois idéologique et textuel, qui est celui de l'occupation d'un espace, ou plus précisément de l'inscription d'une race dans un territoire qui lui est propre, ou qui lui est dû. Dans le roman colonial, l'emplacement où l'action se déroule a son importance puisque c'est l'inscription, la prise de possession d'un territoire que l'on veut s'approprier et considérer comme nôtre, contrairement à l'exotisme, où le

³⁵⁷ [MR, 239-240]

³⁵⁸ Voir Philippe Hamon, *Texte et idéologie*.

³⁵⁹ Jean-Claude Marimoutou, « Quand le proche est plus lointain que le lointain : l'espace dans *Le Miracle de la race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, op. cit., pp. 163, 188.

territoire est un lieu de visite, où l'on ne fait que passer. L'espace conquis doit être partie prenante de l'identité de l'Européen qui s'y installe. Par ailleurs, la filiation littéraire réaliste revendiquée par les Leblond entraîne l'inscription de la narration dans un cadre spatial balisé, porteur des signes du social et le travaillant.

Les romans *Le Miracle de la race* et *Ulysse, Cafre* se déroulent sur l'Île de la Réunion, qui est représentée comme un lieu d'accomplissement du destin civilisateur de la race blanche. Mais la France reste l'espace de référence, le pays rêvé, l'espace réunionnais étant perçu par ses habitants comme l'image de la France éternelle et le gardien de ses intérêts coloniaux.

Dans le *Miracle de la race*, une des caractéristiques de la formation du jeune héros est son inscription dans l'exploration de la Réunion: sa découverte de soi se fait à mesure qu'il découvre la géographie de son pays. « Il aimait beaucoup la Géographie. En faisant rêver les enfants sur les pays « qu'ils sont appelés à voir un jour », elle leur tient à l'âme et à l'imagination; [...] elle développe leur avenir en belles couleurs.³⁶⁰ » Pour *Ulysse*, le *Cafre*, le processus est le même puisque sa formation est inscrite dans une déambulation similaire : la découverte de la bonté (représentée par le christianisme) se fait à mesure qu'il erre dans l'île afin de retrouver son fils. Mais le phénomène d'appartenance à un espace et le rôle de l'espace dans la formation de l'identité des personnages est plus présent dans *Le miracle de la Race*, aussi les analyses porteront-elles surtout sur ce roman.

³⁶⁰ [MR, 65]

Il n'y a qu'à observer à quel point Alexis voe un amour, voire un culte, à la Réunion pour remarquer l'importance que revêt pour lui l'espace.

Ses yeux montaient aux crêtes, puis redescendaient vers le littoral; [...] son cœur se gonfla de mystère et quelque chose de doux le forçait à se répéter en confidence : " C'est ici que je suis né... je suis... né! "³⁶¹

L'aboutissement de son apprentissage est révélateur puisqu'il devient fonctionnaire des Ponts et Chaussées, un arpenteur et un modeleur d'espace. Déjà, étant petit, il laissait présager son avenir, puisqu'à temps perdu, il s'amusait à dessiner des plans représentant l'économie et l'architecture de la société coloniale, tout en s'émerveillant du don de ses ancêtres à pouvoir bâtir une si grande cité dans un milieu jadis sauvage.

Ce qu'il dessinait pour son agrément au revers des cahiers, c'était le plan du quartier avec la position des principaux bâtiments : l'animation commerciale – magasins, dépôts, comptoirs - développée le long du port, l'organisation administrative encadrant la mairie et les pensionnats rayonnant autour de l'église. Toujours, au bout de ses méditations curieuses, comme l'œil découvre la mer au fond des rues, il croyait percevoir une raison lointaine, une autorité prévoyante qui, dans le passé, avait disposé le cadre d'une grande cité là où jadis, comme aujourd'hui encore à la Ravine-Blanche et à Manapany, les navigateurs devaient chasser le cabri sous des lataniers et des benjoins.³⁶²

En examinant les titres des chapitres, nous pouvons remarquer l'importance accordée au territoire, puisque la majorité renvoie à celui-ci³⁶³. Enfin, un autre aspect révélateur du poids imparti à l'espace est que, dans le roman, on ne relate presque jamais l'histoire des hommes de l'île de la Réunion, alors qu'on nous rapporte celle de la géologie de l'île.

Au premier abord, l'espace colonial semble construit sur une série d'oppositions qui le structure, ce qui paraît fonctionner comme une illustration pure et simple du discours

³⁶¹ [MR, 115]

³⁶² [MR, 122]

colonial classique, manichéen et sûr de soi. On oppose la nature sauvage aux espaces aménagés par l'homme, la ville à la campagne, le bord de mer au centre de l'île, les espaces clos aux espaces ouverts ou encore, les quartiers des Blancs à ceux des autres ethnies. Mais, rapidement, on voit poindre des zones ombragées, qui dénoncent l'instabilité, les bases vacillantes de la société coloniale traditionnelle de la Réunion.

Aux espaces organisés, aux jardins bien entretenus des colons, représentant l'ordre et la vie structurée de la bonne société de souche européenne implantée aux colonies, est opposée la nature luxuriante, illustrant soit la sauvagerie, soit les Blancs n'étant pas reconnus comme faisant partie de l'élite du colonat. L'exemple du jardin de M. Jouvence des Croiselles, provincial d'outre-mer, est éclairant.

Autant les parterres des maisons sur la rue, par la variété aimable de leurs fleurs, invitaient à entrer, autant le jardin de M. Jouvence des Croiselles, d'une verdure extravagante et ombrageuse, écartait le passant. [...] Toutes ces espèces sauvages qui ne croissent que dans la brume pour les oiseaux des hauts, M. Jouvence s'entêtait d'amour-propre à les acclimater en ville autour de lui.³⁶⁴

Ce jardin illustre l'impossibilité de la transplantation d'une nature sauvage dans un espace civilisé, donc de la mixité des schèmes sauvage et civilisé. Mais la nature luxuriante n'est pas là que pour dénoncer ce qui est à l'encontre des valeurs de la société coloniale traditionnelle. Elle révèle également les faiblesses, les échecs et la décrépitude de celle-ci. La nature, lorsque l'homme blanc échoue dans ses projets d'implantation et de colonisation, reprend ses droits. À mesure qu'Alexis découvre les terres centrales de l'île,

³⁶³ Par exemple, « Le bout du quartier », « Le jardin Malabare », « La grand'route », « Au pied du volcan », « Dans les bois », etc.

³⁶⁴ [MR, 105]

il voit plusieurs vestiges de plantations à l'abandon, dévorées par la nature luxuriante. Et il partage ainsi ses réflexions au narrataire :

Devant ces cimetières verts –en corniche sur la mer- de plantes acclimatées, greffées par les aïeux et retournées à l'état sauvage, nous avons, créoles, comme un émerveillement de pitié et un langoureux remords; ainsi que par une crainte superstitieuse des éléments, nous nous sentons incapables de défendre notre patrimoine contre la violence d'une nature qui de toute sa sève fait irruption autour des hommes; nous écoutons d'un cœur déshérité les tourterelles roucouler, ainsi que sur des tombes, autour des sucreries fermées s'écroulant sous les arbres.³⁶⁵

Quant aux territoires habités par les Blancs représentant les valeurs traditionnelles du colonat, ils contiennent également une grande part d'ambiguïté. Dès les premières pages, les endroits rappelant la France semblent être un espace rêvé, idéalisé, avec, par exemple, la pension Cébert. Ce lieu nous semble être l'endroit illustrant parfaitement les valeurs que le narrateur désire véhiculer. Or, à mesure que le récit avance, on sent un décalage, une fracture avec cette représentation. Ces espaces illustrent davantage la nostalgie de la France, vue comme un barrage au progrès, puisqu'elle représente les valeurs sclérosées. Cette France négative est perçue comme la déchéance de la société coloniale qui n'a pas su s'adapter au climat ou à la vie coloniale. Comme le montre cette métaphore : « Mais la pluie des Tropiques avait déteint partout en jus de tabac le ciel de France, gondolé sous le vent des cyclones. Aux heures des repas, des lézards lépreux y zigzaguaient en crissant! »³⁶⁶ L'espace rêvé serait un endroit civilisé par des mœurs européennes, mais aménagé selon le climat et les spécificités propres à leur colonie; il se voudrait donc davantage Créole que Français.

³⁶⁵ [MR, 212]

³⁶⁶ [MR, 144]

Une autre opposition semble au premier regard binaire, celle que l'on fait entre la ville, située sur les rivages de la mer, et la nature sauvage du centre de l'île. La ville, on l'aura compris, représente la civilisation coloniale et le centre de l'île, l'absence de civilisation. D'ailleurs, la seule référence à l'histoire de la Réunion relatée dans le roman est celle du marronnage, racontant de quelle façon les esclaves se sont rebellés en s'enfuyant dans la nature luxuriante du centre de l'île, et comment les colons durent les chasser³⁶⁷. On associe ainsi le centre de l'île à la rébellion des esclaves, et, par extension, à la sauvagerie illustrée par la violence de la révolte des « marrons ». À la dichotomie ville et campagne, on oppose également la vivacité de la ville à la somnolence de la nature.

À mesure qu'on s'éloignait du rivage, la palpitation de la terre créole devenait plus somnolente [...]. Miel-vert des arbres et du soleil, essence des fruits et des épices, sombre liqueur de la campagne tropicale distillée par le silence, comme un grand baume tranquille d'odeurs, ces parfums assoupissent l'esprit et l'endorment dans la mélancolie.³⁶⁸

Mais, sous les apparences d'une dichotomie, cette opposition n'est pas si nette qu'on peut le supposer. En effet, l'édén de l'utopie coloniale du peuple élu, les Créoles, se trouve en plein cœur de l'île, dans cette nature sauvage. Le récit se chargera de renverser les assertions stipulant que l'élite de la société coloniale, ainsi que les valeurs conventionnelles s'y rattachant, se trouvent dans les villes côtières. Rapidement, on entre dans un terrain trouble. Ce qui semble à première vue un encensement des normes sociales coloniales françaises devient un réquisitoire. Au début du roman, on semble vanter les espaces coloniaux clos, que ce soit physiquement ou temporellement. On porte aux nues la pension Cébert, qui est l'espace fermé par excellence. Il n'y a aucun mélange entre les races et c'est le lieu qui tient le fort des valeurs coloniales ancestrales et républicaines. Le

³⁶⁷ Voir annexe 1.

but ultime de cette éducation est soit de préparer les enfants à étudier dans la métropole, soit d'en faire des fonctionnaires, donc des représentants de la République dans cette région française d'outre-mer. Or, on découvre que cet univers est désuet, que des postes de fonctionnaires, il n'y en a pas assez, que les jeunes se rendant à la métropole n'en reviennent pas et que le Blanc doit avoir un contact minimal avec les autres ethnies pour pouvoir mieux les contrôler. C'est ce que le récit nous fait comprendre lorsqu'Alexis, ayant obtenu le poste de fonctionnaire qu'il convoitait tant, sent qu'il n'a pas accompli pleinement son destin. Il le comprend lorsqu'il fait son périple au centre de l'île, dans « les hauts ». Et il sait maintenant que ceci est l'avenir de tous. Fragelle l'indique bien lorsqu'il dénonce la pauvreté des Blancs du littoral, c'est-à-dire des villes, et que pour s'en sortir, ceux-ci devront faire comme les habitants des « hauts ».

[...] autant les gens du littoral vous attristent en pleurant fièvre et pauvreté comme des Malabares, autant cette souche de petits blancs des hauts vous fouette le cœur!... Il n'y a pas à s'y tromper : voilà le pur sang de notre race! Voilà notre réserve intacte pour l'avenir!³⁶⁸

L'avenir du Créo se situe dans un espace sauvage, que l'on doit bien sûr mâter, où le travail de la terre et du bétail est l'avenir, contrairement au métier de fonctionnaire, tant loué par la pension Cébert et le monde colonial traditionnel qu'elle représente. Le fait qu'Alexis échappe à cet espace inscrit sa différence, et proclame le miracle de la race blanche aux colonies, plus forte lorsqu'elle développe ses potentialités dans l'espace vierge qu'elle arrive à occuper, que lorsqu'elle singe la métropole, ce qui ne peut conduire qu'à sa dégénérescence. Déclin de la race blanche représenté par les citadins du littoral qui, mis à part quelques exceptions, sont finalement, soit des provinciaux d'outre-mer, aux mœurs et valeurs sclérosées dans la nostalgie de l'âge d'or de la colonie, dégénérées par l'indolence

³⁶⁸ [MR, 211, 212]

du climat, et souillées par le contact interracial, soit des petits Blancs ayant subi l'assimilation inversée en côtoyant les différentes ethnies présentes dans les villes côtières.

Les terres en friche du haut représentent l'édén, le renouveau permettant à la race créole de continuer la colonisation mise de l'avant par leurs ancêtres, mais sur de nouvelles bases. Tout dans ce territoire représente le renouveau pour Alexis. Le climat est frais, les terres sont vierges et le peu de gens qui y habitent représentent un peuple simple certes, mais pur, que ce soit aux niveaux du sang et de l'âme, un peuple qui n'a pas été altéré par des promiscuités interraciales. Fragelle décrit ces Créoles ainsi :

Et quels braves frères! Ça a des pattes jaunes, mais le cœur est plus propre qu'un galet de rivière; ça bégaié du bout de la langue, mais le fond du sentiment est toujours clair comme l'eau de roche! [...] Et puis c'est resté bon et hospitalier comme nos premiers parents dans l'île!...³⁷⁰

Notons que le terme « Créo » est employé beaucoup plus souvent à partir du moment où Alexis pénètre et découvre les « hauts » qu'auparavant dans le récit, indiquant que ce mot est davantage associé à la renaissance de ce groupe racial qu'à sa définition première, qui est « Blanc né aux colonies ».

Mais il ne suffit pas au Créo d'agrandir son espace par l'intérieur avec les « hauts ». Il s'étend vers l'extérieur en conquérant une partie de sa voisine, Madagascar³⁷¹.

A partir de ce jour, Bourbon³⁷² seul, toute petite île de Français perdue dans la mer des Indes, a veillé, a travaillé sans faire de tapage dans les intérêts de la France; elle a envoyé des braves planter à Sainte-Marie, planter aux îles

³⁶⁹ [MR, 290]

³⁷⁰ [MR, 290]

³⁷¹ Voir annexe 2 pour l'Histoire de Madagascar

³⁷² La Réunion fut d'abord dénommée Bourbon par les Français, lorsqu'elle devint possession française en 1638. Elle a pris son nom actuel en 1793. « Dans notre plus vieille colonie de l'Océan Indien que la royauté couronna du titre de Bourbon, que la Révolution, en mémoire d'une de ses glorieuses assemblées, baptisa Réunion, que Napoléon, né en une île, décora du nom de Bonaparte [...] » [MR, 293]

Comores, planter sur la Grande Côte! Et, au bout du compte, à force de planter, elle s'est implantée à Madagascar...³⁷³

Le Créole tient d'ailleurs à ces terres, puisqu'un chapitre, « Les volontaires », a pour sujet l'enrôlement des Réunionnais dans les troupes françaises envoyées à Madagascar en 1895 pour protéger les intérêts de la France, qui s'était vue refuser par le premier ministre malgache un protectorat de certaines régions de l'île. Dans le chapitre, on présente cet assaut comme une protection des Sakalaves, peuple Proto-Malgache, placés sous la protection de la France depuis 1841.

Voici, - exposa Fragelle : - Les Hovas, malgré l'engagement pris vis-à-vis de nous de traiter humainement le peuple des Sakalaves, amis de la France, viennent encore de les massacrer. Cette fois, le Gouvernement a perdu patience. Notre Résident, nos Colons, nos Missionnaires, nos Frères, nos Sœurs, ont quitté Tananarive³⁷⁴.

Mais, comme nous le verrons ultérieurement, c'est davantage pour impressionner la France que les Créoles se rendent à Madagascar.

La Réunion apparaît donc comme l'espace idéal d'une plus grande France, qui, grâce à son empire colonial, représenté par Bourbon, reprendra son statut d'Empire. Alors que le lieu travaillé par la société coloniale traditionnelle est présenté comme médiocre, la Réunion comme territoire d'accomplissement de la race nouvelle, les Créoles, a une tout autre valeur. « Se met ainsi en place l'idée d'une réunionnité fixée sur la France, qui est en réalité une créolité stipulée comme une francité idéale.[...] La réunionnité postulée par *Le*

³⁷³ [MR, 288]

³⁷⁴ [MR, 282]

Miracle de la race et de l'ensemble de l'œuvre de Marius-Ary Leblond, est une francité ultime, accomplie, c'est-à-dire une créolité.³⁷⁵ »

3.2. Violence

En étudiant les ethnotypes ayant cours lors de la Troisième République et décrivant les différentes races autres que le Blanc, que ce soit en général (chapitre 1.2.2.2) ou dans les romans des Leblond (chapitre 2.2), nous pouvons conclure que chacun de ces peuples est présenté comme étant porteur d'une certaine violence.

Apparemment les mœurs bizarres, et incompréhensibles des peuples colonisés justifiaient aux yeux du lecteur les plus invraisemblables cruautés. [...] Il nous semble intéressant de noter que la cruauté, le sadisme, la brutalité y sont toujours directement ou indirectement attribués aux indigènes.³⁷⁶

Cette violence est modulée par degrés, selon les ethnies; les Noirs étant les plus brutaux de tous et les Indiens, les plus doux. Au premier abord, cette brutalité qu'on leur impute semble nous montrer la bestialité et la sauvagerie inhérentes à ces races, puisque nous pouvons remarquer que les personnages ayant « évolué » grâce à la bonté des Blancs, ceux-ci ayant eu l'amabilité de les civiliser, deviennent pacifiques et parviennent à contrôler leurs pulsions animales. Les personnages qui demeurent violents sont ceux qui refusent la civilisation. La forme de brutalité différera selon le niveau d'intelligence qu'on attribue aux différentes races : celles étant jugées supérieures auront une violence

³⁷⁵ Jean-Claude Carpanin Marimoutou, « Quand le proche est plus lointain que le lointain : l'espace dans *Le Miracle de la race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, op. cit., p. 185.

³⁷⁶ Martine Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française 1871 – 1914*, Paris, Mouton, 1971, p. 31.

sournoise, comme les Arabes ou les Asiatiques, alors que celles qui sont considérées comme inférieures auront une violence primaire, tels les Noirs.

Or, cette représentation, qui peut sembler manichéenne, a une raison d'être plus profonde. Elle nous montre la peur que ressent le Blanc de perdre son hégémonie dans la société coloniale hiérarchisée, qu'il a créée de toutes pièces. Le Blanc perçoit que son pouvoir s'effrite et il ne se sent plus en sécurité.

[...] non seulement les enfants mais tous les blancs ne vivent pas en sûreté dans un pays où les Chinois, les Arabes, les Malabares, les Cafres peuvent manier le sabre! [...] Devine-t-on jamais ce qui se cache dans le cœur de ces gens qui n'appartiennent pas à la même race que vous?³⁷⁷

Cet extrait nous présente une ambiguïté intéressante, puisqu'il souligne « l'impénétrabilité » des races, alors que les Leblond, dans leur essai *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, donnent comme but principal du roman colonial de pouvoir pénétrer « l'intimité des races et des âmes de colons ou d'indigènes. [...] La véritable littérature coloniale doit aller jusqu'à l'âme.³⁷⁸ » Cette ambivalence laisse entendre qu'on ne pourra connaître l'âme de l'indigène qu'en le civilisant... Et même en y arrivant, on induit que sous une apparence docile, le colonisé demeure intrinsèquement violent. En effet, lorsque le Noir n'est plus sous la tutelle du Blanc, il se venge violemment du joug de l'esclavage sur les siens, parce qu'il n'y a pas l'influence morale du colon dans sa vie privée.

Alors se révéla à moi, enfant d'Européens, le danger d'avoir pour domestiques des Cafres sauvages! Les Noirs, violents comme des fauves, condamnés à supporter l'esclavage du Blanc, s'en vengent sur leurs propres enfants! Domestiques, ils nous paraissent aussi doux que des femmes; mais, pères, ils

³⁷⁷ [MR, 133]

³⁷⁸ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, op. cit., p. 8-9.

exercent une cruelle tyrannie parce qu'en famille, ils se retranchent dans leur race, - où nous n'avons plus de droits sur eux...³⁷⁹

Nous pouvons percevoir les sentiments de faiblesse et d'impuissance de la société coloniale blanche à plusieurs reprises. Celle-ci semble regretter le temps où elle pouvait exercer son autorité en toute impunité. Ce qu'elle ne peut plus faire, puisqu'elle doit appliquer les principes égalitaires de la République française. Dans *Ulysse, Cafre*, ce sentiment de perte de pouvoir est mis de l'avant alors que le personnage de Robe Noire se plaint à un représentant de l'ordre que le système électoral, en donnant aux Noirs le droit de vote, empêche les policiers d'imposer la loi des Blancs sur les Noirs : « Sous ce maudit régime électoral qui fait de vous tous fonctionnaires, plus ou moins directement, les obligés des noirs, la Police –qui doit et peut être hardie- n'osera plus jamais payer *d'audace!*³⁸⁰ » Mais l'extrait suivant, venant également d'*Ulysse, Cafre*, est encore plus explicite. Après des études dans la métropole, le jeune Créo narrateur, de retour à la Réunion, retrouve la population terrorisée. Tous avaient peur d'agressions, de meurtres, de vols, car un groupe de Noirs élabore un grand complot : celui-ci doit commettre sept crimes contre les Blancs, ceci leur permettant de renverser la domination des colons. La population créole se sent d'autant plus menacée qu'elle n'avait pas prévu cette agression, assise sur l'impression que sa supériorité, sa domination étaient inaltérables. Et elle se sent isolée, seule au monde, loin de la France.

Cette société blanche qui, depuis si longtemps, dans une quiétude familiale, vivait enveloppée d'Africains et d'Asiatiques, soudain se sentait au milieu d'eux implacablement *cernée*. Avec une gendarmerie européenne de tout repos qui, renonçant à dépister des Noirs dans les bois, plantait des choux; avec une police recrutée parmi les limaces de la campagne électorale et par la valetaille elle-même méprisée, cette Société blanche, d'une nuit au matin, se découvrait en péril de mort, sans défense!... Et alors qu'elle se croyait sous le

³⁷⁹ [UC, 29-30]

³⁸⁰ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 195]

régime de la bonne franquette, -la République- elle subissait brutalement l'impression d'avoir reculé à l'arrière des temps, sous l'Ancien Régime, aux pires nuits du XVIII^e siècle, quand nos ancêtres, égarés si loin de la France, armés de mousquets, attendaient dans leurs cases mal fermées, au milieu de leurs filles, l'assaut hurlant des esclaves révoltés, plus ivres encore de viol que de vol.³⁸¹

La société coloniale blanche trouve les principes républicains faibles, puisque les gens de souche européenne de la Réunion sont nettement inférieurs en nombre, comme le clame Fragelle dans le *Miracle de la race*.

Mon cher, notre île gît aux antipodes de notre métropole et nous y sommes en minorité parmi des Africains et des Asiatiques [...] Comme on en fait des électeurs, on ne leur apprend que leurs droits sans jamais parler de leurs devoirs vis-à-vis de nous. Or avec notre régime il n'y a que la quantité qui compte.³⁸²

Cet extrait souligne une tension entre l'élitisme, représenté par la civilisation, et la démocratie. On voit ici que la hiérarchie raciale du colonialisme, unie aux craintes des dominants envers la majorité dominée, tend à remettre en question le principe du suffrage universel, socle de la Troisième République.

Par ailleurs, on reconnaît que le Noir, au temps de l'esclavage, a eu raison de se rebeller, puisqu'on représente les premiers colons de la Réunion comme des soudards qui usaient de violence.

Les premiers Français qui, sous Louis XIV, Louis XV, colonisèrent Bourbon, furent à peu près tous comme ceux de Flaccourt à Fort-Dauphin, des reîtres plutôt que des colons : ils choyaient beaucoup plus l'espingole que la pioche!... Leurs esclaves africains et malgaches eurent ici tout à endurer de leur violence!³⁸³

³⁸¹ [UC, 280]

³⁸² [MR, 249]

³⁸³ [MR, 261]

Mais, à l'époque où se déroulent les romans, il est inconcevable que ces peuples, que les Blancs tentent « gentiment » de civiliser, veuillent se défaire de leur hégémonie. Les nouveaux colons, censés appliquer les principes égalitaires de la République, trouvent les indigènes ingrats de ne pas reconnaître les bienfaits de la civilisation occidentale.

Or, ce point de rupture entre l'élitisme et les principes républicains était aussi présent en France. De même, la peur de la révolte, l'impression d'un fossé entre les dominants et la masse des dominés, sont très prégnants tout au long du XIX^e siècle, et ce, jusqu'au début du XX^e. On peut le constater, entre autres, dans la peur de la foule, qui était vue par les intellectuels de l'époque comme presque toujours terrifiante. « Les foules qu'ils décrivent se dressent, violentes, bestiales, démentes. Leur comportement ressemble à celui des malades mentaux, des femmes, des alcooliques et des sauvages.³⁸⁴ » Ainsi, ces craintes réfléchissent les protestations populaires contre la III^e République³⁸⁵. Mais, à la Réunion, la tension entre l'élitisme et la démocratie est axée principalement sur la peur du mandarinat colonial de perdre son hégémonie, avec tout ce que cela peut impliquer pour ces colons français.

³⁸⁴ Susanna Barrows, *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, traduction française par Suzanne Le Foll, Paris, Aubier, 1990, p. 11.

³⁸⁵ « Entre 1889 et 1898, la France va connaître les premières manifestations du 1^{er} mai, une vague de terrorisme anarchiste –« la propagande par le fait »–, une augmentation considérable du nombre de grèves et de manifestations violentes, le scandale de Panama, l'assassinat du Président Carnot et le début de l'affaire Dreyfus. Dès 1895, la III^e République ne rallie plus qu'une fraction de ses anciens alliés, et derrière la rhétorique antiparlementaire et antidémocratique, on trouve des hommes aux engagements politiques aussi différents que monarchistes, boulangistes, syndicalistes, anarchistes, républicains déçus et élitistes de toutes sortes. » Tiré de *Ibid.*, p. 8.

3.3. Métissage

Dans *Le miracle de la race*, on déploie un discours sur les dangers du métissage, présenté comme le mal absolu. C'est que le Métis est l'ambigu par excellence, qui participe à la fois du positif et du négatif, mettant en péril la hiérarchie et l'ordre moral. Il représente la déchéance du Blanc, la faille de son image. Le métissage illustre donc le chaos d'une société qui n'a pas su conserver sa hiérarchie, ses classes sociales bien définies. Il évoque une zone nébuleuse, instable, qui risque de contaminer l'ensemble de la société³⁸⁶.

Les cas où on souligne l'importance de conserver la race créole pure sont légion. Même le dernier des petits Blancs refuse le métissage. Le personnage de Léon, qui représente ceux-ci dans *Le miracle de la race*, illustre bien cet aspect. En effet, celui-ci symbolise la déchéance complète du Créo : il est domestique pour des Blancs, il côtoie des Noirs, et même son langage se rapproche davantage de celui des Noirs que des Blancs. Mais, jamais il ne mélangerait son sang avec une autre race que la sienne. La volonté de conserver la pureté du sang traduit le malaise de la société blanche, qui se sent de plus en plus minoritaire dans la Réunion, et qui s'imagine que bientôt elle ne sera plus qu'une exception. Elle souhaite demeurer la communauté dominante de la Réunion et pour y arriver, elle doit augmenter sa population en faisant des mariages entre eux. En maintenant

³⁸⁶ « Le métis est la preuve vivante de l'échec du système colonial dans sa vocation à élever des barrages contre l'altérité indigène perçue comme une menace pour son intégrité identitaire, donc pour la pérennité de son hégémonie. Par son existence même, il représente la possibilité réalisée du mouvement et de la dissidence, présumés par essence contestataires et subversifs ». Catherine Bouthors-Paillars, *Duras la métisse. Métissage fantasmatique et linguistique dans l'œuvre de Marguerite Duras*, Librairie Droz, Genève, 2002, p.131.

ainsi la pureté de sa race, elle pense parvenir, même si elle demeure minoritaire, à conserver son hégémonie.

Mon cher, notre île gît aux antipodes de notre métropole et nous y sommes en minorité parmi des Africains et des Asiatiques qui, eux, se multiplient comme dans la Bible sous leur climat et dans le voisinage de leur continent d'origine...

³⁸⁷

Plus généralement, toute forme de métissage, quelle qu'elle soit, est dévalorisée, afin qu'il n'y ait aucune ambivalence dans la hiérarchie raciale construite et imposée par la société coloniale.

Or, le métissage social fait aussi peur que le métissage racial. Et le cas des petits Blancs est le plus représentatif de ce mélange qui hante la société coloniale, car ceux-ci, dans leur déchéance, se font assimiler par les autres ethnies. Le Créole déchu qui fréquente les quartiers noirs est réprouvé, car cette promiscuité entre les deux races indique un malaise social. Le Blanc, marginalisé dans sa propre société, s'assimile à l'Autre et en vient à occuper le même espace dans la ville. Mais il n'y pas que le contact social qui transforme le petit Blanc. La misère le rend étrangement semblable aux Noirs. Lors de son premier périple dans le centre de l'île, Alexis doit embaucher de la main-d'œuvre pour faire la route. Il s'attend à ce que seuls des Noirs viennent se proposer pour faire cette sale besogne. Mais une surprise l'attend...

Alexis s'attendait à voir des noirs : ne se présentèrent que des blancs. Sans souliers, les pieds rocaillieux, pantalon retroussé au dessus des mollets secs, sans veste, ils imploraient pitié par des visages jaunes, comme pétrifiés au soleil, où scintillaient des yeux d'agate. Anciens petits planteurs que misère, cyclones, maladies sur la canne et la vanille avaient peu à peu débraillés à la manière d'esclaves, le souvenir d'avoir été des maîtres les rendait confus

³⁸⁷ [MR, 249]

comme sourds-muets quand il fallait demander de la besogne pour leurs mains vides. Ils balbutiaient une prière sournoise et inintelligible.³⁸⁸

Tous ces exemples touchent des personnages de Blancs qui ont subi des revers de fortune, et devant ces malheurs qu'ils n'ont pas su surmonter, ils s'assimilent peu à peu à l'Autre.

Or, il y a, dans *Ulysse, Cafre*, un personnage qui fait exception à cette règle et qui montre que même dans une situation sociale positive, le Blanc peut se faire assimiler. Il s'agit de M. Ortère Bellair, le pharmacien, qui, malgré une position sociale en apparence élevée, agit comme un déclassé. Il a épousé une indigène, mais surtout, il est superstitieux et pratique la sorcellerie, ce qu'on lui reproche davantage que l'alliance conjugale avec une autre race.

Mais, comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre 2.2.1, un type de métissage est permis, provoquant ainsi une rupture dans le discours univoque des Leblond. En effet, il appert que le mélange racial est accepté entre un Métis « civilisé », c'est-à-dire un « indigène type », et une Blanche déclassée. Ainsi, *Le miracle de la race* met en opposition la situation matrimoniale de deux Métis parfaitement assimilés. M. Izabel est heureux, car il a épousé une Blanche déclassée, contrairement à M. Liessaint, qui a épousé une Métisse. Et le narrateur laisse clairement entendre que si celui-ci avait marié une Créole, il aurait pu aspirer au bonheur. Cette dérogation à la pureté du sang est curieuse, mais elle permet de montrer que la société coloniale est tout de même républicaine. En effet, ce métissage admissible semble indiquer que si l'indigène intègre parfaitement la culture occidentale, il acquiert le même statut qu'un Blanc, puisqu'il peut, voire doit épouser une Blanche. Ainsi, en imposant les valeurs occidentales à l'Autre, le Blanc paraît l'accepter dans son milieu. Mais il n'en est rien, en définitive, puisque l'Européen, en

³⁸⁸ [MR, 215]

procédant de cette façon, ne l'accepte pas tel qu'il est, dans son altérité, mais le transforme en lui faisant embrasser sa civilisation, en l'assimilant. De cette façon, le Blanc peut stabiliser et conserver la structure sociale coloniale telle qu'il la conceptualise. Il est préférable d'intégrer l'Autre dans ses rangs, et de le contrôler, plutôt que ce soit l'indigène qui attire le Blanc dans sa strate et le transforme. Pour Carpanin Marimoutou, « La seule façon d'échapper à cette contamination, c'est l'inversion du processus, dans le cadre d'une assimilation bien conçue des autres races et ethnies, sous la direction du Blanc.³⁸⁹ » Vue sous cet angle, l'assimilation a pour but d'arrêter la dégénérescence de la race blanche et de la relancer dans la mission qui est la sienne. Elle est « la réponse de la société coloniale à la menace de la fusion des races, des valeurs et des cultures, au métissage.³⁹⁰ »

Ce mélange racial laisse alors miroiter qu'il est possible d'accéder à l'égalité³⁹¹. Or, cette parité n'est qu'un leurre puisque les enfants de ces unions seront considérés inférieurs aux Créoles. L'exemple de Nello, la fille de M. Izabel l'illustre bien : malgré que sa mère soit Blanche, qu'elle-même, en apparence, l'est, qu'elle en a l'éducation et que son père se soit parfaitement assimilé, elle demeure toujours confinée au rang social de Métis. Ce qui empêchera son mariage avec Alexis, puisque celui-ci ne peut accepter cette mésalliance. Aussi, il est intéressant de souligner que ce métissage est unilinéaire, puisqu'il permet

³⁸⁹ Jean-Claude Carpanin Marimoutou, « Quand le proche est plus lointain que le lointain : l'espace dans Le Miracle de la race de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, *op. cit.*, p. 180.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 181.

³⁹¹ « Mais le métis incarne également la mauvaise conscience de la société coloniale, coupable certes de l'échec de sa politique discriminatoire mais aussi paradoxalement de la violence de cette dernière. Car si le métis est un être hybride, étrange autant qu'étranger, il n'en demeure pas moins qu'il est homme et qui plus est qu'il porte en lui, certes mêlé, certes souillé, un peu du sang de la race blanche. Ravivant les réflexes xénophobes les plus archaïques, il révèle, bien malgré lui, la violence et les injustices dont peut être capable une société qui se dit humaniste, voire messianique. » Tiré de Catherine Bouthors-Paillart, *Duras la métisse. Métissage fantasmatique et linguistique dans l'œuvre de Marguerite Duras*, *op. cit.* p.132.

seulement le mélange homme Métis et femme blanche. Ceci est éclairant puisque cela va de pair avec les valeurs bourgeoises et catholiques, valeurs typiquement coloniales, qui ne reconnaissent que la lignée patriarcale. Donc, on tolère ce type de métissage, puisque le sang blanc est de filiation matrilinéaire, alors que l'inverse est impossible. Rappelons toutefois qu'en général, les images associées aux Métis sont celles de la dégénérescence physiologique et biologique, intellectuelle et morale. « Mixité, dualité, duplicité sont les traits distinctifs qui structurent la subjectivité métisse : schizoïde, névrotique, celle-ci est appréhendée sous les catégories menaçantes de l'hétérogénéité et de la contradiction interne.³⁹² »

3.4. Sorcellerie

En abordant le sujet de la sorcellerie, les Leblond, dans leurs romans, et plus particulièrement dans *Ulysse*, *Cafre*, semblent le faire encore une fois de façon manichéenne. Au premier regard, le livre met en relation plusieurs oppositions binaires que nous pouvons regrouper en une grande dichotomie entre la sorcellerie et la religion catholique. Sous ces thèmes s'opposent le Noir et le Blanc, la violence et la bonté, la sauvagerie et la civilisation, l'ignorance et l'instruction, la Réunion et la France, la superstition et la science, etc. Dans *Ulysse*, *Cafre*, toute forme de mal est causée par la sorcellerie, même la folie. En parlant des gens internés dans un asile, un personnage

³⁹² Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998, p. 94.

d'exclame : « Eh bien savez-vous pourquoi, mes amis, *la plupart* de ces malheureux sont déchus dans la folie?... *Ce sont les sorciers qui les y ont conduits comme par la main!*³⁹³ »

Le narrateur, en présentant les personnages noirs du roman, met de l'avant leur violence, qu'on accole à la superstition, élément de sorcellerie, en l'opposant à la bonté chrétienne du Blanc. Ulysse croit qu'il doit éduquer son fils violemment, par superstition, mais il échoue lamentablement, puisque celui-ci finit par quitter la case familiale.

[...] il ne laissait pas que de battre plus fort, avec la conscience superstitieuse qu'en recuisant de coups le corps de son garçon, il repétrissait au dedans l'âme mal formée : et comme la nuit entourait cette torture d'un mystère propice, il s'acharnait, lui, le père, à faire sortir de Songor, le mauvais esprit qui ravageait son sang.³⁹⁴

Alors, la mère du narrateur, devant l'échec de l'éducation violente d'Ulysse, lui suggère de patienter « dans la douceur et la bonté que doit garder un père. Dieu vous rendra votre enfant³⁹⁵ ». Et l'histoire lui donnera raison, puisque le fils d'Ulysse lui reviendra, après sa conversion au catholicisme (celle du père).

On oppose également la science, associée à la France, à la sorcellerie, accolée à la Réunion. En effet, le pharmacien vend aux riches, donc aux Blancs, des médicaments venus de France, alors qu'il soigne les pauvres avec des plantes médicinales de la Réunion, remèdes que tout au long du texte on associe à la sorcellerie. « Les médicaments coûteux qui viennent de France, il les vendait aux riches en se frottant les mains; mais que de fois, pris de scrupule, de caprice – ou de paresse - il aimait mieux conseiller aux pauvres gens les petites plantes de leur pays [...].³⁹⁶ »

³⁹³ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 132]

³⁹⁴ [UC, 10-11]

³⁹⁵ [UC, 11]

³⁹⁶ [UC, 59]

On retrouve aussi la dichotomie ville et campagne. En effet, le Père des Vaysseaux se donne pour mission de convertir les âmes des colonisés qui n'adhèrent toujours pas à la religion catholique. Et ceux-ci se retrouvent davantage à la campagne, car à la ville, il se contente de nourrir l'âme de ses ouailles. « Dans le quartier, expliquait-il, j'entretiens de beaux parterres : ce qui a déjà poussé et fleuri. Dans la campagne, j'arrache les mauvaises herbes et je sème. [...] Et en vérité, partout, il trouvait toujours à voir, à dire, à faire..., à lutter, à édifier! ³⁹⁷ »

La sorcellerie est synonyme de barbarie, donc contraire à la civilisation du Blanc. Le père des Vaysseaux reproche aux sorciers d'empêcher les missionnaires français de répandre la civilisation qu'ils veulent bien leur offrir, afin qu'ils puissent devenir l'égal des Blancs. Les sorciers empêcheraient donc l'édification de leur race en refusant l'acte d'amour que le Christ, et indirectement, les Français leurs offrent en leur imposant une instruction, une religion et une science³⁹⁸. Ceux-là font en sorte que leurs semblables restent, ou pire, redescendent dans la barbarie, de laquelle les Français, par devoir, tentent de les extirper...

Quand notre Sainte-Mère l'Église envoie ici des prêtres et multiplie les asiles, quand la France, notre Patrie répand, sans compter, des écoles, des hôpitaux, des hospices, -dans quel but?- pour tâcher de faire de vous, selon le vœu d'amour du Christ, les égaux des Blancs, par l'âme, par l'esprit, par le corps... quel est votre travail, Saint-Ange, à vous et votre bande? Ces Noirs que nous voulons élever, vous les tirez par en bas. Vous les forcez à redescendre, par l'ignorance, dans la Barbarie.³⁹⁹

³⁹⁷ [UC, 123]

³⁹⁸ Alors qu'en France, la conjonction science et foi est plutôt improbable...

³⁹⁹ [UC, 207]

Le père des Vaisseaux affirme même que ce serait grâce à Jésus, et donc à la religion catholique, que les autres races auraient pu connaître la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, et ce, avant même l'Abolition de l'esclavage. Ce qui équivaut à dire que si les autres ethnies se convertissent, donc s'assimilent aux valeurs idéologiques de la France, peut-être seront-elles considérés comme égales, mais seulement dans la symbolique de la communion.

« Jésus, le premier, a proclamé entre les hommes la loi d'amour. Et ici même, bien avant 1848 –qui donc apporta la Liberté, l'Égalité, La Fraternité- qui donc a réuni dans son Église les maîtres et les esclaves pour les y recevoir à la même table?⁴⁰⁰ »

La sorcellerie est contraire à la civilisation du Blanc puisqu'elle empêche les Noirs d'accéder à l'instruction coloniale. À un enfant cafre, malade de fièvre, qui était le premier à l'école des Frères, le Grand-Chef Sorcier, déclare, peut-être « par rancœur contre les prêtres et contre les frères, [...] que c'était l'instruction qui faisait mourir l'enfant à petit feu. Il a *commandé* de le reprendre, de le retirer tout de suite de la classe.⁴⁰¹ »

Tout ce qui se rapporte à la sorcellerie est noir, sombre, nocturne, alors que son contraire, la religion catholique, est blanc, lumineux et diurne.

A ces grands enfants de la Nuit, dont l'esprit est encore dans le crépuscule, il faut, malgré tout, le merveilleux du sombre. Les prêtres leur enseignent le Dieu de lumière, l'instituteur montre le soleil de l'Instruction qui brille pour tous, [...]. Aux Blancs le Jour... Mais aux Noirs reste la Nuit! De leur cœur même et comme de leur chair, ils ne recherchent, ne craignent, n'adorent que ce qui luit dans l'obscur. La Sorcellerie sera longtemps le flambeau de leurs ténèbres.⁴⁰²

⁴⁰⁰ [UC, 206]

⁴⁰¹ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 102]

⁴⁰² [UC, 203]

Lorsque Ulysse décrit l'endroit où vit une sorcière qu'il vient consulter, sorcière qui s'avère sa femme répudiée, tout est éclaboussé de suie, comme « une mousse de deuil⁴⁰³ » et tout semble noir : la poule, le cochon, le cabri. « Ici-là, pensa Ulysse, c'est donc le vrai royaume du Moulal⁴⁰⁴? Les animaux, les arbres, la pierre, tout est noir!⁴⁰⁵ ». Par ailleurs, Ulysse compare la case de la sorcière à celles des femmes noires qui se prostituent. « [...] et tout autour, beaucoup, beaucoup de chaises comme dans le salon des négresses qui reçoivent la nuit...⁴⁰⁶ »

On associe également le démoniaque à la sorcellerie. Une scène de cérémonie de sorcellerie est décrite avec des termes rappelant les feux de l'enfer (« torches rouges », « côte ensanglantée », « pourpre »), le péché originel avec des mots renvoyant au serpent (« anguille de feu », « tortillaient », « frétillait ») et le diable avec « grandes fourchettes noires ».⁴⁰⁷ Et le démon est relié aux religions pratiquées par les colonisés, plus particulièrement celle des Indiens. La religion malabare est donc associée à la sorcellerie, faisant l'amalgame entre les religions non catholiques et la sorcellerie, par opposition au catholicisme.

Les Malabares que les Malgaches et vous autres Cafres, vous battez en riant, pleurent devant vous comme des femmes; mais, par derrière, ils dansent comme des serpents devant leur Bon Dieu qu'ils ont rapporté de Madras pour avoir le droit de traverser la mer. Et c'est Lui qui, sur leur prière, saupoudre de poisons invisibles les enfants de tous ceux dont ils sont les pâtitras...⁴⁰⁸

Par ailleurs, le personnage Robe Noire chasse de l'église même tout ce qui « pouvait, par l'équivoque, y flatter et développer la croyance satanique en les sorciers à laquelle leur

⁴⁰³ [UC, 63]

⁴⁰⁴ Suie de cuisine qui joue un grand rôle chez les Malgaches.

⁴⁰⁵ [UC, 63]

⁴⁰⁶ [UC, 70]

imagination de races séculairement asservies n'incline que trop Africains et Asiatique.⁴⁰⁹ » Concrètement, il efface de la maison de Dieu toutes les fresques illustrant l'enfer, dont les monstres sont trop similaires à ceux des temples malabares, par celles représentant le paradis.

Devant de tels tableaux, après de tels prônes, comment s'étonner que les fidèles de “la meilleure volonté” parmi les Indiens et les Cafres confondissent encore naïvement la Maison de Dieu ainsi peinturlurée de diables avec le temple des Malabares lui aussi peinturlurés de Monstres.⁴¹⁰

Or, apparaît une zone d'ombre dans ces oppositions binaires, puisque dans la pratique de la sorcellerie on insère des éléments du culte catholique. Ce qui crée des mélanges plutôt bizarres. En effet, dans la case de Sylvie, il y une statue magnifique de la Vierge ayant à ses pieds le symbole suprême du péché, un serpent, ce qui laisse Ulysse bouche bée. « [...] Que Sylvie possédât dans sa case une statue d'église, cela l'émerveillait, [...]. Sous les pieds de la Sainte Vierge, enroulé comme dans un bocal de pharmacie, il y avait un serpent... qui vomissait sa langue.⁴¹¹ » Le cérémonial du sorcier semble être inspiré grandement de la liturgie catholique. L'incantation du sorcier « était vraiment une espèce de prière récitée par cœur à la façon des réponses du catéchisme; mais on n'entendait ni le nom de Dieu, ni le nom de Jésus, ni le nom d'aucun saint...⁴¹² » Et, pour qu'Ulysse puisse retrouver son fils, il doit accomplir quelques rituels, dont celui-ci : devant la croix du Jubilé il brûlera un paquet de bougies « [...] en disant trois fois : “ Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. ” Mais gardez vous bien d'ajouter : “ Ainsi

⁴⁰⁷ [UC, 98]

⁴⁰⁸ [UC, 69]

⁴⁰⁹ [UC, 124]

⁴¹⁰ [UC, 125]

⁴¹¹ [UC, 70-71]

⁴¹² [UC, 88]

soit-il. »⁴¹³ » Et Ulysse trouve cette ambiguïté étrange et en parlant des sorciers il pense : « Allez-voir! Ils ont beau être sortis de l’Église par la petite porte, ils implorent toujours en fraude, le bon Dieu des Blancs... »⁴¹⁴ Cette ambivalence est expliquée dans le texte par le Père des Vaysseaux : c’est par manipulation que la sorcellerie insère Dieu, Jésus, les Saints ou la Vierge, puisque lorsque l’Église dénonce la sorcellerie, elle se dénonce elle-même en quelque sorte : comment démêler les bonnes des mauvaises croyances dans l’esprit des gens?

Ah vois-tu, nous, prêtres, nous nous trouvons devant cette Sorcellerie comme devant une contrebande de la religion : ces malandrins, pour égarer les esprits, ont un tel art de mêler à leurs odieuses manigances Dieu, Jésus, la Vierge et les Saints, que très souvent, nous ne savons littéralement comment “tirer dessus” sans atteindre du coup la Religion même. Ils nous désarment...⁴¹⁵

Par cette explication, on veut nous montrer que les sorciers sont sournois afin d’atteindre leur but qui, peu à peu, au cours du récit, nous est dévoilé. En premier lieu, on nous laisse entrevoir que si les Noirs pratiquent la sorcellerie ce n’est pas nécessairement par croyance profonde, mais plutôt par manque d’argent ou pour déstabiliser les Blancs. « Ulysse savait que les Noirs- soit parce qu’ils n’ont pas de quoi payer les docteurs, soit souvent rien que pour faire peur aux Blancs,- parlaient de sorcier à tout bout de chant comme d’un souverain remède à tous les maux. »⁴¹⁶ On nous fait donc entendre que ce serait pour faire peur aux Blancs. Et l’amalgame violence et sorcellerie y est pour beaucoup, car plusieurs rituels de sorcellerie se font dans un bain de sang. D’ailleurs, un chapitre, où on narre des atrocités proférées par un pacte de sorcellerie ayant fait plusieurs morts chez les Blancs, est intitulé « Les buveurs de sang ». Et la campagne de peur

⁴¹³ [UC, 89]

⁴¹⁴ [UC, 93]

⁴¹⁵ [UC, 150]

⁴¹⁶ [UC, 57]

fonctionne puisque « [...] cette Société blanche, d'une nuit au matin, se découvrait en péril de mort, sans défense!...⁴¹⁷ »

Si les sorciers font peur par leur violence, induite par la haine qu'ils ont envers le Blanc, ils effraient également en s'attaquant aux bases de la société coloniale dominante. En effet, lorsque Lionel des Vaysseaux rend son verdict de culpabilité, lors du procès des trois sorciers ayant tué des Blancs, il insiste sur le fait que la sorcellerie est une atteinte à la civilisation occidentale. « Il montra la Sorcellerie, non comme une calamité accidentelle et particulière à l'île, mais comme un fléau qui sévissait sous toutes nos colonies, véritable complot par la haine tramé contre les Blancs et leur Civilisation.⁴¹⁸ » Il explique ensuite de quelle façon la sorcellerie atteint la civilisation, en attaquant les bases de propagation utilisées par les colonisateurs afin de véhiculer l'idéologie et les valeurs coloniales : la pureté de la race blanche, l'instruction européenne, la religion catholique et la justice française.

N'est-ce pas symbolique, Messieurs, que la première victime, non prise au hasard, mais *choisie*, mais *désignée*, soit un jeune homme de sang blanc et qui va, en se mariant, faire souche de race blanche? *Je vois la Famille menacée!* Que la seconde victime, encore *choisie*, encore *désignée*, soit, ni un colon, ni un commerçant, mais un instituteur, celui qui par l'enseignement forme le cœur des enfants africains et asiatiques à l'amour de la France? *Je vois l'Instruction menacée!* Enfin, bien qu'aucune preuve n'en puisse attester la vérité, peut-on ne pas établir une corrélation entre ces derniers attentats de la sorcellerie, et celui qui précède de quelques années, impuni : l'attaque de la Cure de Saint-Claude, l'incendie de son église? *Je vois la Religion menacée!* Et cela dans quelle intention ou mieux, dans quelle prétention? Celle de rendre soi-même, à prix d'argent, à coup de crimes, la justice. *Je vois la Justice menacée!*⁴¹⁹

⁴¹⁷ [UC, 280]

⁴¹⁸ [UC, 287]

⁴¹⁹ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 287]

Le narrateur laisse donc planer que le but ultime de la sorcellerie est de renverser le pouvoir de l'homme blanc.

Pour contrer ce fléau, le représentant de l'Église fait preuve d'un prosélytisme particulièrement zélé où tous les moyens sont permis, même ceux s'écartant des dogmes de la religion catholique. En effet, pour traquer la sorcellerie, Robe noire se sert du confessionnal d'où « le plus efficacement, il pouvait, chaque jour, découvrir, traquer, terrasser, la Sorcellerie sous toutes ses formes.⁴²⁰ » Et lorsqu'il découvre quelques sorcelleries, il questionne le pécheur et si celui-ci refuse de répondre, il ne lui donne pas l'absolution, ce qui n'est pas très chrétien... Après avoir découvert les cas de pratiques de sorcellerie, le Père des Vaysseaux se sert de la chaire pour dénoncer ce qui, normalement, devrait rester sous le sceau du secret du confessionnal. « Et ce fut de la chaire comme du confessionnal! Père des Vaysseaux en fit une sorte d'échafaud théologal d'où il *exécutait*, publiquement, toutes les fausses croyances, toutes les honteuses pratiques qu'il avait pu débusquer.⁴²¹ » Le prêtre fustige surtout les Blancs qui, sournoisement, s'adonnent à la sorcellerie. Ceux-là mêmes qui méprisent ouvertement les Noirs et qui, secrètement, les consultent pour obtenir ce que Dieu semble ne pas leur consentir.

[...] il ne voulut prendre la parole que pour fustiger ceux et celles qui, se prétendant les fils et les filles de la religion du Christ, donnent *quotidiennement le mauvais exemple* en commettant *derrière l'Église* le scandale de consulter les tables tournantes! les cartes! le marc-de-café! les petits bois! les miroirs! bien pis : de se *confesser* souvent, -celles-même qui se targuent le plus de mépriser les Noirs,- à leur pourvoyeurs de gris-gris, à leurs tisaniers, à leurs sorciers!⁴²²

⁴²⁰ [UC, 125]

⁴²¹ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 126]

⁴²² Caractères en italiques dans le texte. [UC, 126]

Et ceci montre une autre zone grise se dessinant à travers les dichotomies sorcellerie/catholicisme et Noir/Blanc. En effet, il n'y a pas que les Noirs qui pactisent avec les sorciers. Et ce ne sont pas que des petits Blancs, mais bien des Blancs de toutes les strates sociales. Ce qui montre une société coloniale supposée dominante, mais plutôt flageolante, puisque c'est celle-ci qui est peu à peu assimilée aux Noirs, alors que ce serait l'inverse que l'on désirerait. Le Père des Vaysseaux souligne que les Blancs, devenus superstitieux en adoptant certaines pratiques de sorcellerie, trahissent la France et tous les efforts que leurs ancêtres ont fait pour civiliser, coloniser les autres races. La pratique de la sorcellerie est donc anti-coloniale, anti-Française. Pour combattre « le mal », on doit d'abord l'extirper des maisons des Blancs et par « l'exemple, la douceur, la persuasion » l'éradiquer de la « case des Noirs où elle cache sa racine⁴²³ ». En pratiquant la sorcellerie, les Blancs ont perverti le devoir de civilisation de la France : au lieu d'imposer leurs valeurs aux races que l'on voulait dominer, ce sont eux qui ont adopté les leurs. La société créole doit donc remédier rapidement à cette situation, « *sinon de grands, de très grands malheurs sont suspendus sur notre tête à tous!* [...] la Sorcellerie avec ses sombres et vivaces ramifications se propagera partout, dominant la colonie et toute la société!⁴²⁴ » En plus de sournoisement prendre de l'emprise sur l'âme des colons, la sorcellerie s'attaque aux bases de la justice, puisque les Créoles, par crainte des mauvais sorts, n'osent pas faire régner la loi... En agissant ainsi, les colons font en sorte de perdre le pouvoir sur les indigènes, car, de cette façon, la sauvagerie prend le pas sur la civilisation « Mais c'est

⁴²³ [UC, 127]

⁴²⁴ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 127]

malheureusement ainsi, par l'impunité, qu'ils arriveront à tenir, plus tard, tout le pays sous la Terreur Noire.⁴²⁵ »

Le personnage blanc illustrant cette assimilation inversée est M. Ortère Bellair, pharmacien de profession. Celui-ci croit aux mauvais sorts et aux esprits. Ce sera à travers les propos de cet homme que le lecteur apprendra le fonctionnement de la magie ayant cours à la Réunion et les sortilèges y découlant. C'est d'ailleurs M. Bellair qui propose à Ulysse de consulter un sorcier pour qu'il puisse retrouver son fils. Le cuisinier est abasourdi qu'un Blanc puisse adopter ces croyances indignes de sa race et de sa profession. « [...] mais qu'un Blanc eût l'esprit porté à ce genre de guérisseurs, que ce Blanc fût pharmacien...⁴²⁶ » Et, à sa façon, il est quelque peu sorcier puisqu'il guérit les pauvres gens avec des plantes.

Finalement, le texte semble s'opposer farouchement à la sorcellerie, mais plusieurs extraits laissent planer le doute, suggèrent qu'elle fonctionne, montrent que certains mystères demeurent irrésolus, à moins de les expliquer par la magie noire. Par exemple, le dernier rituel que doit accomplir Ulysse semble contradictoire avec l'opposition Sorcellerie/Catholicisme, puisque le sorcier lui dicte d'attendre la Robe Noire, qui est un prêtre et qui lui apportera le bonheur... Et il lui annonce qu'un homme aura encore plus d'influence sur lui. Celui-ci est une Robe Rouge, qui représente la justice, donc la civilisation européenne. Or, en plus de prédire des événements allant dans le même sens que les valeurs coloniales promues, ce qui va à l'encontre de la sorcellerie, ces

⁴²⁵ [UC, 149]

⁴²⁶ [UC, 57]

événements se produiront, ce qui ne peut que donner de la valeur à la magie noire, en confirmant par la narration ce que le sorcier prophétise...

Par ailleurs, plusieurs histoires étranges se produisent tout au long du récit sans qu'aucune explication cartésienne ne soit évoquée. Le narrateur laisse même planer la possibilité qu'elles sont dues à des esprits démoniaques. Comme le mystère de la montagne du Cap Noir, d'où on peut voir une « grosse lumière, comme sortie de terre⁴²⁷ », qui étincelle et qu'on appelle « Flamme de la montagne.⁴²⁸ » Personne ne sait vraiment ce que c'est et les gens évoquent plusieurs raisons : la lanterne d'un bazardier, un feu-follet ou encore un oiseau de mer lumineux. Mais pour Bellair, il ne fait pas de doute que c'est l'âme d'un malheureux noir « marron » qui, ayant assassiné un prêtre, est « condamné par le Bon Dieu à faire ici le va-et-vient, *pendant l'éternité*, parce qu'il a versé du sang bénit.⁴²⁹ » Pour confirmer sa mystérieuse explication, « soudain, une plainte, un gémissement déchirant - long cri de fouquet égaré dans la nuit – râlait sous les filaos.⁴³⁰ » Ou encore, lorsque Ulysse et Sylvie concluent leur pacte, une bête démoniaque les sépare. « À peine l'eut-il dit, d'une touffe de cactus une masse noire, en grognant, bondit, fonça sur eux comme pour les séparer, et puante, se précipita dans la mer. Bœuf échappé?... Cochon de cimetière?... ou Lucifer?...⁴³¹ »

En laissant planer l'incertitude au sujet de la véracité, en termes rationnels, de ces événements, le lecteur peut se demander si une part de l'esprit du narrateur, et donc des

⁴²⁷ [UC, 51]

⁴²⁸ [UC, 52]

⁴²⁹ Caractères en italiques dans le texte. [UC, 52]

⁴³⁰ [UC, 52]

auteurs, puisque ceux-ci disent faire des romans réalistes, croit finalement aux esprits. Mais nous pensons davantage que ces mystères tiennent lieu de coups de théâtre dans un roman qui se veut d'aventure. La position narrative, pour entretenir le suspense, n'oppose pas un démenti aux superstitions d'Ulysse. De façon ultime, la rationalité et le catholicisme triomphent, puisque ces atmosphères laissant planer le mystère cessent dès lors qu'entrent en scène les figures d'autorité et de bon sens que sont les frères des Vaysseaux. Mais, dans la première partie du roman, le narrateur tente de faire croire à la sorcellerie, ou, du moins, de semer le doute dans l'esprit du lecteur.

3.5. Primitivisme

Le roman *Ulysse, Cafre* comporte un chapitre, « La coulée », qui est un long réquisitoire à propos du courant primitiviste, nommé « nérophilie » par les Leblond. Ce terme était en vogue auprès de l'avant-garde parisienne durant les années 1920. Il signifiait l'amour de la culture noire et était perçu positivement par ces Parisiens, puisqu'il provoquait et déstabilisait les valeurs bourgeoises. Être nérophile était donc un signe de modernité. Or, la bourgeoisie percevait négativement les nérophiles car ces derniers appuyaient les valeurs progressistes et émancipatrices s'opposant au colonialisme. Pour dénigrer cette nérophilie, on tend à expliquer cette prédilection pour l'art « nègre » ou la musique « nègre » par une sensualité dégénérée.

⁴³¹ [UC, 74]

Les Leblond ont donc écrit le chapitre « La coulée » pour se prononcer sur ce sujet, qui était d'actualité à l'époque, et qu'ils voyaient comme une menace, car ces artistes primitivistes, formant l'avant-garde, s'emparaient de plus en plus de pouvoir symbolique, au détriment du roman colonial. Au cœur de la vie artistique parisienne, le fétiche était omniprésent.

Les ateliers et les appartements des artistes et des poètes étaient pleins de masques et fétiches primitifs. Cendrars écrit en 1916 ses poèmes *Les grands fétiches*, le Belge Frantz Hellens publie en 1922 son roman *Bass-Bassina-Bulu*, la “biographie” d'un fétiche, de sa “naissance” en Afrique noire jusqu'à sa “mort” à Paris. [...] N'oublions pas les philosophes, psychologues et sociologues pour qui le fétiche est devenu un symbole central pour toute la société moderne : Hegel, Marx, Freud, Walter Benjamin et beaucoup d'autres. C'était l’“enfétichement” contre lequel les Leblond se sont acharnés.⁴³²

L'Europe artistique d'avant-garde adorait les Noirs au début de ce siècle, mais les Leblond s'opposaient surtout aux écrits de certains auteurs⁴³³, qui apportaient un point de vue diamétralement opposé au discours colonial. Certains s'en moquaient, comme Picabia ou d'Aragon. « Ainsi, les stéréotypes dépréciatifs répandus par la littérature coloniale, s'ils trouvent parfois un écho dans l'expression moderne, sont le plus souvent retournés et mis au service d'une stratégie de disjonction qui génère un “contre-discours colonial” parodique⁴³⁴ ». D'autres, les auteurs dadaïstes, s'inspirèrent de l'expression coloniale pour créer une écriture spontanée rappelant le « petit nègre »⁴³⁵. Mais, ce qui déplaît aux

⁴³² Joaquim Schultz, « Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans *Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial. (Suite)*, *op. cit.*, p 121.

⁴³³ « Le Dadaïsme ou le nouvel Humourisme qui en est le succédané peuvent procéder de raisons profondes, car ils s'épanouissent avec luxuriance, mais tout juste émergent-ils de la Vague de Plaisir qui suit toujours les grandes catastrophes. » Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial*, *op. cit.*, p.6.

⁴³⁴ Jean-Claude Blachère, « Fortunes de la littérature coloniale dans l'avant-garde française (1914-39) », http://www.sielec.net/pages_site/ANALYSES/Blach%20fortune/Blachere%20fortunes_1.htm. Consulté 7 novembre 2007.

⁴³⁵ « L'Expression coloniale fournit involontairement un « modèle stylistique » au moment où les poètes de l'avant-garde sont à la recherche de solutions pour redonner de la vigueur à un langage poétique laissé exsangue par les épigones mallarméens. C'est d'abord Tristan Tzara qui utilise la documentation recueillie en Afrique noire ou en Océanie par les missionnaires ou les anthropologues pour « fabriquer » une écriture

Leblond, c'est la popularité de certains de ces écrivains. Entre autres, Blaise Cendrars qui, en plus des *Grands fétiches*, publia l'*Anthologie nègre* en 1921 et *Petits contes nègres pour les enfants des Blancs* en 1928. Yvan Goll, dans son *Anthologie mondiale de poésie contemporaine*, parue en 1922, caractérise la poésie africaine ainsi :

Voici l'enfance de l'humanité et de la poésie. Instincts qui se réveillent et qui vivent sous un jour cru, c'est à dire vrai. Simplicité massive et symbolique. Amour réel, asentimental des choses, des couleurs, de toute la nature. Poésie directe, intense, vraie. Nous tous, peuples civilisés, devons aller à leur école. [...] Car la vraie, la grande poésie ne se compose pas de visions ou de sentences, mais du simple et profond amour de la nature. Plus que tous autres les sauvages sont près de la terre et de la vérité. Eux aussi sont de grands frères du monde.⁴³⁶

Or, ces propos n'ont sûrement pas l'heure de plaire aux Leblond, pour qui l'art français, occidental, a ses origines dans les civilisations grecque et romaine. Selon eux, il fallait sauver la civilisation occidentale, il fallait lutter contre cette « négrophilie », qui est une honte pour tout homme civilisé.

Dans « La coulée », le narrateur créole, se trouve à Paris où il fréquente l'École de Droit. Il constate avec ébahissement l'engouement des Parisiens pour l'art « Nègre ». « Toute une élite, avec une ferveur graduelle, s'amourachait des Noirs.⁴³⁷ » Entre autres, le fait que ce soit au niveau de l'art que l'engouement se situe, étonne le jeune

primitive évoquant le « petit nègre », accordée aux valeurs de spontanéité expressive que préconise Dada. [...] L'*Anthologie nègre*, en 1921 [de Blaise Cendrars], utilise abondamment la littérature traditionnelle baptisée « folklore des peuplades africaines », et évoque la « langue des sauvages »; mais, dans le même temps, elle constitue cette littérature en modèle stylistique, où le poète moderne peut puiser une leçon d'écriture. » *Ibid.*, p. 2.

⁴³⁶ Yvan Goll, *Les cinq continents. Anthologie mondiale de poésie contemporaine*, Paris, 1922, Avant-propos, p. 11. Cité dans Joaquim Shultz, « Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans *Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial. (Suite)*, *op. cit.*, p. 122.

⁴³⁷ [UC, 275]

Réunionnais. Si au moins c'était pour une cause humaniste, comme auparavant, soit de civiliser une population...

Mais voici bien le curieux : ce ne fut pas, comme en 1848, une croisade d'humanité prêchée par la religion des Droits de l'Homme et la philanthropie du Christianisme. La sympathie pour les Noirs, qui devait s'amplifier jusqu'en des proportions jamais atteintes, -que dis-je? l'amour des Noirs s'éveilla exclusivement d'un mouvement de la curiosité artistique, rayonnant de cet éternel nouveau monde qu'est le monde des artistes.⁴³⁸

Et le public et la critique parisiens admirerent l'art africain sous toutes ses formes, ce qui est inquiétant pour le Crémole voulant conserver son hégémonie sur le peuple noir.

Tandis que les Annales scientifiques publiaient de graves études sur l' « Ame et la mystique des Noirs », que nos revues les plus élégantes accueillaient leurs poésies, leurs légendes, leurs cosmogonies, que des maisons d'édition les présentaient sous le beau vocable attique d' « Anthologie », des galeries de luxe exposaient sur des socles de marbre les plus hirsutes et terrifiants simulacres du Haut-Congo. Des théâtres, ceux-là mêmes qui avaient précédemment déployé la féerie des opéras slaves, déchaînèrent des spectacles nocturnes de danses et d'incantations africaines.⁴³⁹

Le narrateur est atterré que l'on mette au même niveau des œuvres qu'il qualifie de primitives, à des œuvres occidentales, donc évoluées. Or, apprécier l'art d'un peuple équivaut à le considérer comme détenteur d'une forme de culture, voire d'une civilisation propre, ce qui remet en cause le « devoir » de civilisation qu'ont les Blancs envers les Noirs, ce « devoir » qui leur suprématie. Le narrateur est surpris que dans les colonies la fusion entre Blancs et Noirs n'ait pas pu se faire par le sang, mais que maintenant, elle se réalise par l'esprit dans la métropole. Pour celui-ci, le mélange ne peut qu'assombrir le génie éblouissant du peuple français.

Pour qui venait de la plus vieille de nos colonies, on ne saurait croire à quel point c'était « drôle »... comme on disait plaisamment à Paris : la fusion entre deux races qui, au cours des âges, n'avait pu se faire par le sang,

⁴³⁸ [UC, 275]

⁴³⁹ [UC, 276]

s'accomplissait par l'esprit. Le goût noir, la mentalité noire, la gaîté noire, l'imagination noire, le mystère noir, ce qu'on pourrait aussi appeler "les Ténèbres de l'Afrique", cette nuit brusquement envahissait notre lumière : la France.⁴⁴⁰

L'étudiant créole trouve les Parisiens inconscients ou ignares de ne pas voir la vraie facette de l'âme africaine. Selon celui-ci, ce côté primitif, qui devrait idéalement devenir évolué, grâce au travail humanitaire de la civilisation, représente un danger pour la population française d'Outre-Mer : il cache toute la violence inhérente au peuple noir, violence qui développe les sentiments d'insécurité et de peur présents chez les Blancs de la « Plus Grande France ».

Sarabandes sous la lune, orchestres de circoncision, préludes des accouplements, se demanda-t-on si derrière ces liturgies [sic] d'oripeaux ne se cachaient point, là-bas, empoisonnements, égorgements, répugnantes sacrifices, la justice atrocement obscure et sommaire des primitifs? Non!... Paris avait la tête trop éprise pour qu'il pût seulement s'interroger... C'était irraisonné : c'était la mode, cette tornade ensorcelante qui s'abat tous les ans sur l'hémisphère Nord.⁴⁴¹

Le narrateur y voit même un renversement de la hiérarchie raciale. « J'avais vu au Louvre ce tableau de Manet où une négresse présente des fleurs à une Blanche étendue; il me sembla que la terre avait tourné : la Blanche maintenant offrait le bouquet à la sombre Afrique.⁴⁴² » Et ce renversement fait peur aux colons, qui comprennent que le fondement de leur hégémonie est situé à ce niveau. Suprématie qu'ils sentent de plus en plus faible, surtout depuis l'abolition de l'esclavage. Les Créoles voient dans le courant « négrophile » parisien les prémisses de l'effondrement de la structure coloniale.

Mes compatriotes et moi, tous ceux qui, dans toutes nos îles et vastes possessions continentales, savent ce que représente de pathétique le mot de

⁴⁴⁰ [UC, 277]

⁴⁴¹ [UC, 276,277]

⁴⁴² [UC, 277]

Civilisation Blanche- constamment menacée, assiégée de superstitions et de crimes,- nous étions plus que choqués, douloureusement inquiets. Qu'un tel entichement, -enfétichement,- de la plus raffinée des élites pour l'âme noire, dut avoir un jour dans notre pays démocratique des effets d'une gravité imprévue, au sujet de la direction morale de nos colonies, comment en douter?...⁴⁴³

Mais cet enthousiasme parisien crée une petite brèche dans le jugement que peut se faire le jeune Créole devant l'Autre. Il se rend compte que les coloniaux prennent pour acquis tous les stéréotypes raciaux véhiculés dans leur société, sans trop s'ouvrir à la psychologie des colonisés. « [...] Paris avait, de sa chaleur toute particulière avivée, surtout rendu plus profonde en moi la *curiosité* de ces humanités que, nous coloniaux, nous dominons sans en sentir la luxuriante étrangeté.⁴⁴⁴ » C'est cette « curiosité » qui emmènera le narrateur à raconter l'histoire d'Ulysse le Cafre. Histoire faisant davantage l'apologie de la civilisation blanche que celle des noirs...

Le roman des Leblond, tout comme la négrophilie, se nourrit de la curiosité envers les Noirs, envers leur aspect « primitif » et leur étrangeté, à cette différence près qu'elle est positive chez les partisans de l'art nègre et négative chez les colonialistes. Chez ces derniers, on croit et on mise sur une certaine intégration des colonisés à la culture française classique, et on estime possible l'inculcation de la « raison occidentale ». Le personnage d'Ulysse démontre bien cette possibilité. Or cette raison laisse entrevoir que le primitivisme n'est pas essentiel, n'est pas un fait de nature, mais un état modifiable par l'éducation. Ce qui va à contre-courant de la négrophilie de l'avant-garde, pour qui le primitivisme est l'essence, la matrice de l'art. Ainsi, ce sont paradoxalement les

⁴⁴³ [UC, 278]

⁴⁴⁴ [UC, 278]

primitivistes qui enracinent le plus fortement les colonisés du côté de la nature, de l'émotion brute et de l'instinct.

« En littérature, ce n'était ni “ le nouvel Humourisme⁴⁴⁵ ” des avant-gardistes, ni le roman cosmopolite d'un Paul Morand⁴⁴⁶ qui pouvaient présenter d'une façon adéquate « le problème urgent de la Race Noire devant la civilisation des Blancs», c'était la littérature coloniale; et en politique, c'était le colonialisme —à la française, naturellement.⁴⁴⁷ » Et plus précisément, c'est ce que tentent de faire les Leblond avec *Ulysse, Cafre*. Ce roman se veut donc un rectificatif de la véritable « âme » du Noir, qui, sans l'apport de la civilisation européenne, demeure un être somme toute primitif, se rapprochant davantage de l'animal que de l'humain, tel que conceptualisé par l'Occident, mais avec la possibilité, latente, de parvenir aux Lumières de la civilisation catholique française.

3.6. Relation amour/haine avec la France

Dans les romans étudiés, nous pouvons voir que les Créoles entretiennent un rapport ambigu avec la France, écartelés qu'ils sont entre l'amour et la haine. Généralement, le discours est élogieux envers leur pays d'origine : il reste le lieu privilégié, le berceau de la civilisation. Mais plusieurs remarques indiquent au lecteur que les Réunionnais ne

⁴⁴⁵ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, op. cit., p. 6.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁴⁴⁷ Joaquim Shultz, « Ulysse, Cafre. Ou l'histoire dorée d'un noir : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans *Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial. (Suite)*, op. cit., p. 123.

ressentent pas un amour inconditionnel pour la métropole, puisque, fréquemment, on infère que si la colonie se porte si mal, c'est à cause de la France.

Ils lui reprochent principalement d'abandonner leur colonie, qui devrait, étant partie prenante de l'Empire, être une région au même titre que l'Auvergne. Cet abandon est considéré comme la cause des malheurs de la Réunion. Certaines remarques font même la louange des Anglais pour la gestion de leurs colonies.

Mais la France, ma foi Dieu, nous a largués en arrière : l'île Maurice roule fortune avec les Anglais; Bourbon crève : l'Angleterre, à ce qu'il paraît, prête des piastres tant qu'ils veulent aux planteurs, et les navires portent leurs sucre dans l'Inde. Ici les récoltes pourrissent à l'air. Le pays donne de l'argent aux députés pour qu'ils lèvent la voix en France, mais ils nous envoient seulement de l'eau bénite... Ah bah! La colonie n'a plus qu'à descendre la pente.⁴⁴⁸

Alexis constate la décrépitude des plantations alors qu'il déambule sur l'île. Elles sont laissées à la nature qui, luxuriante, a tôt fait d'effacer la main de l'homme. Les habitations sont vides, soulignant l'exode des habitants vers les chantiers. Lorsque Balzamet embauche pour faire une route, il s'étonne de n'y voir que des Blancs alors qu'il s'attendait à rencontrer des Noirs. Mais ces Créoles sont trop nombreux pour le travail offert. « Notre colonie paie trop cher des fonctionnaires inutiles qu'on lui impose : elle n'a plus d'argent pour vous faire vivre, vous, les petits travailleurs.⁴⁴⁹ »

On accuse également la France de garder tous les bons éléments de la Réunion en leur payant des bourses d'études à Paris. Les jeunes, une fois dans la métropole, reviennent rarement sur leur île natale, ce qui crée une absence de relève. « Est-ce que la France nous renvoie notre jeunesse? Toute cette énergie sert ailleurs... Et notre île, qui pourrait rendre

⁴⁴⁸ [MR, 213]

le décuple, agonise de quelque chose de bien plus grave que tout : l'absentéisme des intelligences!⁴⁵⁰ » Les jeunes se sentent abandonnés par la métropole et ce délaissement est considéré comme la cause de la décrépitude de la jeunesse, « condamnée à languir toujours dans la médiocrité.⁴⁵¹ » On associe le destin de la colonie à celui des jeunes. « Leur sort est le même que celui de la colonie, qui, jusqu'ici, a dépéri parce qu'elle est trop éloignée de la France.⁴⁵² » La France est ingrate envers ceux qui promeuvent et défendent ces valeurs outre-mer.

Ah! Bah! – flûta père Chicot.- Mes enfants, allez en guerre pour le contentement du cœur, ne comptez même pas sur un soupir de remerciement : il va passer encore beaucoup d'eau dans la Rivière de Cilaos avant qu'en France on lance un pauvre coup d'œil de pitié du côté de Bourbon!... Il y a longtemps qu'on ne nous regarde plus là-bas que par le gros bout de la longue vue...⁴⁵³

Les Français sont même critiqués de ne pas considérer les planteurs comme des êtres virils, mais plutôt comme des gens languissants, puisqu'ils font la culture de produits luxueux.

Les Européens ne nous considèrent pas comme des citoyens à poigne, mais comme une race d'artistes planteurs, parce que nous ne produisons pas la grosse denrée, mais tout ce qu'il y a de plus fin sur le marché : la vanille, le café, les liqueurs, les parfums!⁴⁵⁴

Si dans la première moitié du roman on semble encenser l'instruction traditionnelle centrée uniquement sur la France, inculquée par la pension Cébert ou par l'École des Frères, nous pouvons voir que l'avis d'Alexis, du moins pour la géologie, est différent. Il aimerait bien, à mesure qu'il prend possession de son univers et qu'il se sent de plus en plus Créole, qu'on enseigne davantage la géologie de la Réunion. En découvrant le Piton

⁴⁴⁹ [MR, 215]

⁴⁵⁰ [MR, 202]

⁴⁵¹ [MR, 290]

⁴⁵² [MR, 290]

⁴⁵³ [MR, 286]

⁴⁵⁴ [MR, 286]

des Neiges, pic volcanique de la Réunion, Alexis s'exclame : « [...] vous ne trouvez pas comme moi qu'on devrait enseigner dès l'école la géologie de notre île? Cela passionnerait!⁴⁵⁵ » Le narrateur fait aussi le reproche qu'on n'enseigne pas aux enfants le concept de la Plus Grande France. Les jeunes Créoles savent qu'ils sont Français, mais ils ne comprennent pas pourquoi.

Mais pourquoi l'île Bourbon dépend-elle de la France? [...] Il ne savait rien, sinon que son pays, comme une parenté séculaire, se rattachait à la métropole par-dessus l'espace. [...] Et lui, né dans cette île de parents qui avaient anciennement vécu en France, avait-il été dénommé Français comme on l'avait baptisé chrétien? [...] Personne n'enseigne aux enfants de la colonie pourquoi ils sont Français ni comment ils doivent l'être... C'est une chose miraculeuse pour un enfant, mais il doit venir un jour où l'on s'explique la force par laquelle, par delà un espace de contrées et de mers, une race, détachée de sa patrie, se prolonge et fructifie avec la vive conscience d'elle-même...⁴⁵⁶

Finalement, Alexis aimerait tout simplement que leur identité de Créole, différente de la France, malgré que celle-ci en soit l'essence, soit davantage définie dans leur éducation. On sent donc une volonté de décentralisation, visée que nous avons remarquée lorsque nous avons analysé précédemment l'espace.

Mais, comme nous l'avons précisé au deuxième chapitre, la France est avant tout un lieu de désir. Tout renvoie à elle, l'histoire, l'éducation, la géographie, les mœurs considérées comme civilisées, et ce, toutes races confondues. Par exemple, lors de la remise des prix de l'École des Frères, couronnant la fin de l'année scolaire, les élèves dessinent à tour de rôle la carte de la France.

Par la main zélée de tous les jeunes métis d'une des plus vieilles colonies, bientôt la France apparut au complet, avec Paris, ses préfectures, ses

⁴⁵⁵ [MR, 260]

⁴⁵⁶ [MR, 121-122]

archevêchés et ses ports, avec son réseau de canaux et, dans un écusson, le chiffre de sa population et de son commerce.⁴⁵⁷

D'ailleurs, l'une des incitations à joindre les troupes françaises allant se battre à Madagascar est la volonté de prouver à la France la valeur de ces Réunionnais prêts à défendre l'Empire :

Si la France, chassée de l'Océan Indien, peut aujourd'hui chercher à y relever son pouvoir en prenant Madagascar, savez-vous un peu à qui elle le doit?...À ce vaillant petit Bourbon qui, du haut de son Piton des Neiges, n'a pas cessé de guetter pour elle sur tout l'Océan Indien!⁴⁵⁸

Dans cette citation, on sent un désir profond d'impressionner la métropole, d'être reconnue par celle-ci. C'est pour ce motif, ainsi que par patriotisme pour la France, que les Créoles iront se battre, et non pour la raison évoquée initialement, c'est à dire pour protéger un peuple malgache, les Sakalaves, sous protectorat français, ce qui aurait été tout de même très noble...

Pour le narrateur, la France demeure donc, du moins la France de Louis XIV, une des plus grandes civilisations de l'humanité, équivalent à la Grèce antique. Cette France idéalisée doit faire rayonner sa grandeur aux confins de son empire.

Ainsi tout le siècle du Roi Soleil, âge d'or des Grands Hommes, avec ses monuments à colonnades, ses jardins, ses statues, son théâtre, s'éclaire-t-il dans les nues, au loin des temps comme la Grèce glorieuse... Pour Alexis, la France faisait partie de la lumière et, pareille à ces continents d'or et de marbre qu'édifient les nuages par les soirs vermeils, elle resplendissait, tout au fond de l'horizon, sur l'Océan Indien...⁴⁵⁹

En somme, malgré tous les reproches décernés à la métropole, l'amour l'emporte sur la haine. Le lectorat visé, en effet, est le métropolitain. C'est à ce dernier que les auteurs

⁴⁵⁷ [MR, 189]

⁴⁵⁸ [MR, 288]

⁴⁵⁹ [MR, 224]

veulent montrer le bien-fondé de l'entreprise coloniale. On désire qu'ils portent un intérêt aux territoires d'outre-mer afin qu'ils sentent que ceux-ci sont une partie de leur pays, qu'ils leur appartiennent, bref, qu'ils sont aussi "la" France⁴⁶⁰. On titille leur curiosité, leur goût de l'aventure par la description d'un paysage idyllique et le portrait d'habitants étranges, tout en soulignant que ces derniers chérissent l'Hexagone puisqu'ils sont d'abord Français⁴⁶¹.

Le métropolitain est donc invité dans un espace où le mode de vie est en partie français, mais sur une scène où le décor est exotique. En même temps, on lui souligne que ce coin de pays est injustement délaissé par la France, que ses lacunes et problèmes sont dues au désintérêt et au laxisme des politiques de la métropole. Ainsi, on décèle une ambiguïté puisque les romans révèlent un grand amour pour la France, tout en lui portant des reproches. Ces blâmes à l'encontre de la métropole vont de pair avec un plaidoyer pour la colonie.

Sous le monologisme foncier des romans, étroitement arrimés aux discours colonialistes contemporains, percent donc plusieurs ambiguïtés, plusieurs contradictions. Il importe donc, tout en relevant les dichotomies inhérentes à l'entreprise romanesque des Leblond, tout en analysant les procédés qui donnent forme au colonialisme au sein même de leurs textes, de pousser l'analyse plus loin, pour voir ce qui échappe, partiellement, à ces dichotomies, ce qui remet en question la hiérarchie raciale, ce qui met en évidence les

⁴⁶⁰ Notons que le dessein propagandiste des Leblond est patent puisque, sur la page couverture de leur *Anthologie coloniale*, il est inscrit au dessus du titre « Pour faire aimer nos colonies ».

tensions animant, de l'intérieur, le roman colonial. Ceci nous aura permis, entre autres, de voir que les romans des Leblond expriment malgré eux une société en mouvance, dont les fondations, cimentées par l'ethnocentrisme et le racisme stéréotypé, se lézardent peu à peu.

⁴⁶¹ Le frère Hyacinthe dit, en parlant de ses élèves noirs : « Car, au fond, ils se sentent Français autant que les fils de nos paysans. Et même plus vivement, affirmerai-je, car chez-eux il s'y mêle une fierté nouvelle!... » [MR, 295]

CONCLUSION

Le Miracle de la race et *Ulysse, Cafre* sont des romans fondamentalement racistes, contribuant à forger et véhiculer les stéréotypes des pays conquis et de leurs habitants. Notre analyse le montre et va dans le sens, non seulement des analyses antérieures, mais aussi de l'évidence même, puisque les Leblond soulignaient fréquemment la visée colonialiste de leur entreprise romanesque. Ceci ne dispense toutefois pas de plonger dans ces textes pour voir par quels procédés, exactement, le roman reproduit l'idéologie coloniale, et voir quel colonialisme, exactement, il reprend et défend : en effet, d'un roman colonial à l'autre, les procédés varient et le colonialisme aussi, tout en demeurant dans l'orbite générale du colonialisme. Par ailleurs, nous nous opposons à l'avis, généralement répandu, selon lequel les romans coloniaux ne sont que de simples documents idéologiques, sans véritable esthétique, comme l'écrit Martine Astier-Loutfi. « La théorie du roman colonial fut fondée sur des arguments spacieux où les éléments esthétiques ne furent que des prétextes à la défense du colonialisme et les écrivains coloniaux s'intéresseraient plus au roman comme véhicule d'une idéologie, que comme une œuvre d'art.⁴⁶² » Nous pensons que le roman colonial est plus consistant que cette vision réductrice. Les Leblond croyaient fermement que la littérature coloniale, dans l'existence et la promotion de l'Empire, avait une assise suffisamment solide pour faire valoir ses prétentions dans le champ esthétique. Ils ne furent d'ailleurs pas les seuls, puisque le roman colonial avait grand nombre de laudateurs et de nombreux auteurs de ce genre littéraire remportèrent des prix. De plus, comme le stipule Michel Beniamino,

⁴⁶² Martine Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française 1871 – 1914*, op. cit., p.71-72.

la littérature coloniale n'est pas exclusivement l'expression d'une idéologie coloniale, elle est nourrie d'anthropologie appliquée -comme la littérature africaine à ses origines- et prend position dans les débats de son époque sur la question des « races », des problèmes de leur rencontre, c'est-à-dire sur ce que nous appelons aujourd'hui les phénomènes de contacts de langues et de cultures⁴⁶³.

Or, apprendre à connaître et faire connaître l'Autre, ainsi qu'étudier les contacts entre les colons et les indigènes, est au cœur de la stratégie littéraire des Leblond. En effet, ceux-ci entendaient « révéler *l'intimité* des *races* et des *âmes* de colons et d'indigène⁴⁶⁴ » dans des romans coloniaux qui aborderaient « [...] les revendications et les grands problèmes sociaux ou spirituels [...]»⁴⁶⁵. Quelques-uns de leurs romans ont pour objet la représentation de ces « indigènes » et des contacts entre le Blanc et eux⁴⁶⁶.

Certes, les romans coloniaux ne sont sûrement pas étudiés uniquement pour leur littérarité, puisque le discours colonial en filigrane fait partie de ces discours sociaux honteux et bannis de la mémoire collective, conférant au texte une valeur médiocre, si on ne le repositionne pas dans son contexte. Mais, en les resituant dans leur époque, ces écrits nous montrent plus qu'on ne pourrait d'abord le croire. Et les nombreuses ambiguïtés parsemées dans ces textes réservent une surprise au lecteur.

Dans les romans étudiés, les personnages sont définis par la religion qu'ils pratiquent, par l'espace qu'ils occupent, du niveau de langage qu'ils utilisent ou encore, par la façon dont ils gèrent leur violence. De prime abord, tout semble découpé clairement

⁴⁶³ Michel Beniamino, *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, op.cit., p. 158.

⁴⁶⁴ Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, op. cit., p. 8.

⁴⁶⁵ *Ibid*, p. 8.

⁴⁶⁶ Par exemple, on présente certains de leurs romans ainsi : « *Le Zézère*, amours de Blancs et de Noirs; *Les Sortilèges*, romans de l'Indien, du Chinois, du Malgache, du Cafre; *L'Oued*, roman des races en Algérie; *Le Miracle de la Race*, roman de la race blanche aux colonies.

dans un discours manichéen, conforme à l'idéologie coloniale, où on oppose le Blanc à l'Autre. Mais, rapidement, le texte déconstruit ce discours créant des ambiguïtés. « Prélevé sur le discours social, produit selon des « codes » sociaux, le texte peut certes reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits, mais il peut aussi transgresser, déplacer, confronter ironiquement, excéder l'acceptabilité établie.⁴⁶⁷ » Ainsi, les zones nébuleuses présentes dans les romans dénotent, en déviant de l'idéologie coloniale, les bases vacillantes de la société coloniale traditionnelle. Des ambiguïtés sont également décelées par la hantise du métissage, l'incompréhension des Créoles devant la vogue primitiviste ayant cours à Paris, et la relation qu'entretiennent les Réunionnais avec la métropole. Mais ces antinomies seraient caractéristiques des idéologies.

Une idéologie, dès qu'elle se développe, suscite non seulement des oppositions et des résistances extérieures, mais, dans le champ même qu'elle institue en se développant, des *hétéodoxies immanentes* qui en corrodent la logique, et même très souvent des dissidences contiguës qui, au nom des principes « sacrés », opposent une construction argumentative et narrative qui devient à peu près le contraire de la version dominante dans le champ.⁴⁶⁸

Or, ces apories, en plus de dénoncer une déstabilisation de l'hégémonie coloniale, nous informent également sur les problèmes identitaires des Créoles qui, à travers un sentiment profond d'appartenance à la France, se dénotant, entre autres, par l'adoption des valeurs véhiculées par celle-ci, revendiquent aussi une « réunionnité », se démarquant de l'Hexagone. Ironiquement, en se servant du roman comme instrument de propagande, afin de promouvoir la grandeur de l'Empire colonial et son idéologie, Marius-Ary Leblond ont aussi montré une société coloniale partiellement chancelante;

Mais la littérature ne connaît pas le monde mieux que ne parviennent à le faire les autres discours, elle connaît seulement, ou plutôt elle *montre* que les

⁴⁶⁷ Marc Angenot, « Que peut la littérature? ». Dans NEEFS, Jacques et Marie-Claire Ropars (textes réunis et présentés par), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 21.

discours qui prétendent le connaître et les humains qui humblement ou glorieusement s'y efforcent ne le connaissent vraiment pas.⁴⁶⁹

Toutefois, le paradoxe le plus stupéfiant est la cohabitation des inégalités raciales de la société coloniale avec les idéaux républicains que les romans véhiculent. La conquête coloniale peut se justifier par la mission civilisatrice, mais celle-ci ne peut être évoquée pour légitimer les injustices sociales. Pour parvenir à conjuguer colonialisme et valeurs républicaines, les auteurs coloniaux ont recours à « l'indigène type ». Celui-ci est le produit d'une assimilation parfaite de toutes les valeurs représentant la société coloniale et véhiculée par celle-ci. Ainsi, l'égalité pour tous est possible grâce à l'indigène type. Mais, dans *Le Miracle de la Race* et dans *Ulysse, Cafre*, cet indigène est un mirage, puisqu'aucun des personnages de couleur n'est l'égal du Blanc. Le cas de M. Izabel, un personnage du *Miracle de la race*, est patent puisque celui-ci est assimilé au point de ne plus être Autre. Malgré cela, il est mis à l'écart et dominé. Ainsi, tout en devenant plus « français » que bien des Créoles de l'île, il reste malgré tout stigmatisé, dans la société du roman, comme non Blanc. Ce qui est paradoxal puisque, ce faisant, les Leblond dénoncent les inégalités sociales, tout en encensant les principes républicains.

Depuis 1970, l'étude des littératures francophones connaît un essor considérable. Des écrivains comme Raphaël Confiant, Patrick Chamoiseau ou Tahar Ben Jelloun, ainsi que les nombreux prix qui leur ont été attribués, ont participé au rayonnement d'une littérature francophone. Un grand nombre d'études et de critiques lui ont été consacrées

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p.19.

⁴⁷⁰ Voir à ce sujet « Civiliser, l'invention de l'indigène » de Nicolas Bancel et Pascal Blanchard. Dans BANCEL, Nicolas, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Eric Deroo et Sandrine Lemaire, *Zoos Humains. Au temps des exhibitions humaines*, op. cit., 485 p.

dans la plupart des universités, et ce, à travers le monde. Inversement, la littérature coloniale, qu'il serait intéressant d'étudier en rapport avec l'histoire, la géographie et les genres littéraires, n'a intéressé qu'une petite proportion de chercheurs qui, bien souvent, sont originaires ou travaillent dans une université située dans une ancienne colonie, manifestant ainsi que ce type de recherche n'a pas l'ampleur des études francophones. La littérature coloniale a été peu explorée et de manière générale, les chercheurs l'ont considérée comme un simple document idéologique. Mais cette vision est réductrice, ignorant les avancées de l'histoire coloniale et se cantonnant à une imagologie coupée de toute réalité historique et se fondant sur la seule explication raciale. On devrait analyser les littératures coloniales de la même façon que les pays anglophones l'ont fait dans leurs études postcoloniales, afin de nous faire découvrir toutes les connaissances qu'elle pourrait nous montrer.

Ainsi, l'étude des littératures coloniales peut-être intéressante pour plusieurs raisons. À première vue, elle permet de découvrir de quelle façon on présentait et promouvait les colonies aux métropolitains, à l'époque où l'Empire et la culture coloniale étaient à son apogée. Une nouvelle lecture en effectuant une analyse des stéréotypes présents dans l'œuvre des Leblond en particulier, et des romans coloniaux en général, peut aussi être intéressant. De même, une relecture des œuvres qualifiées d'anticolonialistes, comme *Voyage au Congo* d'André Gide, peut s'avérer enrichissante puisque ces dernières recèlent souvent un certain nombre de paradoxes, dénoncés par des stéréotypes racistes.

Également, l'étude de l'œuvre des Leblond peut être utile dans la perspective d'une histoire littéraire de la Réunion. Elle permet, entre autres, de nous renseigner sur la question

identitaire réunionnaise. « Mais ils [Marius-Ary Leblond] ont incontestablement aux yeux de l'historien littéraire l'intérêt d'avoir inventorié, même à partir d'une classification coloniale, les principaux problèmes de la question identitaire réunionnaise⁴⁷¹ »

Qui plus est, la littérature postcoloniale francophone trouve son origine dans l'expansion coloniale française hors d'Europe. Souvent, elle conteste la vision évolutionniste des sociétés coloniales propagée par l'impérialisme colonial, ainsi que l'européocentrisme culturel. La critique postcoloniale

incite à l'examen de l'histoire littéraire européenne (voire occidentale) selon une perspective attentive aux thématiques colonialistes et à la manière dont le contexte colonial a déterminé certaines conditions de possibilité de cette littérature.⁴⁷²

L'étude de la littérature coloniale permet de cerner certaines références intertextuelles des œuvres postcoloniales. De surcroît, les romans coloniaux ont souvent été lus par les auteurs dits postcoloniaux, et leurs romans constituent une réaction à ceux-ci. « À ce titre, la connaissance de la littérature coloniale éclaire les processus d'intertextualité présents dans les textes africains.⁴⁷³ »

En outre, selon Bernard Mouralis⁴⁷⁴, de nouvelles lectures de Balzac, Maupassant, Simenon ou Romain Gary peuvent être faites, puisque l'étude de ces textes en lien avec la géographie de l'ère coloniale ou encore, l'influence du thème colonial, est presque

⁴⁷¹ Norbert Dodille, « Goncourt colonial : Marius-Ary Leblond ». Dans Katherine Ashley(ed.) , *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, op. cit., p. 75.

⁴⁷² Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théories postcoloniale*, op. cit., p.148.

⁴⁷³ Bernard Mouralis, « Pourquoi étudier les littératures coloniales ». Dans Jean-François Durand et Jean Sévry (actes réunis par), *Littérature et colonies*, op. Cit., 2003, p.25.

⁴⁷⁴ *Ibid*, p. 25.

systématiquement mise de côté. Or, analyser ces textes sous cet angle permettrait une réflexion par rapport au statut de la littérature coloniale dans le champ littéraire. « Dans ce cas, la prise en compte du rapport qu'un écrivain entretient avec l'espace colonial ou postcolonial peut apparaître comme le révélateur, plus ou moins explicite, d'un projet littéraire.⁴⁷⁵ »

Enfin, un retour vers l'imaginaire colonial, dans notre ère de globalisation, pourrait nous faire porter une réflexion sur l'évolution des formes de dominations. Aujourd'hui, ce ne sont plus des expansions géographiques, mais les dominations existent toujours au niveau de l'économie, de la politique ou de la culture. Et on les justifie au nom de la démocratie et des droits de l'homme. Il est plutôt aisé de faire un lien entre cette justification contemporaine et la mission civilisatrice instaurée pendant l'Empire. Car, malgré toute la bonne volonté du monde, les bonnes intentions peuvent en cacher d'autres ou peuvent déraper.

« Quiconque aborde l'histoire du socialisme et plus généralement l'histoire des idéologies de progrès et d'émancipation, doit d'abord renoncer au manichéisme vertueux, à la critique d'adhésion et d'approbation; [...]. il doit admettre que coexistent dans les discours (et les actions), les intérêts « vils » et les échappées utopiques, les aveuglements dogmatiques et les efforts critiques. [...] Il est peut-être désolant de devoir admettre que les idéologies de justice et d'espérance, celles qui ne se contentent pas de prétendre connaître le monde mais veulent le transformer, sont autant et plus que d'autres tissus de ces contradictions et de ces « impuretés », qu'elles sont sans doute *intenables* dans leur radicalité et donc fatallement trompeuses et perverties.⁴⁷⁶ »

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p.26.

⁴⁷⁶ Marc Angenot, « Les idéologies ne sont pas des systèmes. », dans Rudolph Engler, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, *op. cit.*, p. 75.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres étudiées

LEBLOND, M-A, *Ulysse-Cafre, Histoire dorée d'un noir*, Paris, Les Éditions de France, 1924, 310 p.

LEBLOND, M-A, *Le Miracle de la race*, Paris, Les Éditions Albin Michel, 1921, 312 p.

Ouvrages théoriques et méthodologiques

AMOSSY, Ruth et Elisheva Rosen, *Les discours du cliché*, Paris, Éditions C.D.U et Sedes réunis, 1982, 148 p.

ANGENOT, Marc, « Les idéologies ne sont pas des systèmes. », dans Rudolph Engler, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, volume 45 (1991)], Genève, Droz, 1992, p. 54.

ANGENOT, Marc, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du préambule, coll. L'Univers des discours, 1989, 1167 p.

ASHCROFT, Bill, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Post-colonial studies reader*, London, Routledge, 1995, [s.p.].

ASHCROFT, Bill, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The empires writes back: theory and practice in post-colonial literatures*, Londre, Routledge, 1989, 246 p.

ASHLEY, Katherine (ed.) , *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, Berne, Peter Lang, 2004, 205 p.

ASTIER LOUTFI, Martine, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française 1871 – 1914*, Paris, Mouton, 1971, 147 p.

ARON, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 634 p.

BARDOLPH, Jacqueline, *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Honoré Champion, 2002, 72 p.

BAVOUX, Claudine, et François Gaudin, *Francophonie et polyphonie*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, collection DyaLang, 2001, 191 p.

BANCEL, Nicolas, Pascal Blanchard et Françoise Vergès, *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003, 172 p.

- BANCEL, Nicolas, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Eric Deroo et Sandrine Lemaire, *Zoos Humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La découverte, 2004, 485 p.
- BARROWS, Susanna, *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, traduction française par Suzanne Le Foll, Paris, Aubier, 1990, 226 p.
- BENIAMINO, Michel, *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 1999, 462 p.
- BLANCHARD, Pascal et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, 2003, 253 p.
- BLANCHARD, Pascal et Sandrine Lemaire, *Culture impériale 1931-1961. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Éditions Autrement, 2004, 277 p.
- BOUCHE, Denise, *Histoire de la colonisation française*, Paris, Fayard, 1991, 607 p.
- CARAYOL, M., « La mise en scène de la parole dans *Le Miracle de la Race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture .Volume 7. Le Roman Colonial*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 133-161.
- CARIO, Louis et Charles Régismanset, *L'Exotisme. La littérature coloniale*, Paris, Mercure de France, 1911, 308 p.
- CALVET, Jean-Louis, *Linguistique et colonialisme*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1979, 236 p.
- CAZEMAGE, Benjamin, *La vie et l'œuvre de M-A Leblond*, Nîmes, Édition Notre-Dame, 1969, 226 p.
- CHARLE, Christophe, *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman-théâtre-politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*. Thèse de doctorat, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979, 207 p.
- CHARPENTIER, John, « Ulysse Cafre », *Mercure de France*, Paris, T. CLXXI, 1^{er} juillet 1924, p. 199-200.
- CHARPENTIER, John, « Le Miracle de la race », *Mercure de France*, Paris, 15 mai 1925, p.180.
- CHARPENTIER, John, « Marius et Ary Leblond », *Mercure de France*, Paris, 1^{er} juin 1931, p. 342-345.

- CORNU, Henri, *Paris et Bourbon. La Politique Française dans l'Océan Indien*, Paris, Académie des sciences d'outre-mer, 1976, 50 p.
- CUCHE, François-Xavier, « *Télémaque* » entre père et mer, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1995, 272 p.
- DAUMAS, Maurice, *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire de la Science*, paris, Gallimard, 1957. s.p.
- DESCHAMPS, Hubert, *Les Méthodes et les Doctrines coloniale de la France*, Paris, Librairie Armand Colin, 1953, 222 p.
- DUCHET, Claude, *Sociocritique*, Ligugé, Nathan, 1979, 221 p.
- DURAND, Jean-François et Jean Sévry (actes réunis par), *Littérature et colonies*, Paris, Kailash Editions, 2003, 338 p.
- FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, 190 p.
- FAUVELLE, Véronique, « De la négritude à la créolité : la spécificité de la pensée d'Édouard Glissant dans l'approche postcoloniale francophone », M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, 83 p.
- FÉNÉLON, *Télémaque*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, 508 p.
- FERRO, Marc, *Le livre noir du colonialisme*, Paris, Robert Laffont, 2003, 843 p.
- FERRO, Marc, *Histoire des colonisations*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, 525 p.
- FOURNIER, Catherine, *Marius-Ary Leblond. Écrivains et critiques d'art*, Paris, L'Harmattan, 2001, 419 p.
- FUMA, Sudel, *Un racisme ordinaire...*, Saint-Leu, Les presses de développement, 1983, 33 p.
- GAFAÏTI, Gafid, Patricia M.E. Lorci et David G. Troyansky (s.l.d.), *Migrances, diasporas et transculturalités francophones. Littératures et cultures d'Afrique, des Caraïbes, d'Europe et du Québec*, Paris, L'Harmattan, 2005, 305 p.
- GIDE, André, *Voyage au Congo. Le retour du Tchad, Retour de l'U.R.S.S., Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S., Carnet d'Égypte*, Paris, Gallimard, 1993.
- GIRARDET, Raoul, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972, 506 p.

- GLIOZZI, Giuliano, *Adam et le Nouveau Monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Cahors, Théétète, 2000, 543 p.
- GORDON, Lewis R., T.Denean Sharpley-Whiting et Renée T. White, *Fanon. A Critical Reader*, Oxford, Blackwell Publishers, 1996, [s.p.].
- GOURMONT, Jean du, « Le roman colonial », Paris, *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1926, p. 400.
- HAMON, Philippe, *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les « Rougon-Macquart » d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, 325p.
- HARGREAVES, John D., « Maurice Delafosse on the Pan-African Congress of 1919 », *African historical studies*, vol. 1, no. 2, 1968, pp. 233-241.
- HENRY, Jean-Robert et Lucienne Martini (s.l.d.), *Littératures et temps colonial*, Aix-en-Provence, Édisud, 1999, 344 p.
- HILLENAAR, Henk, *Le secret de Télémaque*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, 126 p.
- HOMÈRE, *Odyssée*, Sarthe, Maxi-Poche, Classiques antiques, 1998, 383 p.
- JOUBERT, Jean-Louis, *Littérature de l'océan indien*, Vanves, EDICEF, 1991, [s.p.].
- LEBEL, Roland, *Les établissements français d'outre-mer et leur reflet dans la littérature*, Paris, Librairie Larose, 1952, 174 p.
- LEBEL, Roland, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie Larose, 1931, 236 p.
- LEBEL, Roland, *Études de littérature coloniale*, Paris, J. Peyronnet et cie, 1928, 221 p.
- LEBLOND, Marius-Ary, « La Rivalité des Races blanche et noire dans les pays de domination française », *Mercure de France*, Paris, Tome XXXIV, no 124, avril 1900, p. 89.
- LEBLOND, Marius-Ary, « La race inférieure », *Revue de Paris*, Paris, juillet-août 1906, p.104-131.
- LEBLOND, Marius-Ary, *En France*, Monaco, Éditions de l'imprimerie nationale de Monaco, 1950, t. 1, 227 p., t. 2, 222 p.
- LEBLOND, Marius-Ary, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, Vald. Rasmussen, 1926, 64 p.

- LEBLOND, Marius-Ary, *Histoires d'Afrique*, Paris, Maison Mame, 1937, 255 p.
- LEBLOND, Marius-Ary, *L'empire de la France*, Paris, Éditions Alsatia, 1944, 366 p.
- LEFÈVRE, Frédéric, « Une heure avec Marius-Ary Leblond », *Les nouvelles littéraires*, Paris, Larousse, 10 mars 1934. [s.p.].
- LEROY, Géraldi et Julie Bertrand-Sabiani, *La vie littéraire à la Belle Époque*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, 398 p.
- LÉVESQUE, Cynthia, *Roman postcolonial et quête identitaire du sujet féminin : l'exemple de Madeleine Monette et de Madeleine Ouellette-Michalska*, M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2006, 108 p.
- FAUVELLE, Véronique, *De la négritude à la créolité : la spécificité de la pensée d'Édouard Glissant dans l'approche postcoloniale francophone*, M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, 83 p.
- LIAUZU, Claude et COLL., *Colonisation : droit d'inventaire*, Paris, Armand Colin, 2004, 351 p.
- LOTI, Pierre, *Le mariage de Loti*, Paris, Le livre de poche, [s.d.], 191p.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, « Littérature nationale et espace national. De la littérature hexagonale aux littératures de la « Plus grande France » de l'époque coloniale (1789-1960) », dans Michel Espagne, *Philologiques III*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1994, 505 p.
- MAESTRI, Edmond, *Esclavage et abolition dans l'océan Indien (1723-1860)*, Paris, L'Harmattan, 2002, 456 p.
- MARAN, René, *Batoula. Véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921, 250 p.
- MARIMOUTOU, Jean-Claude Carpanin, « Quand le proche est plus lointain que le lointain : l'espace dans *Le Miracle de la race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, Paris, L'Harmattan, 1987, pp.163, 188.
- MATHIEU, M., « Touche pas à ma race! : lecture du *Miracle de la race* de M-A Leblond », dans *Itinéraires et contacts de culture : le Roman Colonial*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 99-131.
- MAUNIER, René, *Sociologie coloniale. Introduction à l'étude des races*, Paris, Les éditions Domat-Montchrestien, 1932, 217 p.
- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1972, 146 p.

- MEMMI, Albert, *Portrait du décolonisé. Arabe-musulman et de quelques autres*, Paris, Gallimard, 2004, 172 p.
- MITTERAND, Henri, *Zola et le naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, 127 p.
- MONGIA, Padmini, *Contemporary postcolonial studies. A reader*, London, Arnold, 1996, 407 p.
- MOURA, Jean-Marc, *Exotisme et lettres francophones*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, 222 p.
- MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théories postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 174 p.
- MOURA, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 200p.
- NEEFS, Jacques et Marie-Claire Ropars (textes réunis et présentés par), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, [s.p.]
- POPOVIC, Pierre, *La contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, Les Éditions Balzac, 1992, [s.p.].
- POWER, Thomas F., *Jules Ferry And the Renaissance of French Imperialism*, New York, Octagon books, 1966, [s.p.].
- PUJARNISCLE, Eugène, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1931, 201 p.
- RANDAU, Robert, « La littérature coloniale hier et aujourd’hui », *La revue des deux mondes*, Paris, juillet 1926, p. 416-434.
- REVERZY, Jean-François et Jean-Claude Carpanin Marimoutou, *Ile et fables. Paroles de l’Autre, Parole du Même : linguistique, littérature, psychanalyse. L’espoir transculturel*, Paris, L’Harmattan, 1990, 180 p.
- RUSCIO, Alain, *Le credo de l’homme blanc : regards coloniaux français XIXe et XXe siècle*, Bruxelles, éd. Complexe, 2002, 410 p.
- SAID, Edward W., *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, 555 p.
- SAÏD, Susanne, *Homère et l’odyssée*, Paris, Bélin, Collection sujets, 1998, 335 p.
- SCHULTZ, Joachim, « *Ulysse, Cafre. Ou l’histoire dorée d’un noir* : le roman de Marius & Ary Leblond dans le contexte de la littérature française des années vingt » dans

Itinéraires et contacts de culture. Le Roman Colonial. (Suite), Paris, L'Harmattan, 1990, p 115-123.

SUDEL Fuma, *Un racisme ordinaire, réflexions sur quelques aspects du racisme dans la société coloniale réunionnaise au 19^{ème} siècle*, Saint-Denis de la Réunion, ADER, 1990. [s.p.].

TALVART, Hector et Joseph Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1953)*, Paris, Édition de la chronique des lettres françaises, 1954.

THIESSE, Anne-Marie, *Écrire la France; Le mouvement régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 314p.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVII^e XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 303 p.

BESSIÈRE, Jean et Jean-Marc Moura (sldd), *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs. Afrique, Caraïbe, Canada*, Paris, Honoré Champion, 1999, 194 p.

TODOROV, Tzvetan, *Nous et les Autres. Réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, 452 p.

TOUMSON, Roger, *Mythologie du métissage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 267 p.

Références électroniques

BACHÈRE, Jean-Claude, *Fortunes de la littérature coloniale dans l'avant-garde française (1914-1939)*, [En ligne]. (Consultation le 3 novembre 2007). Adresse URL : <http://www.sielec.net>.

Carpanin Marimoutou, *Le roman réunionnais*, 1990 [En ligne]. (Consultation le 19 mars 2005). Adresse URL : <http://www.littérature-reunionnaise.org/marimoutou/partie3>

ANNEXES

Histoire du Marronnage

Tel que raconté dans le *Miracle de la race*, p. 261, 262.

Les premiers colons Français qui, sous Louis XIV, Louis, XV, colonisèrent Bourbon furent à peu près tous comme ceux de Flaccourt à Fort-Dauphin, des réitres plutôt que des colons : ils choyaient beaucoup plus l'espingle que la pioche!... Leurs esclaves africains et malgaches eurent ici tout à endurer de leur violence! Dis-toi que des escouades de ces pauvres diables, choisissant des nuits sans lune, volaient les chaloupes de la Compagnie des Indes et à la rame tâchaient de mettre le cap sur Tamatave... Ceux-là s'engloutissaient vite dans les tempêtes!... Aussi la plupart préféraient-ils se sauver au marron dans le pays même. Par le corridor des rivières ils remontaient jusque sur ces plateaux, et là vivaient de tortues, de cabris, de porcs, de patates. En bandes organisées, tout comme les Fahavalos qui dévastent en ce moment Madagascar, ils obéissaient à des chefs... Ce fut tout un roman d'aventures! Du sommet des pitons ils communiquaient la nuit par des feux avec les esclaves de la côte. Si un négrier débarquait de nouveaux convois, ils maraudaient sur le rivage pour engager les derniers venus à déserter. En 1748, sur six milles esclaves, plus de deux milles brigandaient à l'état sauvage!...

Et quand nos grands-pères, en bas, au bord de la mer, dormaient sur les deux oreilles dans leurs cases en paille qui n'avaient que des portes de rotins, aussi vite que la ravine en temps de pluie les mutins descendaient des criques. Ils massacraient des familles, écorchaient les domestiques fidèles, arrachaient bijoux, argenterie et robes de foulard pour leurs Dulcinées, puis à l'aube ils s'engouffraient dans leurs cavernes!... Trois fois la race blanche courut dans l'île le danger d'être anéantie à jamais par de cruelles conspirations entre sorciers de la côte et nègres de l'Intérieur... Et songe à ceci : nos grands-pères avaient en outre à se défendre quotidiennement du côté de la mer, contre les forbans et les Anglais!...

Pour mater les noirs des montagnes qu'il fallait contenir sans cesse par des expéditions, ils durent former une milice. N'ayant pour guides que des serviteurs tout juste sûrs, ils pénétrèrent par des gorges inextricables jusqu'aux derniers replis de ces cirques, et ils réduisirent par le mousquet les rebelles qui du haut des pitons les criblaient de sagaises empoisonnées...⁴⁷⁷

⁴⁷⁷ [MR, 261,262]

Histoire de Madagascar⁴⁷⁸

Au départ, des Protos-Malgaches étaient déjà en place quand les Portugais découvrirent Madagascar en 1500. Les Français s'installèrent à Fort-Dauphin en 1643. Ils avaient besoin d'une base pour appuyer le peuplement de l'île Bourbon (la Réunion), mais une trentaine d'années plus tard, ils abandonnèrent Fort-Dauphin, laissant la grande île aux pirates chassés de la mer des Antilles. Ces derniers éliminés de la région en 1710, l'île Bourbon utilisa Madagascar comme réserve d'esclaves pour ses plantations et son approvisionnement en bétail et riz. Le souverain Radama 1^{er} (1810-1828), qui étendit sa domination sur une grande partie de l'île, signa en 1817 un traité d'amitié avec la Grande-Bretagne. Sa femme Ranavalona 1^{re}, qui lui succéda en 1828, chassa les missionnaires britanniques et ferma l'île aux Européens, tandis que les Sakalaves se plaçaient sous la protection de la France, qui occupa Nosy Be (1841). Son fils Radama II, ouvrit à nouveau le pays aux puissances européennes en 1861. En 1883, la France occupa Toamasina et Mahajunga et obtint de s'installer à Antseranara deux ans plus tard. Ce protectorat déguisé fut reconnu par la Grande-Bretagne en 1890, mais refusé par le Premier ministre malgache. En représailles, Paris envoya des troupes à Tananarive en 1895. Madagascar fut déclarée colonie française en 1896. L'île attira les planteurs et les compagnies européennes, mais la dépossession des indigènes de leurs terres raviva le sentiment national. En 1947, un soulèvement suivi d'une répression impitoyable servit d'amorce aux revendications indépendantistes. République autonome au sein de la Communauté en 1958, Madagascar accéda à l'indépendance en 1960.

⁴⁷⁸ Tiré du *Petit Robert des Noms Propres*, « Madagascar », Paris, 1998, p. 1277-1278.